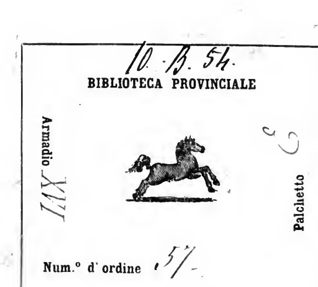


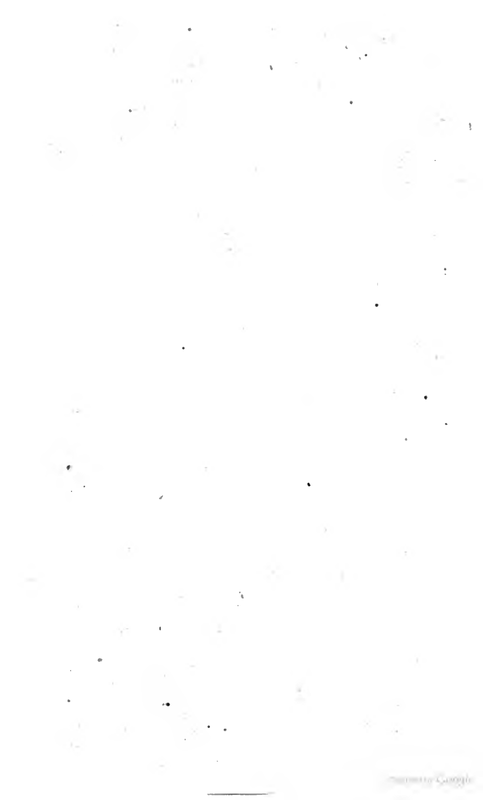




LE VOYAGEUR

MODERNE.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14, F.S.-G.





Catalans.

LE

VOYAGEUR MODERNE,

OU

EXTRAIT

DES VOYAGES LES PLUS RÉCENS

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

PUBLIÉS EN PLUSIEURS LANGUES JUSQU'EN 1821;

Contenant les mœurs et usages des différens peuples; les aventures les plus remarquables des voyageurs; les nouvelles découvertes, et tout ce qui peut intéresser, piquer la curiosité, et procurer une lecture instructive et agréable.

ORNÉ DE 36 GRAVURES DE COSTUMES.

PAR Mme ELISABETH DE BON.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, N° 30;

ET, A BRUXELLES, CHEZ DEMAT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1822.

LE VOYAGEUR MODERNE.

EXTRAIT D'UN VOYAGE EN ESPAGNE,

Fait par M. Alexandre de Laborde en 1808.

La Catalogne.

La Catalogne située à l'extrémité et au nord-est de l'Espagne, dans une étendue de quarante lieues de l'est à l'ouest, et de quarante-quatre du nord-est au sud-est, est appuyée au nord sur les Pyrénées, qui la séparent de la France; à l'est elle est bornée par la Méditerranée.

A mesure que le voyageur avance dans le pays en longeant la mer, il découvre de tous côtés des campagnes charmantes qui

offrent, dans la belle saison, toutes les richesses de la nature; les champs sont animés par des cultivateurs actifs, les chemins sont couverts de voitures et de bestiaux.

Barcelonne, capitale de la Catalogne et l'une des principales villes de l'Espagne, se présente ensuite avec majesté. On découvre alors l'étendue de ses édifices, et dans le fond, la montagne de *Mont-Jouy* la domine. La situation de cette ville, son étendue, sa nombreuse population, la richesse de ses campagnes, l'industrie de ses habitans, son commerce et son opulence, la rendent célèbre.

Toutes les rues sont pavées en pierres carrées, plates et unies; elles sont éclairées la nuit par des fanaux attachés sur les murs des maisons et des places; ils sont alignés des deux côtés, et peu distans les uns des autres. Les maisons sont, en général, d'une construction agréable et fort simple; élevées de quatre à cinq étages, elles sont percées de grandes fenêtres ornées de balcons variés.

La ville de Barcelonne offre peu de moyens pour acquérir de l'instruction; et les établissemens où l'on pourrait la puiser, sont très-bornés; néanmoins les Catalans trouvent dans leur activité, leur zèle et le désir de s'instruire, des ressources qui leur font surmonter tous les obstacles. C'est à ce zèle que l'on doit l'établissement de quatre académies qui se soutiennent sans avoir de revenu et sans être protégées, par la seule émulation des membres qui les composent.

Les promenades de Barcelonne sont belles et multipliées, tant à l'extérieur de la ville que dans son intérieur. Les premières suivent les bords des fossés, elles sont ombragées par de grands arbres, et le voisinage des maisons de campagne les rendrait fort agréables, si l'on y avait moins de poussière. L'une des promenades intérieures, que l'on nomme *la muraille de mer*, s'étend depuis la porte de ce nom jusqu'au pied du *Mont-Jouy*, toujours en ligne droite, dans une étendue d'environ trois cent quatre-vingt toises sur

quarante-six pieds de largeur. Cette superbe terrasse règne le long du port et de la mer. Elle est bordée à droite de maisons bien bâties ornées de fort jolies peintures à fresque ; à gauche on voit le port et une vaste étendue de mer couverte d'une multitude de voiles et de navires de différentes nations. Cette belle promenade est garnie de bancs de pierre. Mais il lui manque des arbres que la défense de la ville ne permet pas.

La muraille de terre commence à peu près où finit la muraille de mer, et elle se termine vers l'esplanade, après avoir formé un demi cercle prolongé qui embrasse les trois quarts de la ville. Cette promenade est élevée, elle plonge d'un côté sur la ville, et domine de l'autre la campagne. On voit à la fois des maisons charmantes, des fabriques, des manufactures multipliées, et de l'autre côté une campagne riche, fertile et parée de verdure.

Barcelonne est le centre du commerce de toute la Catalogne, les principaux né-

gocians du pays y résident, et les négocians étrangers y affluent. On y exporte des étoffes de soie, d'or et d'argent; des bas de soie, des draps de moyenne qualité, des indiennes et toiles peintes, des cotonnades, des étoffes de coton de toutes les espèces, des papiers peints, des armes à feu, des dentelles, des souliers, des vins, des eaux-de-vie. On y reçoit des soieries de Lyon et de Nîmes, des bas de soie de Nîmes et de Gange; des draps d'Elbeuf et de Sédan, des bijouteries de Paris, de la quincaillerie du Forez, des modes de France, des étoffes de coton et de la morue d'Angleterre. On estime son commerce actif et passif à plus de cinquante millions de livres tournois par an. Les industrieux Catalans mettent même à profit les ordures et les balayures des maisons; on les recueille et on les vend pour fumer les terres.

Il n'y a pas en Espagne deux provinces dont les mœurs et le caractère se ressemblent. Mais l'orgueil national est le même partout; et l'Espagnol a généralement la

plus haute idée de lui-même. Les Catalans sont fiers, hautains, violens dans leurs passions, rudes dans le propos et dans l'action, remuans, indociles, passionnés pour l'indépendance, actifs, industrieux, infatigables ; tout à la fois marins, agriculteurs, fabricans, ils vont chercher fortune dans toutes les parties du monde ; braves, courageux, intrépides, quelquefois téméraires, opiniâtres dans leurs projets, difficiles à rebuter, ils réussissent malgré des obstacles que d'autres trouveraient insurmontables.

Le caractère des habitans de Barcelonne est un peu adouci par les relations commerciales ; néanmoins il conserve une sorte d'âpreté naturelle aux Catalans.

Les femmes de toutes les conditions, ne portent le costume espagnol que lorsqu'elles vont à l'église ou à pied dans les rues ; chez elles, au bal, au spectacle elles suivent très-exactement les modes de France. La chaussure est l'objet le plus important de leur parure : les femmes de toutes les classes portent des bas de soie,

des souliers brodés en soie, en or, en argent, en perles et en paillettes.

Les Catalans ne portent point, comme dans tout le reste de l'Epagne, de grands chapeaux ronds et des cheveux plats et sans poudre; l'artisan y est toujours bien vêtu; le simple ouvrier est souvent frisé et poudré dans son atelier. Les nobles se distinguent les jours de gala par un grand luxe d'habits, ils portent des velours mélangés d'or et d'argent, de superbes broderies et des tissus entiers d'or et d'argent.

Tout respire à Barcelonne le goût du luxe et des plaisirs; on aime le spectacle avec passion, et l'amour de la danse règne dans toutes les classes. Mais les réunions de société sont devenues fort rares depuis quelques années, et la noblesse vit isolée.

Les fêtes d'église sont très-brillantes à Barcelonne et toujours accompagnées de grandes illuminations. Celles de la semaine sainte sont les plus remarquables; dans toutes les églises on donne à chaque chapelle la forme d'un temple particulier; les uns sont construits majestueusement,

d'autres avec élégance ; le jeudi et le vendredi saint, on y allume des cierges qui brûlent, et dans le chœur de la cathédrale on en compte jusqu'à trois mille.

Trois processions ont lieu la semaine sainte, le dimanche des rameaux, le jeudi et le vendredi saint. Elles étaient autrefois mêlées de flagellans, de pénitens attachés en croix à des barres de fer, de géans couverts de cuirasses et de casques, et d'autres personnages encore plus ridicules ; mais on les a supprimés depuis vingt-cinq ans, et les processions sont plus respectables. Elles sortent de l'église à la nuit tombante et rentrent après quatre heures de marche. Elles se composent d'individus de tous les états ; les uns en habit noir, les autres couverts d'un sac de pénitent à longue queue, fait d'une toile noire et luisante, ouvert par-devant au-dessus de la ceinture, et maintenu par un gros cordon de fil blanc auquel un chapelet est suspendu; les uns portent sur la tête un capuchon de la même toile terminé en pointe renversée par-derrière, tombant devant

sur la poitrine, couvrant entièrement le visage, et n'ayant que deux petites ouvertures pour les yeux ; beaucoup d'autres ont la tête découverte et leur chevelure frisée et poudrée flottant sur leurs épaules. Les nobles se distinguent par un grand poignard qu'ils portent à la ceinture ; ils sont suivis de plusieurs domestiques à leur livrée. Presque tous ont des gants blancs et portent des flambeaux. Ils marchent gravement deux à deux ; à une grande distance les uns des autres, afin de laisser l'emplacement nécessaire aux queues traînantes de leurs sacs longues à peu près de cinq pieds. Ces pénitens sont au nombre de six mille. Il en est parmi eux qui marchent seuls entre les deux files à la distance d'une vingtaine de pas les uns des autres ; ceux-ci ont les pieds nus, le capuchon renversé ; une chaîne de fer attachée à leur ceinture, traîne après eux sur le pavé : les uns portent sur l'épaule gauche des croix assez pesantes, les autres tiennent dans les mains les divers instrumens de la passion de J.-C. On voit en-

suite une compagnie de soldats vêtus et armés à la romaine, et commandée par un centurion décoré d'un manteau de pourpre.

Une trentaine de brancards, variés à chaque procession, sont portés de distance en distance par douze hommes entièrement cachés par les draperies des brancards ; de sorte que ces grandes machines paraissent marcher toutes seules; on voit au-dessus les représentations des principaux événemens de la vie, et de la passion de Notre-Seigneur. La plupart de ces figures sont assez mal exécutées en bois ou en carton. Les vêtemens sont analogues aux personnages; ces brancards remarquables par la magnificence de leurs ornemens, sont couverts de draperies de velours noir tombant jusqu'à terre, brodés en or, garnis de crépines de la plus grande richesse, et surchargés de guirlandes de fleurs artificielles. Deux heures suffisent à peine pour voir défiler ce cortége. Pendant la semaine sainte il se brûle à peu près trente mille cierges de

cire blanche du poids de cinq à six livres chacun.

Les Catalans, certains jours de l'année, jouissent pleinement de la liberté dont ils sont si jaloux, et font un tapage épouvantable dans les rues. Le samedi saint particulièrement, lorsqu'on chante à l'église le *Gloria in excelsis*, le premier coup de cloche annonçant la résurrection devient le signal du vacarme affreux que font les ouvriers dans leurs boutiques, les porte-faix dans les rues, les bourgeois dans leurs maisons; on n'entend de toutes parts que des cris et des coups de fusils. Une autre époque non moins turbulente est le jour de la mi-carême. De jeunes garçons de dix à quatorze ans, distribués par bandes de trente à quarante, armés les uns de scies, de bûches, de fagots, les autres portant des paniers destinés à recevoir les dons qu'on leur fait, parcourent les rues, chantant une chanson qui explique dans la langue du pays, qu'ils cherchent la plus vieille femme de la ville pour la scier par le milieu du corps, en l'hon-

neur de la mi-carême. Ils s'arrêtent de temps en temps devant les boutiques ; ils redoublent leurs chants comme s'ils avaient trouvé la vieille ; quelques-uns d'entre eux se mettent dans l'attitude des scieurs et en font les mouvemens ; mais ils ne reçoivent pas le même accueil dans les divers lieux où ils s'arrêtent. Quelques personnes s'amusent de leurs jeux, et leur donnent de l'argent, du pain, du vin, des œufs, du bois censé destiné à brûler la vieille après l'avoir sciée ; d'autres se fâchent du bruit qu'ils font, les renvoient brusquement et souvent leur jettent de grands seaux d'eau ; ils remercient les premières en redoublant leurs chants, et répondent aux autres par des huées et des cris.

Le climat de Barcelonne est d'une humidité pénétrante. Tous les vents du midi s'y font sentir, et communiquent à cette humidité un degré de chaleur qui la rend plus malsaine. Les vents du nord y soufflent rarement ; les pluies sont fréquentes en tout temps ; le climat y est si inconstant, qu'on y éprouve souvent les quatre

saisons en un jour, et ce passage se fait avec une rapidité étonnante.

Barcelonne est entourée de maisons de campagne riantes et fertiles, bien cultivées, couvertes d'arbres de toutes les espèces et de productions de tous les genres. Elles forment dans l'ensemble une plaine oblongue, irrégulière, qui contourne des montagnes peu élevées, et se termine au bord de la mer.

Plusieurs de ces maisons sont belles, toutes sont agréables : les plus avantageusement situées sont à mi-côte; la vue s'y promène à la fois sur les maisons de campagne qui couvrent la plaine, sur la ville de Barcelonne, et sur une étendue immense de mer.

La Catalogne est, de toutes les provinces de l'Espagne, celle qui offre le plus d'activité et d'industrie pour le commerce, les manufactures et l'agriculture.

Un sol ingrat, coupé par des montagnes et des rochers, devient productif et même fertile entre les mains des laborieux Catalans. Ils cultivent avec le plus

grand succès leurs plaines et leurs vallons; mais leur intelligence se manifeste particulièrement lorsqu'ils ont des terrains maigres et arides. Ils portent la culture jusques sur des rochers escarpés, que l'on croirait uniquement destinés aux bêtes fauves, et sur lesquels on voit insensiblement paraître des champs fertilisés.

Les oliviers sont très-nombreux en Catalogne. On y recueille des grains de toutes les espèces; le riz se cultive dans plusieurs endroits, et la partie orientale de cette province donne des vins excellens.

Une des curiosités naturelles les plus remarquables en Catalogne, est la fameuse montagne de sel, auprès de laquelle est située la ville de Cardona, à seize lieues de Barcelonne. C'est une masse considérable, une véritable montagne de près d'une lieue de tour, presque entièrement de sel. Elle s'élève à la hauteur de cinq cents pieds, sans fentes ni crevasses; elle est sur la rivière de Cardonero, du côté de laquelle elle est coupée presque perpendiculairement. Le sel qui la forme est très-blanc; dans quel-

ques endroits on en trouve de roussâtre et de bleu, mais, réduit en poudre, il devient blanc. Les pluies ne diminuent point cette masse; la rivière qui coule au pied est salée : elle le devient encore davantage lorsqu'il a plu, et tue le poisson dans une étendue de trois lieues.

Le royaume de Valence.

Le royaume de Valence est une des plus petites provinces de l'Espagne. Ce pays, quoique montueux, renferme de belles plaines et des vallées fertiles. Indépendamment des trois fleuves qui l'arrosent, le *Guadalaviar*, le *Xucar* et la *Segura*, un grand nombre de ruisseaux et de canaux entrecoupent les terres, et donnent à la végétation un luxe et une variété étonnante. La douceur du climat augmente le fertilité du sol, et développe la richesse des productions. Les fleurs du printemps se trouvent partout réunies aux fruits de l'automne; les orangers, les cédras entourent de riches prairies; une multitude d'arbres, qu'on ne voit ailleurs que dans

des serres, embaument l'air qui les vivifie, et font de cette province un jardin magnifique, un séjour délicieux.

Les manufactures, le commerce, la pêche, la marine, en augmentant les moyens de travail, répandent l'aisance parmi les Valenciens. Les hommes de cette contrée sont vigoureux et d'une gaîté franche. Les femmes y sont belles; leur embonpoint n'ôte rien de leurs grâces; leur douceur, leur aménité et leur caractère enjoué rendent leur société agréable.

Valence est la capitale de la province qui porte son nom, avec le titre de royaume. Les approches de cette ville étonnent le voyageur. Au sortir de Masanasa, très-grand village, une superbe avenue d'une lieue, plantée d'aulnes et de peupliers, conduit aux portes de Valence. Des campagnes verdoyantes, des arbres variés, des barraques fort propres, des maisons de tous côtés, des villages pour ainsi dire accumulés, un nombre considérable de voyageurs, un mouvement général et continuel, tout cela forme un magnifique ta-

bleau. On est tenté de se croire dans le jardin d'Eden, lorsqu'au mois de décembre on voit encore la campagne riante et les arbres aussi verts qu'ils le sont ailleurs au mois de mai.

Valence, située dans une plaine absolument découverte, et d'une étendue très-considérable, à une demi-lieue de la mer, se trouve dans la plus belle et la plus heureuse position : sa population est d'environ quatre-vingt-deux mille habitans.

Les rues de cette ville sont étroites, tortueuses, coupées par une multitude de ruelles et de culs-de-sac. Dans la plupart deux voitures ne peuvent passer; elles ne sont point pavées; on les couvre de sable, qui finit par former un sol assez uni. De temps en temps on enlève ce sable pour fumer les terres, et on le remplace sur-le-champ par du nouveau. On est si persuadé à Valence et dans les environs, qu'on doit à cette espèce d'engrais la fécondité des campagnes voisines, qu'on exciterait peut-être un soulèvement si l'on pavait les rues.

Parmi les belles promenades de Valence, on distingue l'Alameda, qu'on regarde comme la plus magnifique peut-être qu'il y ait en Europe. Elle s'étend, hors de la ville, dans un espace de mille huit cents pieds; elle est garnie tout autour de bancs de pierre, ombragés par des ormes, des peupliers, des platanes, des orangers, des citronniers, et un grand nombre d'arbres transplantés de l'Amérique méridionale, et aussi beaux que dans leur sol natal. Un trottoir en pierres de taille se prolonge des deux côtés de la principale allée: on y trouve, à des distances très-rapprochées, des beaux canapés de marbre; c'est le rassemblement de la bonne société de Valence. La grande allée, très-exactement arrosée, est destinée aux voitures; les autres sont pour les piétons. Cette promenade, entrecoupée de canaux bordés de fleurs, est encore embellie par de superbes points de vue. Un chemin large et bien entretenu cotoie cette promenade dans toute sa longueur, et forme une nouvelle promenade d'un genre dif-

férent, mais non moins agréable : ce chemin est bordé des deux côtés de masses épaisses de grenadiers, du milieu desquels s'élèvent, sans ordre et sans symétrie, des cyprès, des palmiers, des peupliers, et divers autres arbres. Cette irrégularité plus rapprochée de la nature, est à la fois agreste et délicieuse. Les arbres conservent leurs feuilles jusqu'au mois de novembre, et l'on se promène, à cette époque, à cinq heures du soir.

Les manufactures, en différens genres, sont très-nombreuses à Valence, et occupent une multitude d'individus. On y fabrique des rênes pour les chevaux, avec le fil de spart et d'aloës; des agrès pour les navires, des cuirs, des toiles, des galons, des dentelles, des crépines en or et en argent. Les manufactures de soieries sont les plus considérables; elles occupent près de vingt-cinq mille personnes. On y fait des tafetas, des satins, des damas, des velours, etc., etc. On fabrique à Valence des carreaux de faïence, qui servent à revêtir les murs, à paver les apparte-

mens : ces carreaux sont d'une terre argi leuse, que l'on trouve dans le territoire de Quarte près de Valence. On pétrit longtemps cette terre après l'avoir imbibée d'eau ; on forme les carreaux dans des moules, on les fait sécher au soleil, ensuite on les bat sous une pièce de bois carrée, ou de la dimension qu'on veut leur donner. On les met au four pour leur faire subir une légère cuisson ; à leur sortie du four on les vernit, puis on peint en détrempe les sujets que l'on veut représenter ; on remet les carreaux dans le four de manière qu'ils ne se touchent pas, et que l'action du feu les pénètre partout également. Il se fait un débit considérable de ces carreaux, dont le plus bas prix est 30 fr. le millier, et le plus haut 375 fr. Ils sont supérieurs, en beauté et en solidité, à ceux que l'on emploie en Hollande.

Le riz est l'aliment le plus usité à Valence; on en sert tous les jours sur la table du riche, et il fait le fond principal de la nourriture du pauvre et de l'artisan;

on en consomme considérablement. On aime beaucoup les boissons fraîches, et l'on boit à la glace, même en hiver. On mange une prodigieuse quantité de sucreries, de biscuits, et de confitures de toutes les espèces.

Valence, prise dans son ensemble, est une ville agréable; les plaisirs s'y multiplient, les fêtes s'y succèdent: on ne croit plus être en Espagne lorsqu'on se trouve au milieu d'un peuple léger, gai, passionné pour le chant, pour la danse, pour tout ce qui peut le divertir, et dont les dehors paraissent affectueux.

Les Valenciennes sont naturellement douces; mais l'ascendant qu'elles ont pris sur les hommes les rend quelquefois impérieuses; elles connaissent leur supériorité et se permettent d'en abuser. Autant les hommes dans les classes moyennes sont actifs et industrieux, autant les femmes de toutes les classes sont oisives et fuient tout genre d'occupation. Les femmes du peuple travaillent malgré elles pour pourvoir à leur subsistance; ont-elles quel-

ques jours d'assurés, elles se livrent à la paresse jusqu'à ce que le besoin les oblige de nouveau à travailler; celles d'une classe supérieure ne s'occupent à aucun ouvrage de leur sexe, pas même à la lecture.

Cependant, par un effet de la mobilité du caractère propre au pays qu'elles habitent, les Valenciennes sont toujours en mouvement; elles se promènent dans les rues, elles vont de boutique en boutique, souvent sans rien acheter: les fêtes d'église, les stations, les quarante-heures, servent de prétexte à leurs courses. Elles ont une prédilection singulière pour la place de Sainte-Catherine, lieu de rassemblement pour les hommes; elles ne sortent presque jamais de chez elles sans y passer, quelque détour qu'elles doivent faire pour cela. Un homme qui resterait une journée entière sur cette place, y verrait passer deux ou trois fois les trois quarts des femmes de Valence.

Le Valencien est un des peuples le plus superstitieux de l'Espagne; il mêle les œuvres de religion aux coutumes les plus

profanes, et croit par des pratiques extérieures, étrangères au culte dû à la Divinité, obtenir le pardon de ses fautes.

Les femmes ont un grand luxe de toilette et de voitures, mais il ne s'étend point dans l'intérieur des maisons, dont les ameublemens sont très-simples; point de tapisseries, point de tapis, point de glaces, etc. Les murs tout nus sont, tout au plus, décorés par quelques filets d'une peinture légère : les planchers sont couverts de nattes, les chaises sont en paille, et de grands lustres de verre blanc font la principale décoration des appartemens.

Les femmes sont assez belles; leur taille au-dessus de la moyenne, est svelte et élancée; elles ont de beaux yeux, et la peau plus blanche qu'elle ne l'est ordinairement en Espagne.

Les mariages donnent lieu à des dépenses exhorbitantes, d'autant plus déplacées, qu'ordinairement les demoiselles n'ont pas de fortune. La vanité espagnole déploie dans ces occasions une magnificence ex-

traordinaire. Quelques jours avant la cérémonie, on étale aux yeux du public les robes, le linge, les ajustemens, les bijoux destinés à la future, aiusi que les présens qu'elle a reçus. On met tant de soins et de recherches dans l'arrangement de ces objets, qu'un étranger prendrait pour un magasin de modes ou de bijouterie la salle où est exposé le trousseau de la mariée. Une des parentes fait, à chaque société qui se présente, l'énumération des objets étalés : elle nomme les lieux d'où viennent les étoffes; elle indique ce qui appartient à la future, ce qu'elle doit à la tendresse ou à la vanité du prétendu; ce qu'elle tient de ses parens, dont la générosité est d'autant plus grande, qu'ils savent qu'elle sera connue du public. Le luxe des repas de noces, des bals qui les suivent et des équipages, est encore plus considérable.

Valence est peut-être la ville de la chrétienté où l'on fait le plus de processions; et il n'en est aucune un peu importante qui ne soit précédée de huit statues de géans d'une grandeur prodigieuse; quatre

représentent les quatre parties du monde, les autres leurs maris : les têtes sont de carton, frisées et coiffées selon la mode du moment; des châssis de bois forment les corps que l'on revêt des costumes les plus élégans; des hommes couverts de draperies tombant jusqu'à terre, les portent à la tête de la procession; ils les font danser, sauter, tourner, pirouetter et faire des révérences. Le peuple enchanté, s'occupe beaucoup plus des gestes de ces géans que des cérémonies religieuses.

Ces géans ont paru assez importans pour qu'on cherchât les moyens de les perpétuer. Il existe à Valence une fondation assez considérable pour leur entretien; une maison leur appartient; c'est là qu'on les dépose; deux bénéfices ont été particulièrement fondés en leur honneur; les deux bénéficiers sont chargés de veiller à la conservation de ces géans, ainsi qu'à leurs ajustemens; des revenus particuliers sont affectés aux frais de leur toilette.

Des usages fort singuliers précèdent la procession du jour de la Fête-Dieu. La

veille, des masques courent les rues au bruit des tambours, au son des trompettes et des hautbois, pour annoncer la solennité du lendemain. On imite en même temps dans les rues le massacre des innocens : un homme habillé en femme, et monté sur un âne, représente la vierge Marie; il tient dans ses bras un enfant, censé être l'enfant Jésus ; un autre individu, vêtu en saint Joseph, tire l'âne par le licou; ils se font suivre d'un bœuf et d'un cheval, et parcourent ainsi les rues, imitant la fuite en Egypte. Des hommes en costume juif courent comme des forcenés avec des couteaux, des coutelas, des sabres, comme pour les chercher, et faire main basse sur tous les enfans. Ils arrêtent ceux qu'ils rencontrent, ils les menacent, ils leur mettent le couteau sur la gorge, et ne se font même point scrupule de prodiguer cette agréable plaisanterie aux jeunes filles.

Le jour de la fête, la procession est précédée par six grandes charrettes, tirées chacune par six mules surchargées de ru-

bans ; chaque charrette porte un théâtre en charpente qui la cache entièrement. On représente sur la première la création du monde; on voit Adam formé de limon, Ève sortant d'une côte d'Adam, le serpent séduisant notre première mère, celle-ci séduisant son mari, l'un et l'autre mangeant la pomme; l'ange exterminateur, une épée flamboyante à la main, les chassant du paradis terrestre; le Père éternel prêchant Adam, et annonçant au couple désobéissant la punition de leur gourmandise, etc., etc. Tout cela est exécuté au naturel par des personnages vêtus de divers costumes; ils paraissent à leur tour sur la scène, et débitent gravement leurs rôles écrits en vers italiens. Les autres charrettes sont couvertes d'hommes et de femmes sous des costumes différens, qui exécutent diverses danses. La musique accompagne toutes ces représentations.

Dans les endroits où la procession s'arrête, quatre enfans, vêtus d'un costume singulier, qui ne tient d'aucun costume connu, dansent sur une grande table de-

vant le Saint-Sacrement, en jouant des castagnettes.

Le 18 du mois de mars, veille de la fête de saint Joseph, les menuisiers et les charpentiers font dans les rues, chacun devant la porte de leur boutique, des représentations vraiment théâtrales ; ce sont des figures de grandeur naturelle, couvertes d'habits analogues au caractère qu'on veut leur faire représenter : elles consistent en carcasses de bois très-léger, un masque forme leur visage ; leurs habits, leurs coiffures, leurs ajustemens sont de papiers, et le plus souvent fort bien exécutés. Ces figures sont élevées sur un grand bûcher qu'on ne voit point ; il est entouré, jusqu'à hauteur d'appui, d'une enceinte épaisse de fagots artistement arrangés, ayant la forme d'un petit théâtre.

On voit souvent cent cinquante de ces représentations dans une année, et il y en a quelquefois de fort jolies. C'est un Bacchus à califourchon sur un tonneau, une famille rassemblée pour tuer un co-

chou, un Espagnol et une Espagnole dansant le bolero au son d'une guitare, un géant vêtu à la hollandaise, faisant danser un ours, tandis qu'une autre figure bat du tambour.

A l'entrée de la nuit, on met le feu aux fagots, dans un instant la représentation disparaît au milieu des flammes, et se réduit en cendres. On appelle ces représentations, *fallas de saint Joseph.*

Le peuple se presse et s'agite, les personnes d'un rang plus élevé prennent le costume du peuple, et se mêlent avec lui; on accourt de tous côtés, et on oublie ce jour-là les affaires les plus importantes.

L'après-midi, on suit en foule ces représentations; chacun veut les voir à son aise. Un étranger n'a pas besoin de guide; il n'a qu'à suivre la foule. Lorsque la nuit arrive, chacun se rapproche de la représentation qui l'a le plus intéressé, pour jouir du plaisir de la voir réduire en cendres. Ce moment est assez critique; la nuit favorise la licence et les aventures;

les filoux font leurs coups en sûreté, et cette nuit est féconde en événemens, d'autant que les rues de Valence sont étroites. Dans les assemblées où l'on se réunit ensuite, on ne parle que *des fallas*, chacun vante celle qui l'a le plus frappé: le lendemain on n'y pense plus.

Dans plusieurs villages aux environs de Valence, on trouve des monumens de l'industrie des Maures. Ce sont de grandes excavations dont l'ouverture est très-étroite, mais qui s'élargissent beaucoup dans l'intérieur. Elles sont creusées verticalement, très-profondes et revêtues de pierres de taille. Les Maures y conservaient leurs grains; en quelques endroits les Valenciens modernes les font servir encore au même usage.

C'est dans le royaume de Valence que l'on trouve la culture la plus soignée, la plus brillante et la plus riche de l'Espagne; les champs y sont des vergers; la terre y répand ses dons avec profusion et s'embellit sous la main des cultivateurs industrieux. Les plaines sont superbes, les

vallons délicieux, et les montagnes même enrichissent les laboureurs.

Les Valenciens sont les premiers danseurs de l'Espagne; des troupes se répandent dans les différentes provinces de cette monarchie et y exécutent des danses, des ballets, auxquels on accourt avec empressement; ils reviennent ensuite dans leur patrie manger l'argent qu'ils doivent à leur agilité. Quelques troupes même sortent de l'Espagne et parcourent les royaumes étrangers.

Ils ont des danses qui leur sont particulières; deux entre autres, qu'ils exécutent en forme de ballets, dans lesquels on remarque principalement leur légèreté et leur précision. Ils placent un grand nombre d'œufs à terre à des distances assez rapprochées; ils dansent autour, on croirait à tous momens qu'ils vont les écraser sous leurs pieds; cependant, malgré la variété et la célérité de leurs pas, ils ne les touchent jamais. D'autres fois les danseurs sont munis d'un petit bâton de la longueur de deux pieds et demi; ils frappent sur les

bâtons les uns des autres, ils marquent ainsi la mesure, en avançant, en reculant, dans toutes les positions et jamais ils ne manquent la mesure; ils frappent tous au même moment, leurs coups sont quelquesfois accélérés, mais ils tombent toujours avec un accord parfait.

Ils sont aussi fort habiles pour les équilibres; ils se réunissent sur plusieurs rangs et forment une base sur laquelle se placent d'autres individus, successivement les uns sur les autres, jusqu'à ce que la masse se termine en pointe par deux hommes, chacun dans des positions différentes, mais combinées avec autant de précision que de justesse pour garder un équilibre parfait. Cette masse ressemblant à une tour ambulante, s'élève quelquefois bien au-dessus des premiers étages des maisons.

L'Estramadure.

L'Estramadure est une des plus grandes provinces de l'Espagne, et serait peut-être l'une des plus fertiles si elle ne se trouvait

la moins peuplée et la moins bien cultivée. On parcourt des espaces immenses sans rencontrer une peuplade, une maison, un homme, et sans apercevoir un arbre et un seul morceau de terre cultivée.

L'Estramadure n'a ni manufactures ni commerce, elle est située dans le milieu des terres, loin de la mer et de toute navigation intérieure; les marchandises ne peuvent être transportées que sur de petites charrettes et en beaucoup d'endroits à dos de mulets; cependant elle se trouve placée à côté du Portugal et du royaume de Séville où l'on pourrait transporter les denrées et ensuite les embarquer; mais les habitans de cette province ont si peu de connaissances et un tel dégoût pour le travail qu'ils sont constamment dans l'oisiveté.

C'est aussi dans cette partie de l'Espagne que le voyageur éprouve le plus de désagrément dans les auberges que l'on appelle *Posadas*. La plupart ressemblent à de mauvaises écuries; les chambres, la cuisine et les habitans de la maison sont

d'une malpropreté extrême; on y est souvent couché à côté d'un cochon, d'un âne ou d'une mule; les châlits ne valent pas une botte de paille; on n'y trouve rien à manger, et souvent rien à acheter dans les lieux où elles sont situées.

L'Andalousie.

La Sierra Morena ou Montagne Noire, s'étend de l'Estramadure dans la Manche. En traversant cette montagne on peut se rendre dans l'Andalousie, mais ce n'est pas le chemin le plus facile ni le plus sûr.

L'Andalousie, grand et beau pays, coupé, fertile, agréable, est situé au sud de l'Espagne, sur les côtes de la Méditerranée et se prolonge sur celles de l'Océan, près de la jonction de ces deux mers. Les Maures furent jadis maîtres de ce pays, ils multiplièrent les superbes mosquées, et les beaux édifices dans la ville de Cordoue, placée au pied de hautes montagnes, à l'entrée d'une vaste plaine, sur la rive du *Guadalquivir* qui coule le long de ses murs.

La cathédrale, magnifique monument, peut-être unique dans son genre, est présentement ce qu'il y a de plus remarquable à Cordoue. C'est une ancienne mosquée qui conserve son nom; on l'appelle *Mezquita.* Elle occupe l'emplacement de l'antique cathédrale qu'on assure avoir été construite par les Goths, au même lieu où l'on voyait, du temps des Romains, un temple de *Janus.* Cette mosquée fut convertie en église après la conquête de Cordoue par le roi de Castille. C'est un édifice isolé, d'une étendue immense, situé entre quatre belles et grandes rues. Il a cinq cent trente-quatre pieds de long et trois cent quatre-vingt-sept pieds et demi de large. Ses murs sont construits en belles pierres, ils ont six pieds dix pouces d'épaisseur; leur élévation est inégale en raison de l'inégalité du terrain, de sorte qu'on a trente marches à monter du côté du Midi pour entrer dans l'église, et treize seulement au côté opposé. La façade du Nord est remplie d'ornemens en stuc, travaillés avec une extrême délicatesse. La

porte est accostée de six colonnes de jaspe d'une rare beauté; les Espagnols prétendent qu'elles sont de véritable turquoise; une grande et belle tour carrée s'élève à côté; elle a cinquante-un pieds huit pouces de large sur chaque face; ses fenêtres, au nombre de quatorze, sont ornées de colonnes de marbre blanc et rouge; elle se termine par de petits arcs en forme de festons, soutenus par des colonnes pareilles, avec celles des fenêtres elles sont au nombre de cent. Un espace de cent quatre-vingts pieds, pris sur la longueur de l'édifice, précède l'entrée du temple; c'est l'emplacement où les Musulmans faisaient leurs ablutions et laissaient leurs pantoufles. Il est entouré, sur trois faces, d'un beau portique soutenu par soixante-douze colonnes. L'aire, qui est dans le milieu, est plantée de citronniers, d'orangers, de cyprès, de palmiers, etc. Trois fontaines donnent continuellement de l'eau, et cette enceinte est, pour ainsi dire, un jardin en l'air. Elle est portée sur une vaste citerne, dont la voûte

est soutenue par des colonnes; quelque agréable que soit ce lieu, on est fâché qu'il nuise au développement de l'intérieur de l'église; cette cathédrale a dix-sept portes, toutes sont couvertes de lames de bronze délicatement travaillées; mais on n'en ouvre que cinq.

Dix-neuf nefs, d'environ trois cent cinquante pieds de long et de près de quatorze de large, courent du sud au nord, et s'ouvrent à la fois dans l'aire que l'on vient de décrire; dix-neuf autres nefs, moins larges, se prolongent de l'est à l'ouest dans la largeur du sanctuaire; elles sont toutes formées par de longues suites de colonnes de différens marbres, au nombre de huit cent cinquante, lesquelles jointes à celles du portique et de la tour font ensemble mille dix-huit. On fait voir sur une de ces colonnes un crucifix qu'on dit avoir été gravé par un chrétien, esclave chez les Maures, qui, étant privé de toutes espèces d'instrumens, le traça avec ses ongles.

Le coup-d'œil de l'ensemble de ces

nefs est étonnant. Elles n'ont point de voûtes; leurs planchers sont faits avec des bois odorans très-précieux, couverts d'ornemens et de peintures. Des tuyaux de plomb règnent par-dessus ces planchers à l'endroit de la séparation de chaque nef; ils sont assez larges pour contenir deux personnes. Le lieu où les Maures conservaient leur livre de la loi, est aujourd'hui une chapelle dédiée à S.-Pierre; elle est séparée du reste de l'édifice par une pierre carrée avec un grand arc orné de mosaïques; ses murs sont incrustés de beaux marbres et décorés de feuillages jusqu'à la hauteur d'environ treize pieds; douze colonnes, placées sur le vif de douze autres colonnes, y soutiennent l'entablement. Un beau dôme s'élève au-dessus; une autre pièce carrée vient ensuite, elle s'ouvre par une coupole soutenue au moyen de quatre-vingt-quatre colonnes, également de beaux marbres, et percée de huit fenêtres, garnies de claires-voies en albâtre. Cette dernière pièce conduit à un superbe octogone,

dont l'ouverture est formée par un arc couvert d'ornemens en mosaïque et soutenu par quatre colonnes, deux de marbre blanc et rouge, et deux de marbre vert; l'octogone a treize pieds de diamètre et autant d'élévation. Les murs sont incrustés de marbre blanc veiné de rouge; il est orné de colonnes qui soutiennent une espèce de corniche, sur laquelle sont appuyés des arcs à la moresque, qui portent le plancher; celui-ci est formé d'une seule pièce de superbe marbre blanc, d'autant plus précieuse que sur une étendue de treize pieds, elle est creusée pour former une espèce de voûte de neuf pieds de profondeur.

La forme de ce temple se conserva sans altération jusqu'en 1528; le chapitre obtint alors du roi, malgré les oppositions de la ville de Cordoue, la permission d'y faire une croisée. On construisit, presqu'au milieu, une grande chapelle, qui forme comme une seconde église; elle est très-riche en marbres et dorures; mais on dégrada l'édifice principal; on abattit,

pour la former, un grand nombre de colonnes. Quoique cette chapelle soit composée d'une nef et d'un chœur, on ne l'aperçoit point; elle est cachée par les coonnes nombreuses qui l'entourent.

L'autel de Ste.-Agnès, en beaux marbres, est l'ouvrage de *Verdiguier*, sculpteur français.

Le grand cloître à côté de l'église, fut également bâti par les Maures; il a une porte à l'un de ses angles, où l'on voit beaucoup de caractères gothiques, mêlés avec des caractères arabes.

Les Maures avaient une grande vénération pour cette mosquée; ils venaient de fort loin, même de l'Afrique, la visiter; ils continuèrent long-temps après qu'elle fut au pouvoir des Castillans et convertie en église.

Séville, grande et belle cité, est située dans une vaste plaine, sur la rive du *Guadalquivir*. Le trésor de l'église métropolitaine renferme les fameuses tables que le roi Alphonse-le-Sage donna à cette église; elles ont chacune environ

trois pieds et demi de haut, et un pied neuf pouces de large; elles sont d'argent doré au-dehors, et d'or en dedans, avec des ciselures, parsemées de pierres précieuses. On voit aussi une grande clef d'argent, en partie dorée; le dessous de l'anneau est orné de galères, de vaisseaux, de lions, de châteaux en ciselure; c'est la clef, prétend-on, que présentèrent les Maures au roi St.-Ferdinand, lorsqu'ils lui rendirent la cité de Séville. On y trouve aussi un grand chandelier de bronze, qui sert aux offices de la semaine sainte; il est rempli de colonnes, de cariatides, de statues et autres ornemens en relief d'une belle exécution. On dit qu'il fut fait en 1554. On conserve également dans ce trésor, le tabernacle dans lequel on place l'ostensoir pour exposer l'hostie, et la porter à la procession le jour de la fête du saint-sacrement. Il forme quatre corps, chacun ayant vingt-quatre colonnes, les unes cannelées, les autres ornées de bas-reliefs. Une grande quantité de petites figures sont répandues de tous côtés; ce

tabernacle est en argent; il pèse cinq cent dix marcs et coûta 69,965 livres tournois.

L'île de Léon est entourée d'un canal de trois lieues et demie d'étendue. La rue principale a deux milles de longueur; elle est bordée, de chaque côté, de boutiques de toutes espèces.

On va de l'île de Léon à Cadix par un chemin de deux lieues, pratiqué au nord-ouest de cette île; il est beau, solide, toujours couvert de voyageurs et de voitures. Le point de vue est majestueux, l'œil découvre à la fois la ville de Cadix, son port, sa baie, et une immense étendue de mer. En avançant un peu, le spectacle change tout-à-coup; on se trouve entouré d'objets agréables et amusans; des parterres variés, des jardins diversement décorés bordent le chemin, de belles promenades annoncent les approches de la ville, des cafés se présentent de toutes parts, de jolis bâtimens sont multipliés à l'infini; tout est riant, vivant, animé, tout porte l'empreinte de la richesse, de la gaîté, et annonce une ville florissante.

La ville de Cadix, d'une grandeur moyenne, est située sur une langue de terre qui s'avance dans l'Océan. C'est une place de guerre inaccessible et presque inattaquable du côté de la mer. Le commerce y attire une population nombreuse. Les rues sont bien pavées, bien propres et bien éclairées la nuit; les maisons, simples et solidement bâties, sont fort agréables.

La position du port de Cadix est une des plus avantageuses pour le commerce en grand. Il est à l'entrée de l'Océan atlantique, ce qui rend sa communication facile avec le Portugal, l'Angleterre, la Hollande, les côtes de France sur l'Océan, et celles du nord de l'Allemagne, enfin, principalement avec le Nouveau-Monde; il est en même temps à côté du détroit de Gibraltar et de la Méditerranée, et communique par-là avec le midi et l'est de la France, l'Italie, le Levant et l'Afrique. Aussi ce port est-il un des plus importans, des plus fameux et des plus commerçans de l'Europe; des étrangers de

toutes les nations y ont des maisons et des magasins; des navires de tous les ports y abordent sans cesse, et l'on compte assez habituellement cinq à six cents vaisseaux dans la baie.

Dans cette ville opulente, le numéraire est commun et sa circulation considérable. On y trouve des marchandises de tous les genres, mais le luxe est porté à son comble et la vie y est très-dispendieuse.

Cadix est une des villes de l'Espagne où les mœurs sont les plus douces, et la manière de vivre la plus agréable; on trouve généralement dans la société, de nobles procédés, une politesse aisée et le ton de la bonne compagnie. Les étrangers sont accueillis avec simplicité et cordialité. Les réunions sont multipliées et amusantes; les repas fréquens, les tables délicatement servies, les bals communs, et les fêtes somptueuses.

Les femmes sont aimables, vives, affables et prévenantes, elles réunissent la grâce à la beauté.

C'est entre la jolie ville de Malaga et celle d'Antequera, dans un espace de huit lieues, qu'on recueille une partie de l'excellent vin de Malaga connu du monde entier.

La ville de Grenade est bâtie sur deux collines à un bout de la superbe plaine appelée *Vega de Grenade*, à peu de distance de la *Sierra Nevada*, sur les rives du *Darro* qui la traverse, et du *Xenil* qui baigne ses murailles : deux forteresses couvrent les sommets de l'une et l'autre colline, elles dominent la ville, celle-ci domine à son tour les belles campagnes à dix lieues à la ronde, et l'on ne peut voir une position plus délicieuse.

On retrouve à Grenade des restes superbes de la magnificence des rois Maures, de l'habileté, du bon goût et de l'élégance recherchées de leurs artistes. L'*Alhambra* seul en réunit un grand nombre, aussi précieux les uns que les autres. C'était une vaste forteresse défendue par une double enceinte de murs enfermant la colline, et de plus embrassée de tous côtés par les

eaux du Darro et du Xenil. Les rois Maures avaient construit un palais dans cette forteresse sur la partie la plus élevée de la colline. Une partie de cet édifice fut détruite pour faire place à un nouveau palais qu'y fit construire Charles Ier.

On y va par une longue allée d'ormeaux; plusieurs ruisseaux coupent cette belle promenade ornée d'une fontaine de marbre jaspé, d'où l'eau s'élève plus haut que le sommet des arbres. On trouve d'abord le palais bâti par Charles Ier. Il est situé sur une grande place. C'est un superbe corps-de-logis, isolé, carré et construit en pierres de taille; chacune de ses façades a un portail diversement décoré; le principal est en marbre jaspé, orné de colonnes, et de trophées; les bandeaux des fenêtres sont en marbre noir, et les dessus couverts de têtes d'aigles et de mufles de lions qui tiennent de grosses boucles de bronze. Ce palais fut négligé même avant d'être fini, et tombe maintenant en ruines.

On aperçoit ensuite ce qui reste du palais des rois Maures, il est environné de

fortes murailles flanquées de grosses tours et de bastions. On y entre par une porte pratiquée dans une grosse tour carrée, et appelée jadis *porte du jugement :* celle-ci, terminée en pointe, est surmontée d'une clef sculptée sur le marbre, avec une main au-dessus également sculptée; cet hiéroglyphe signifiait dans le sens des Maures, que les ennemis prendraient le palais, lorsque cette main prendrait la clef.

La première cour est un carré long, pavé en marbre blanc et entouré d'un portique, dont les arcs sont soutenus par des colonnes de marbre; les murs et les voûtes de ce portique sont couverts de mosaïques, de festons, d'arabesques, peints, dorés, ciselés en stuc, d'un travail très-délicat; les cartouches sont multipliés; et les nombreuses inscriptions, sont presque toutes des passages de l'Alcoran. Au milieu de la cour est un long bassin rempli d'eau courante et assez profond pour y nager; il est bordé de chaque côté de plates-bandes de fleurs et d'allées d'orangers. Les per-

sonnes de service au palais des rois Maures, se baignaient dans ce bassin.

Le cour des lions forme aussi un carré long de cent pieds sur cinquante; elle est entourée d'une galerie soutenue par des colonnes de marbre blanc, accouplées deux à deux et trois à trois, fort minces et très-déliées, d'un goût singulier, mais d'une légèreté, d'une élégance et d'une grâce merveilleuse. Deux belles coupoles de quinze à seize pieds en tous sens, s'avancent en saillies dans l'intérieur aux deux extrémités du carré; des jets d'eau s'élèvent au-dessus. Un vaste bassin occupe le milieu de la cour; une superbe coupole d'albâtre, de six pieds de diamètre s'élève au milieu du bassin; on prétend qu'elle fut faite sur le modèle de la mer de bronze du Temple de Salomon; elle est portée par douze lions de marbre et surmontée d'une coupe plus petite; une grosse gerbe s'élançait du centre de cette dernière, retombait d'une cuve dans l'autre, ensuite dans le grand bassin, formant ainsi plusieurs cascades, dont la dernière était grossie par des flots d'eau

limpide que les mufles des lions jetaient sans cesse.

Les pièces de l'intérieur sont très-multipliées. On y voit les salles d'audience, les chambres de la famille royale, les bains du roi, ceux de la reine, ceux de leurs enfans; un salon de musique et le cabinet de toilette de la reine. Les chambres, toutes avec des alcoves, étaient rafraîchies par des fontaines auprès desquelles les lits se trouvaient placés sur des estrades de faïence. On voit dans le cabinet de toilette de la reine, une dalle de marbre, percée d'une infinité de petites ouvertures, destinées à laisser exhaler l'odeur des parfums qu'on y brûlait sans cesse.

Une maison de plaisance des rois Maures existe encore au-dessus de ce palais; on la nomme *Xeneralife*. C'est un séjour délicieux; la situation est ravissante, l'air est doux et pur, les jardins, les bosquets, les vergers s'y succèdent et s'y multiplient; les fontaines y sont variées à l'infini; il y en a une dont le jet est plus gros que le bras et s'élève au-dessus du faîte de la mai-

son. On voit au sommet de la montagne une ancienne mosquée, devenue aujourd'hui une église dédiée à Sainte-Hélène.

La plupart des maisons de Grenade sont encore embellies par des fontaines, ancien ouvrage des Maures; elles ont le double avantage de fournir de l'eau aux habitans, et de tempérer par leur fraîcheur les ardeurs d'un climat brûlant en été. Beaucoup de ces fontaines sont dans les cours des maisons; les unes tombent dans des cuves, les autres jaillissent dans les airs, et forment une douce rosée; d'autres par des jets moins élevés et plus gros, retombent dans des bassins et forment des nappes et des cascades. Les Grenadins, à l'imitation des Maures, couvrent d'une tente les cours de leurs maisons, pour les mettre à l'abri de l'ardeur du soleil. Ils se tiennent l'été dans ces cours, c'est leur salle à manger, leur salon de compagnie, et ils ont raison de trouver ce lieu aussi commode qu'agréable.

Le royaume de Grenade est la partie la mieux cultivée de toute l'Andalousie; c'est

le pays que les Maures ont habité le plus long-temps; ils ont transmis leur industrie à leurs successeurs; aussi cette province paraît-elle un vrai pays de promission par la bonté, la variété et l'abondance de ses productions. On y recueille toutes sortes de grains, toute espèce de légumes, du lin, du chanvre, du vin, de l'huile, du sucre, de la soie, des oranges, des cédras, des citrons, des grenades; tout y vient en profusion.

C'est dans l'Andalousie qu'on élève les plus beaux chevaux de l'Espagne.

Le climat est varié suivant les diverses positions; l'hiver est très-froid sur les hautes montagnes de Grenade, il est tempéré dans l'intérieur des terres, et brûlant dans le voisinage de la mer.

Les Andalous passent pour les Gascons de l'Espagne; ils aiment fort à parler de leur mérite, de leurs richesses, des objets précieux qu'ils possèdent, en un mot ils ont beaucoup de jactance. Les Andalouses sont les danseuses les plus agréables et les plus séduisantes de l'Espagne; elles ont en

général une taille svelte, les traits fins, les yeux noirs et pleins de feu. Celles du royaume de Grenade sont les mieux faites, mais les femmes de Malaga l'emportent sur toutes.

Le royaume de Murcie.

La ville de Murcie, capitale de la province du même nom, est située dans un grand et beau vallon, arrosé par la *Ségura*. Elle n'a point d'édifices publics remarquables. Mais on voit dans le trésor de la cathédrale un saint ciboire d'or pesant cinq livres, enrichi de diamans d'un grand prix; un tabernacle destiné à porter le Saint-Sacrement; il est d'argent et pèse treize cents marcs, on y compte six cents émeraudes et beaucoup de diamans.

Peu de villes en Espagne sont aussi ennuyeuses pour les étrangers que ne l'est Murcie; on n'y trouve ni société, ni spectacles, ni bals. L'habitant ne se promène point; constamment chez lui, il mange, il dort, il fume son cigare, et si par hasard il sort, c'est pour aller visiter son champ,

son jardin, son procureur et son confesseur. L'ignorance et l'oisiveté rendent les mœurs désagréables. Les préjugés sont portés au plus haut degré; on se craint, on s'évite, chacun vit seul, sans amis, sans alentours.

La ville n'est point éclairée la nuit, ce qui la rend dangereuse en raison de la quantité de détours, de sinuosités, de cul-de-sacs dont les rues sont remplies. Il y a quelques années on y plaça des lanternes, et cette nouveauté déplut tellement au peuple, que dans une seule nuit toutes les lanternes furent brisées à coups de pierres.

Le Murcien a le teint jaune et plombé; il est triste, sombre, colère, hypocondriaque, sujet aux maladies du foie. Jamais il n'ouvre un livre, jamais il ne sent le besoin de s'instruire. Il déjeûne deux fois, la première avec du chocolat, la seconde avec du piment; il dîne, il goûte et il soupe, le reste du temps est employé à fumer.

Les femmes ont le même goût pour l'oisiveté, celles d'un rang élevé font aussi leurs cinq repas, dorment après, et passent le reste du temps assises les bras croi-

sés. Ce qu'il y a de plus étonnant c'est que les femmes du peuple ont la même indolence; beaucoup de servantes quittent leurs maîtresses à l'entrée de la belle saison, parce qu'avec deux sous et demi par jour elles achètent suffisamment de salade, de fruits, de melons et de piment pour se nourrir, et elles prétendent qu'il y aurait de la folie à se fatiguer lorsqu'on a de quoi manger.

Cette province, par ses mœurs et ses habitudes, ne ressemble à aucune autre de l'Espagne. On ne conçoit pas comment elles sont devenues aussi rudes, aussi repoussantes, sous un ciel aussi beau et sur un sol aussi fertile; elles étaient plus douces chez les Maures, et les Murciens n'ont pas hérité de l'activité, de l'industrie et de la civilisation de leurs prédécesseurs.

Carthagène est la seule ville du royaume de Murcie qui offre des mœurs absolument différentes; on y trouve de l'affabilité dans la société, des amusemens et des plaisirs. En entrant dans cette ville après avoir parcouru la province, on se croit

transporté dans un nouveau pays : les étrangers y sont bien accueillis et les habitans se réunissent souvent; à la vérité, la plupart sont Français, Anglais, Italiens, et l'on y voit peu de Murciens.

Dans cette province, il ne règne aucun luxe ni dans la toilette ni dans les ameublemens; non par défaut d'argent, mais par suite de l'économie des habitans.

Les femmes se mettent comme dans les autres parties de l'Espagne, mais au lieu de ces belles *basquinas* de satin uni ou velouté, de ces belles houpes et crépines qui les ornent, de ces chaussures élégantes, de ces *redezillas*, riches et variées, de ces *mantilles* d'une superbe mousseline unie ou brodée, de gaze, de crépon, garnies de dentelles, qu'on voit partout ailleurs; on ne trouve que des chaussures communes, des basquinas de serge de laine, des redezillas sans ornemens, et de lourdes mantilles. Au lieu des belles coiffures, qui parent si bien les Espagnoles, on ne voit que cheveux noirs, plats, lisses et luisans.

Les hommes du peuple dans les villes portent un chapeau rond, le retz ou filet noir sur la tête, une veste ou un gilet noir, un large manteau noir ou brun. La noblesse offre un contraste frappant : les jours de grande cérémonie elle paraît avec des habits à la française couverts d'énormes broderies en or ou en argent, et dès l'instant que la représentation n'est plus obligée, elle reparaît sous le costume le plus commun; quelques seigneurs même se vêtissent absolument comme le peuple.

Le royaume d'Arragon.

L'Arragon est une des plus grandes provinces de l'Espagne, mais une des moins peuplées, quoique son sol soit fertile et son climat tempéré. Ce pays est couvert de montagnes élevées; les unes font partie des Pyrénées, les autres en sont des ramifications ou des prolongemens. La plupart sont très-riches en plantes aromatiques et en plantes médicinales.

L'Arragonais, fier et sérieux, parle peu et défend son opinion avec fermeté. Il

élève son pays au-dessus de tous les autres, et l'hyperbole lui est familière pour en vanter les beautés et les avantages; la moindre contradiction l'enflamme, il s'aveugle sur ses défauts ainsi que sur ceux de ses compatriotes; une sorte d'âpreté dans la voix et les manières rend son abord fort peu prévenant; et l'étiquette donne même à ses plaisirs une apparence de tristesse: tout se fait, parmi eux, par compas et par mesure; tout s'y rapporte aux anciens usages, et ceux qu'ils ont adoptés de leurs voisins se confondent avec ceux qu'ils suivaient auparavant.

Le gilet, le manteau, le chapeau rond forment le costume des états mitoyens entre la noblesse et le peuple. Les grands, la magistrature, les employés sont entièrement vêtus à la française.

Le royaume de Navarre.

Pampelune, capitale de la Navarre, est située partie sur une petite éminence, et partie dans une plaine fertile, sur les bords de l'Arga, qui baigne une portion de ses

murs. Des montagnes élevées l'entourent de tous les côtés, à deux et trois lieues de distance.

Cette ville est mal percée, mal bâtie; la vie y est fort triste, il n'y a point de société, point de plaisirs; les hommes passent leur temps dans les cafés, il n'est pas permis aux femmes d'y entrer après le coucher du soleil.

La Navarre est un pays montueux et froid; on y recueille du blé, du seigle, de l'orge, du maïs, du vin, des fruits et des légumes, mais en petite quantité, et les productions de cette province sont insuffisantes aux besoins de ses habitans.

Les Navarrois sont généralement sérieux, réservés, fiers et braves; très-légers à la course, ils passent pour les meilleurs sauteurs et les plus adroits joueurs de paume de l'Espagne; on les dit aussi fort querelleurs et fort spirituels. Ils ont facilement adopté les mœurs françaises.

Les femmes des montagnes ont conservé leurs anciennes coutumes, elles portent un corset avec des manches étroites



Biscayen Magistrat.

fermées au poignet ; des fichus de soie sur le cou, leurs cheveux tressés, tombant en doubles tresses sur leurs épaules et entrelacés de larges rubans de diverses couleurs.

La Biscaye.

La province de Biscaye située au nord de l'Espagne est enclavée entre les Pyrénées, la Navarre, la Vieille-Castille et les Asturies, c'est un pays très-montueux.

La seigneurie de Biscaye offre, en plusieurs endroits, l'image rare et touchante des mœurs antiques. On voit éparses des maisons isolées, sans aucunes décorations, mais commodes, aisées, placées chacune au milieu du manoir de leur propriétaire et dans le voisinage d'une rivière ou d'un ruisseau. La plupart de ces habitations appartiennent aux mêmes familles depuis un temps immémorial. Elles se transmettent soigneusement de père en fils, il y aurait une sorte de honte à vendre le bien de ses aïeux. Ces propriétaires sont appelés *Eche-Jaunes*, c'est-à-dire,

seigneurs de maisons, et l'on donne le nom de république aux divers arrondissemens composés d'un certain nombre; l'église paroissiale est ordinairement au centre.

D'espace en espace, un château également antique s'élève au-dessus de ces habitations modestes; ils sont tous d'une architecture simple, la plupart flanqués de tours carrées; les familles se les transmettent également de père en fils, depuis plusieurs siècles. Les possesseurs, désignés sous le titre de *Parientes-Majores*, sont les anciens du canton; ils étaient regardés jadis comme les chefs et les juges; ils conservent encore une considération marquée et une prépondérance réelle.

Bilbao, capitale de la Biscaye, est une petite ville agréable. Les Français, les Anglais, les Hollandais, les Brêmois, les Hambourgeois abordent fréquemment dans son port; ils y apportent les productions de leurs manufactures et des colonies; ils remportent des laines, des ancres, quelques agrès, du fer et des châtaignes, abondante production du pays.

Les habitans de la Biscaye sont d'une taille ordinaire: ils ont le teint frais, la physionomie riante, et généralement ils parviennent à la vieillesse. Leur bonheur domestique est fondé sur les vertus sociales; les femmes sont bonnes, fidèles et attentives aux soins du ménage; les enfans sont soumis et respectueux. Les idées de tous ne vont guères au-delà du cercle étroit de leurs devoirs, de même que leur vue ne s'étend pas plus loin que l'enceinte de leurs montagnes.

Les Biscayens n'ont point la sobriété des Espagnols; on prétend qu'ils consomment le produit de leur vin en vins étrangers; ils mangent et boivent beaucoup, cependant ils s'enivrent rarement.

Les Biscayennes ont de très-beaux cheveux; elles les tressent et les ornent de rubans de couleur; de longs cheveux leur paraissent la plus belle parure. Les femmes de la campagne portent un jupon de calmande rayé de couleurs différentes, et un juste-au-corps; leur chaussure se nomme *abarcas;* ce sont des sandales en cuir.

La musique et l'apparence de la gaîté président à l'enterrement des enfans; lorsque ceux-ci meurent avant l'âge de raison, on les porte à découvert au lieu de la sépulture, revêtus d'habits blancs et la tête ornée d'une couronne de roses blanches; des musiciens précèdent le cortége, un enfant de chœur porte la croix; le cortége en tumulte manifeste sa joie pour attester la félicité de l'innocence. La mère surmonte sa douleur, en offrant au ciel sa résignation. Quelque peine qu'éprouve le Biscayen, sa foi le rend impassible, il prononce tranquillement *Dios lo quere*, Dieu le veut.

La principauté des Asturies.

Ce pays est rempli de montagnes escarpées, mais elles sont couvertes d'excellens pâturages et d'une grande variété d'arbres; les pommiers y abondent, et on y fait beaucoup de cidre.

Un chemin longe presque toutes les Asturies de l'ouest à l'est, dans une étendue de quarante lieues, dont une grande

partie sur le bord de l'Océan. Mais on ne peut donner qu'une faible idée du danger d'une telle route, même à cheval. Tantôt on est sur la cime d'une haute montagne dont la vue s'étend au loin sur la mer; tantôt on se trouve engouffré dans une gorge étroite, resserrée, où la vue est bornée à quelques toises, et au-dessus de soi les monts s'élèvent à pic et vont se cacher dans les nuages ; tantôt un bois épais et sombre, vous dérobe la lumière du jour; et d'autres fois, la réverbération du soleil sur des roches blanches, vous éblouit et vous décourage. Ici, c'est toute l'aspérité de la nature calcinée; là, toute la richesse de la végétation la plus vigoureuse et la plus fraîche. Des montagnes couvertes de neige bravent le solstice d'été, et à leurs bases des bosquets de roses et de toutes les fleurs du printemps, ornent pendant le solstice d'hiver ces délicieux vallons que l'on rencontre à chaque instant, et qui fructifient à l'abri des frimas qui s'amoncèlent au-dessus d'eux.

Des eaux limpides, des sources jaillis-

santes, des cascades, des fontaines, se trouvent en mille endroits; une réunion de toutes les nuances de vert que la nature peut produire, enchante le voyageur fatigué de la vue stérile des rochers et de l'uniformité de l'Océan.

Un grand attachement à son pays, une fidélité à toute épreuve à son souverain, une obéissance passive aux lois, du courage et de la bravoure: tels sont les traits héréditaires du caractère des Asturiens. Le vol est inconnu parmi ces honnêtes montagnards; ils ne savent pas non plus ce qu'on veut dire, par dissipation, amusemens et plaisirs; ils se bornent à remplir exactement leurs devoirs, et vivent paisibles et heureux au milieu de leurs rochers.

Le royaume de Galice.

Les montagnes de la Galice furent jadis, comme celles des Asturies et de la Biscaye, l'asile où les Cantabres résistèrent à toutes les forces des Romains. Ces montagnes, en grande partie boisées, abondent en

gibier. On recueille peu de blé dans la Galice; mais on y élève beaucoup de bêtes à cornes et de mulets. Une des principales industries de cette province consiste en ouvrages de laine, couvertures et bonneteries.

Saint-Jacques-de-Compostelle est la capitale de la Galice; son territoire est dans une presqu'île formée par les rivières de *Tambra* et *Ulla*, qui rendent sa plaine et tous les environs riches et agréables.

On voit dans la cathédrale la statue de Saint-Jacques, de deux pieds de haut, en or massif; dans la chapelle des reliques, non-seulement le devant de l'autel et l'encadrement au-dessus sont en argent massif ainsi que le tabernacle, mais tous les reliquaires sont en vermeil, décorés de diamans avec profusion. A droite et à gauche de l'autel, s'élèvent deux colonnes qui soutiennent un ciel, et le tout est recouvert en plaques et lames d'argent. On allume toutes les nuits dans cette chapelle, environ mille bougies, et l'on ne saurait

se faire une idée de la féerie de ce lieu, par la réflection de cette quantité de lumières sur ces masses d'or, d'argent, ciselées de toutes les façons et recouvertes de diamans, de pierreries et de perles; la vue en est éblouie, mais elle se repose bientôt avec une douce satisfaction sur un millier de fidèles qu'on y voit prosternés jour et nuit; la diversité des costumes prouve qu'ils sont venus des différentes parties de l'Europe catholique.

Les pélerins français ont, dans la cathédrale, une chapelle qui fut jadis entretenue avec beaucoup de soin, par quelques rois de France.

Les Galiciens sont grands, forts et robustes; ils supportent aisément la fatigue. Les femmes sont assez belles, elles ont la peau blanche, les chêveux et les yeux noirs, des traits réguliers, mais pas la moindre physionomie. Les hommes, les femmes et les enfans, ont l'habitude d'aller nu-jambes et nu-pieds.

Les Galiciens quittent ordinairement leurs foyers pour aller chercher fortune au

loin; ils sont graves, francs, sobres, discrets et d'une probité parfaite.

Le royaume de Léon.

La ville de Léon, capitale du royaume de son nom, fut, jusqu'au treizième siècle, le séjour de ses rois et conserve encore des restes de son ancienne splendeur. Une grande partie de ses murailles sont de marbre jaspé, et l'on y voit le palais qu'y fit construire, à la fin du douzième siècle, l'épouse d'Alphonse.

Salamanque, située, comme plusieurs villes de l'Espagne, partie sur une colline et partie dans la plaine, est à trente-quatre lieues de Madrid.

L'université est fort remarquable, c'est un des édifices les plus considérables de la ville. Le bâtiment nommé les *Écoles* est vaste, beau, tout bâti en pierres de taille et bien distribué : il a deux corps-de-logis, dont l'un s'appelle *les grandes écoles.* Celui-ci renferme une cour spacieuse, pavée en dalles de pierre dure, et toute

environnée de belles galeries couvertes et soutenues par des arcades; elles conduisent aux différentes classes, et sur les portes de chacune diverses inscriptions indiquent ce que l'on y professe; l'une des salles peut contenir deux mille personnes. Au-dessus de ces galeries est une belle bibliothèque, dont les livres sont retenus par des chaînes de fer; elle est ornée par une grande quantité de statues d'hommes illustres et distingués dans les sciences. Sous une partie des galeries est l'église des écoles, où l'on dit tous les jours dix messes pour les différentes classes qui y sont conduites par leurs professeurs.

Les écoliers de cette université et des colléges, encore au nombre de trois mille, sont tous, sans exception, vêtus d'une espèce de soutane noire comme les prêtres; ils sont rasés et la tête couverte d'un bonnet; il ne leur est permis de porter un chapeau en ville, que lorsqu'il pleut, et ils sont assujétis à la vie la plus régulière. Du reste, ils ont de fort grands priviléges et ne dépendent absolument que

de leurs professeurs, sous la juridiction du recteur.

Les habitans du royaume de Léon sont fort silencieux. On retrouve dans les montagnes l'ancien costume national. Les hommes portent un chapeau en pyramide, une sorte de fraise au cou, une jaquette ou habit court et serré, des culottes larges, et des espèces de bottines de drap qui montent au-dessus du genou et sont boutonnées tout du long.

Les femmes portent aux oreilles de très-grands anneaux, sur la tête un turban blanc, aplati et élargi comme un chapeau; leurs cheveux sont séparés sur le front; elles ont une chemise fermée sur la poitrine et un corsage brun boutonné, dont les manches larges sont ouvertes par derrière. Leurs jupes et leurs voiles sont aussi de couleur brune; par-dessus tout cela, elles ont d'immenses chapelets de corail, qui leur descendent du cou jusqu'au genou, ils font d'abord plusieurs tours au cou, ils repassent sur les épaules où un rang est assujéti, formant un escla-

vage sur la poitrine ; un autre rang tombe plus bas que celui-ci, enfin un troisième et un quatrième rang, à distance séparée, tombent sur les genoux avec une grande croix sur le côté gauche. Ces chapelets-colliers sont ornés d'une grande quantité de médailles d'argent représentant des figures de saints; les femmes ne portent cette parure que les jours de fêtes.

Les jours de solennités religieuses, particulièrement à l'Assomption, on illumine le portail des églises, on allume des feux de joie, des musiciens se réunissent, et l'on danse toute la soirée ; les femmes jouent des castagnettes et sont accompagnées d'une espèce de tambour de basque.

La Vieille-Castille.

Les montagnes de la Vieille-Castille sont très-élevées, les plaines sont vastes et fertiles.

Burgos, capitale de cette province, et jadis résidence des rois de Castille, est irrégulière et mal percée; les rues sont

étroites et tortueuses, mais les fontaines y sont multipliées. Cette ville est extrêmement triste, il n'y a point de société, on n'y connaît aucun genre de plaisir, et le climat est froid et humide.

Le plus beau monument de Ségovie est un aqueduc destiné à distribuer l'eau dans les différentes parties de cette ville. Il est tout en pierres de taille brutes; c'est un des monumens de l'antiquité les plus solides, les plus magnifiques et les mieux conservés.

Il commence à cinquante pas de la ville; il y reçoit l'eau d'un grand bassin couvert de la même structure, et elle arrive par un canal découvert, porté sur soixante-quinze arcs, dont le premier a quatorze pieds six pouces d'élévation, et le dernier, qui est au couvent de San-Francisco, trente-trois pieds six pouces. Ici commence un double rang d'arcs posés l'un sur l'autre; ils traversent la vallée: leur plus grande élévation est de quatre-vingt-sept pieds. Cet aqueduc distribue, par des canaux particuliers, la plus grande partie de l'eau

qu'il porte, dans les différens quartiers de la ville.

Dans la Vieille-Castille, beaucoup de troupeaux de bêtes à laine passent l'hiver dans les plaines, et l'été sur les Montagnes; ils donnent une laine de première qualité; la plus belle et la meilleure est celle des environs de Ségovie.

La grande route qui conduit des frontières de France à Madrid, par Burgos et Valladolid, a quelques auberges un peu supportables; mais on n'en trouve nulle autre part dans cette province; il n'y a que des maisons de *posada*, détestables, sales, dégoûtantes, où l'on ne peut quelquefois obtenir du feu pour faire cuire les provisions qu'on a eu le bonheur de se procurer.

Les vieux Castillans parlent peu, ils sont tristes, réservés, fiers, réfléchis, lents dans tout ce qu'ils font, et peut-être les plus lents de toute l'Espagne; mais leurs mœurs sont fort simples : ils ont de la franchise, de la probité, de l'obligeance et beaucoup de noblesse dans leurs procédés. Peu communicatifs, ils se fréquentent rarement

entre eux, et voient encore moins les étrangers. Rigoureusement soumis à l'étiquette la plus gênante et la plus monotone, leurs plaisirs s'en ressentent et portent la teinte de leur caractère.

Dans les villages, les femmes conservent encore l'habit qu'elles portaient dans le seizième siècle : une robe brune, juste au collet et aux poignets, à manches tailladées depuis les épaules jusqu'aux coudes, maintenue par une large ceinture autour du corps; leurs cheveux tressés tombent par derrière, et elles se couvrent la tête d'un feutre noir, qu'elles appellent *monteza.*

La Nouvelle-Castille.

La Nouvelle-Castille est une des plus grandes provinces de l'Espagne; mais on y parcourt des espaces d'une étendue immense sans rencontrer un arbre. Les environs de Madrid, à plusieurs lieues à la ronde, en offrent à peine quelques bouquets à de très-grandes distances les uns des autres. On voit fréquemment des terres

incultes et abandonnées. Les fruits sont assez rares; cependant le terrain serait fertile si l'on prenait la peine de cultiver les terres et de les arroser.

La ville de Tolède est sur la crète et sur les flancs d'une montagne de granit, presque absolument isolée, rude, escarpée, entourée de trois côtés par le Tage, et plus loin, de montagnes d'un aspect triste et monotone. L'extérieur de la ville est repoussant, et l'intérieur désagréable. Les maisons, bâties en amphithéâtre, sont amoncelées, pressées les unes contre les autres; on dirait qu'elles vont s'écraser mutuellement. Les rues, toujours montueuses, tortueuses, mal pavées, sont si étroites, qu'il n'y a pas une ou deux voitures qui puissent passer de front. Les chaleurs sont insupportables en été, et l'on ne trouve dans la ville ni puits ni fontaines; il faut aller chercher au loin de l'eau à boire pour les habitans, et ils la conservent cinq ou six mois dans leurs maisons. Les prêtres, les moines, les étudians forment la majeure partie de la po-

pulation, et l'on ne saurait imaginer un séjour plus triste et plus ennuyeux.

L'arrivée à Madrid annonce de tous les côtés une ville vivifiée par la présence du souverain : de beaux chemins, de belles avenues conduisent à toutes ses portes; celle de l'Alcala l'emporte sur toutes les autres par sa beauté.

La *Plaza-Mayor*, à peu près au centre de la ville, forme un carré long et régulier; elle est ornée sur ses quatre faces d'un portique soutenu par des piliers de pierres de taille, sur lesquels portent les maisons. Celles-ci sont toutes uniformes, à cinq étages égaux, à cinq rangs de fenêtres sur la même ligne, au nombre d'environ cinq cents, et toutes ornées de balcons de fer. L'ensemble symétrique de cette place a quelque chose de beau, de noble et d'imposant; l'été, les fenêtres ouvertes sont garnies de rideaux de la même couleur, rejetés au-dehors sur les balcons, ce qui offre un coup-d'œil fort agréable. *La Caza Réal de la Panaderia* occupe le milieu d'une des faces latérales; c'est la maison

où la famille royale se rend pour voir les fêtes publiques.

Cette place est le lieu le plus peuplé, le plus fréquenté de Madrid, et le centre du commerce : c'est là aussi qu'on donne les fêtes publiqnes; le coup-d'œil alors est superbe; les illuminations forment des cordons de feu qui se surmontent jusqu'au faîte des édifices; tous les balcons sont remplis de monde; et lorsqu'il y a des courses de taureaux et que la cour étale toute sa grandeur, il est difficile de voir un plus beau spectacle.

Les rues sont pavées en cailloux pointus, mais elles sont garnies de chaque côté, le long des maisons, de grandes pierres plates en forme de trottoirs, qu'on a le soin de tenir extrêmement propres. Les rues sont bien éclairées la nuit par des lanternes placées de deux en deux contre les maisons, à distances égales et rapprochées; cette illumination produit un joli effet dans les grandes rues.

Le palais du roi est isolé, sur une éminence, à une des extrémités de Madrid,

dominant au loin sur des champs arrosés par le Mançanarès.

C'est un carré à quatre faces égales, avec des saillies formant pavillon aux quatre angles, et une au milieu de la façade où est la chapelle.

Une grande cour carrée occupe le milieu du palais; elle est entourée d'un large et beau portique soutenu par des colonnes, et sur lequel règne une galerie ornée de colonnes ioniques; une balustrade de pierres de taille s'élève au-dessus de la corniche.

L'escalier du palais est magnifique, les marches sont de marbre mélangé de noir, et le premier palier est décoré de deux lions de marbre blanc; les pièces de l'intérieur, vastes, belles, ont des plafonds couverts de peintures allégoriques, exécutées par les meilleurs maîtres.

On conserve dans ce palais les joyaux et les meubles précieux de la couronne, parmi lesquels on distingue un superbe trône avec son dais, fait sous Philippe II; il est rouge, brodé en or, semé de perles et de pierres précieuses, avec de riches broderies

en bosse au milieu et aux angles : une croix de cristal de roche d'environ trois pieds dix pouces de hauteur; une aiguière d'argent chargée de bas-reliefs; une écritoire avec tous ses accessoires, de porphire, garnie en or, etc., etc.

Madrid a des promenades extérieures, mais la plus fréquentée est le Prado, dans l'intérieur de la ville; ce sont trois grandes allées, dont l'une est destinée aux voitures, les deux autres aux piétons; de distance en distance de nouvelles plantations forment d'autres allées, tantôt celles-ci touchent aux premières, tantôt elles en sont séparées par une large esplanade où l'on se promène à découvert; elles sont garnies de chaises, de bancs de pierre, et rafraîchies par de grandes et belles fontaines de marbre, ornées de statues.

La foule y est quelquefois prodigieuse; cependant cette promenade offre un spectacle uniforme et monotone. Les dames se promènent en voiture, elles n'en descendent jamais, et ne quittent point l'allée du milieu : on ne voit à pied que les femmes

d'un rang inférieur; il ne leur est permis d'y entrer que vêtues de noir et la tête couverte d'une mantille, espèce de grand voile noir ou blanc qui se rejette par derrière; de sorte qu'on ne trouve point au Prado cette variété de costumes ou d'ajustemens qui embellissent les lieux publics chez les autres nations.

Madrid est la ville d'Espagne où il y a le moins de préjugés et le plus d'égoïsme; les mœurs et les usages des habitans n'ont point un caractère particulier, parce que la population se compose en grande partie des provinciaux qui y affluent. Le peuple est généralement assez grossier; la bourgeoisie est honnête et obligeante; les femmes réunissent à la douceur, à l'affabilité, la prévenance et la grâce.

« Les courses de taureaux sont un des grands divertissemens de la nation; elles ont lieu à Madrid, hors la porte d'Alcala, dans un vaste cirque entouré de loges (1).

(1) Cette description est extraite d'un petit ouvrage fort intéressant, intitulé : *Mémoires sur la guerre d'Es-*

L'arène est fermée par une barrière haute de six pieds, derrière laquelle règne un corridor où l'on peut circuler; et dans la crainte que le taureau ne franchisse cette première barrière, il en existe une seconde entre l'amphithéâtre, où le peuple est assis. Ces jeux sont présidés par le corrégidor, premier magistrat de la ville.

» Au signal des trompettes, deux alguazils, montés sur de beaux chevaux andalous richement harnachés, ouvrent la barrière, et font entrer les *picadores* destinés à combattre à cheval. Lorsqu'ils sont dans l'arène on ferme les portes, parce qu'ils n'en doivent sortir que lorsque les trompettes annoncent que le taureau va être attaqué à pied.

» Les picadores sont très-richement vêtus à l'andalouse: un grand chapeau blanc orné de rubans de diverses couleurs cou-

---

pagne pendant les années 1808, 1809, 1810 *et* 1811, par M. le baron de Naylies, lieutenant-colonel des gardes-du-corps de Monsieur, et qui fut spectateur de l'une des plus belles courses après l'entrée des Français en Espagne.

vre leur tête; ils sont armés d'une espèce de bois de lance terminé par une pointe en fer de la forme d'un clou; leurs jambes et leurs cuisses sont enveloppées d'un buffle très-épais, garni de lames de fer, afin qu'ils ne se blessent point dans leurs fréquentes chutes. Autrefois les plus grands seigneurs ne dédaignaient pas de se livrer à ces exercices, et montraient au public leur courage et leur adresse.

» Un aide-de-camp français, vêtu à l'andalouse, parut un jour dans l'arène, et combattit avec les picadores; il sortit vainqueur de deux ou trois luttes, au milieu des applaudissemens.

» Les taureaux qu'on emploie ordinairement dans les courses de la capitale sont sauvages, et pris au piége dans les marais de la Guadiana; leur aspect seul est effrayant, et il en est de si terribles, que, pour les combattre sans un trop grand danger, on est obligé, lorsqu'ils entrent dans l'arène, de leur laisser tomber sur les reins une herse très-pesante.

» Le corrégidor ayant fait signe de la

main, on lâcha un taureau monstrueux. Son cou raccourci, sa tête énorme et ses cornes aiguës annonçaient sa force prodigieuse et le danger de l'attaque. Il se précipite dans l'arène en mugissant, frappe du pied et fait voler au loin le sable, il aperçoit le premier picador qui l'attendait la lance en arrêt; il se jette sur lui: l'adroit Espagnol le détourne par un coup de lance dans le cou. Le second picador n'est pas aussi heureux, son arme glisse sur les côtes du taureau, qui enfonce ses cornes dans le ventre du cheval; ce malheureux animal fait le tour de l'arène, foulant aux pieds ses entrailles qui s'échappent de ses flancs entr'ouverts, et il continue le combat (1).

» Le troisième picador se présente, sa lance est rompue par la violence du choc, et le taureau furieux plonge à plusieurs reprises ses cornes dans le poitrail du cheval, qu'il enlève avec son cavalier et qu'il jette sans vie à plusieurs pas derrière lui.

(1) Les picadores ne peuvent sortir de l'arène que lorsque leurs chevaux sont morts.

Les *chulos*, jeunes gens dont l'emploi est de détourner le taureau lorsque les combattans sont en danger, agitent devant ses yeux des manteaux de couleur rouge, l'animal quitte ses victimes et court après les nouveaux assaillans, qui le livrent à leur tour, aux *Banderilleros*. Ceux-ci sont d'une agilité et d'une adresse inconcevables; armés de deux javelots garnis de banderolles de papier de diverses couleurs, ils s'avancent vers le taureau (1). Dès qu'il baissait la tête pour s'élancer sur eux, ils les lui enfonçaient dans le cou Il est expressément défendu de les placer dans une autre partie. Lorsque le taureau eût lutté quelque temps contre cette foule d'ennemis, ils disparurent en sautant légèrement la barrière, les trompettes alors donnèrent le signal de mort. C'est, sans

(1) Souvent un artifice placé au bout de ces javelots part lorsqu'ils sont fixés sur le cou de l'animal. Le taureau se trouvant alors au milieu du feu, et déchiré par le fer aigu du javelot, pousse d'affreux mugissemens; et, dans sa rage impuissante, frappe tout ce qu'il rencontre sur son passage.

contredit, le moment le plus intéressant; le matador parut tenant de la main droite une longue épée à deux tranchans, et de la gauche, un manteau rouge. Il s'avança avec prudence; il avait étudié le caractère de l'animal pendant le combat; car il est important de savoir s'il est impétueux et franc, ou calme et circonspect; ceux-ci sont les plus dangereux. Le taureau se lança sur le matador qui l'attendait de pied ferme, son manteau fut déchiré et mis en pièces; il enfonça son épée entre les deux épaules du taureau; mais le fer glissa sur les côtes, et l'animal furieux parcourait l'arène en mugissant, et frappant de ses cornes les chevaux morts qu'il rencontrait; il franchit, dans sa rage, la première barrière; on le fit entrer dans l'intérieur, en ouvrant une porte par où il se précipita. L'épée sortie de sa large blessure, fut ramassée par le matador; avec son manteau il excita de nouveau le taureau, et prit si bien son temps qu'il le renversa mort, d'un seul coup porté entre les vertèbres.

» Les trompettes proclamèrent cette victoire; une porte à deux battans s'ouvrit, et trois mules richement harnachées, conduites par deux coureurs vêtus à l'andalouse, traînèrent hors de l'enceinte les trois chevaux et le taureau.

» Une femme combattit à cheval un second taureau aussi terrible que le premier; mais on avait mis au bout de ses cornes de petites boules en bois destinées à rendre les coups moins dangereux; il n'en tua pas moins un cheval. Cette femme courageuse avait glorieusement fourni sa carrière et reçu mille applaudissemens; elle allait sortir de l'arène lorsque le roi Joseph arriva: il est d'usage de recommencer devant le souverain. Un nouveau combat s'engagea; mais l'héroïne du jour n'y fut pas aussi heureuse que dans le premier; le taureau renversa son cheval et se précipita sur lui à plusieurs reprises, malgré les chulos et les banderilleros. Cette malheureuse femme n'en fut pas quitte pour une chute violente, elle reçut de plus un coup de corne dans

la poitrine. Dès qu'on eut détourné le taureau, on la retira sans connaissance de dessous son cheval mort, et on l'emporta hors de l'enceinte.

» Je vis le même jour, dit toujours l'auteur, un taureau sauvage qu'on était parvenu à seller, en le contenant avec des câbles attachés à ses cornes et fixés à de gros pieux. Un paysan le monta; alors on détacha les câbles, et l'animal furieux fit plusieurs fois le tour de l'arène en bondissant, mettant sa tête entre ses jambes et allant se jeter avec force contre la barrière; pendant cette course, le Castillan jouait une seguidilla sur sa guitare, et semblait défier la rage du taureau. Bientôt après on lâcha un second taureau; l'Espagnol prit une lance, et se mit en devoir de le combattre; celui-ci se précipitait d'abord vers le paysan; mais dès qu'il l'apercevait monté sur un animal de son espèce, il s'arrêtait en mugissant et frappant la terre du pied et de ses cornes; excité cependant par les provocations de l'Espagnol, après avoir tourné plusieurs

fois autour de son adversaire, il se lança sur lui lorsque sa monture présentait le flanc, et donnait prise aux coups qu'il cherchait à lui porter ; on voyait qu'il mettait moins d'impétuosité dans l'attaque, et même qu'il s'arrêtait court lorsqu'il aurait pu blesser son camarade. Enfin, lorsque cette lutte singulière parut assez prolongée, on donna le signal, et le paysan tua sa bizarre monture d'un coup de stilet.

» Un taureau, après avoir été repoussé dans cette course par les lances des picadores, parcourait l'arène en fuyant les assaillans. Ce trait de lâcheté lui valut des torrens d'injures, et on le siffla comme s'il eût dû être sensible à cet affront ; chacun voulait lui donner un coup, et mille voix répétaient de toutes parts : *Perros, Perros ;* c'est-à-dire, que le trouvant indigne de combattre des hommes on voulait le livrer aux chiens. Effectivement, on lâcha d'énormes dogues qui le saisirent par les oreilles et par la queue, et le déchirèrent impitoyablement, jus-

qu'à ce qu'on l'eût tué d'un coup de stilet.

»Dès qu'un picador détourne bien l'animal, ou qu'un matador le tue du premier coup d'épée, l'arène retentit d'applaudissemens. De même, lorsque le taureau tue plusieurs chevaux, blesse des hommes et ne se laisse pas approcher, le peuple témoigne son contentement en répétant mille fois: *Bravo tauro!*

»Cette course dura plusieurs heures et douze taureaux furent mis à mort. On les livra au bas peuple ainsi que les vingt-huit chevaux tués ; la distribution occasionna des disputes, même des batailles, et chacun emporta un lambeau sanglant, dans l'espoir de se bien régaler.

»Les Espagnols aiment avec passion ces exercices ; rien n'a pu les en détourner, ni les dangers qu'ils y courent, ni les lois du royaume, ni les excommunications des papes. On s'est vu forcé de les tolérer; mais du moins on en a limité le nombre. Le riche, le pauvre, l'homme en place, tout le monde se rend à ces courses, et les

femmes particulièrement. Un prêtre muni du Saint-Viatique et un médecin, assistent toujours à ce spectacle. »

L'Escurial, à sept lieues de Madrid, est un édifice noble et majestueux, imposant par sa masse, étonnant par les richesses qu'il renferme, remarquable par la beauté et la régularité de son exécution. Il comprend un couvent de Jéronimites et l'habitation des rois. On y va de Madrid par un très-beau chemin cotoyant le Mançanarès, mais à travers les plus tristes champs, entièrement dénués d'arbres et de verdure.

Cet édifice forme un carré long. La principale façade a six cent trente-sept pieds de largeur, et cinquante-un pieds d'élévation jusqu'à la corniche; elle est flanquée, à ses deux angles, d'une tour de cent quatre-vingts pieds de haut; on y compte plus de deux cents fenêtres.

On monte à l'église par un très-bel escalier de cent trente-six pieds de large et de trente-quatre d'élévation; il conduit à un portique qui précède l'église et en fait la façade.

On voit beaucoup de choses précieuses dans le trésor de cette église, entre autres, une statue de St.-Laurent, pesant neuf cents marcs d'argent et trente-six marcs d'or, un crucifix d'argent attaché à une croix d'argent dorée, avec une énorme topaze à la tête, un gros rubis à chaque main, et une pierre brillante, d'un pouce, aux pieds.

Le panthéon, lieu destiné à la sépulture des rois et de la famille royale, est placé au-dessous de l'église. On y descend par un premier escalier de cinquante-neuf marches, dont les murs et les voûtes sont incrustés de marbre. Il conduit à un palier fait en forme de rotonde, et décoré de la même manière.

Après avoir descendu encore quelques marches, on trouve une belle façade, formée par dix colonnes ; de chaque côté sont placées deux statues allégoriques, la nature humaine et l'espérance. On descend de nouveau trente-quatre marches et l'on entre dans une pièce très-ornée, lieu de la sépulture de la famille royale ;

les cendres de quarante-trois infants, infantes et reines y reposent dans des niches particulières.

Une autre pièce d'une extrême magnificence lui succède, dans laquelle sont renfermées les cendres des rois et celles des reines qui ont laissé de la postérité.

De beaux jardins entourent cet édifice; le terrain se trouvant inégal on l'a soutenu par des murailles en forme de terrasses; il s'y trouve des parties élevées, des parties basses, et d'autres en amphithéâtre; on va des unes aux autres par de très-jolis escaliers.

Le village de l'Escurial est à une petite demi-lieue; on y va par une belle avenue.

Le château de l'Escurial est couvert par des montagnes élevées, d'un aspect désagréable à cause de leur nudité. On y a construit de beaux réservoirs qui, par le moyen d'un aqueduc, fournissent de l'eau à quatre-vingt-douze fontaines, distribuées dans les diverses parties du palais, du couvent et des jardins de l'Escurial. Du haut de ces montagnes la perspective

est magnifique; la vue se porte sur une vaste étendue de pays, terminée par la ville de Madrid. Un corridor souterrain, voûté en pierres de taille, conduit du village de l'Escurial au palais; on l'appelle *la mina*, il offre la facilité de faire ce trajet à l'abri des injures du temps.

Aranjuez, située dans le vallon qu'arrose le Tage, sur la rive gauche de ce fleuve, au-dessus de l'embouchure du Xarama, n'était autrefois qu'une maison de chasse pour les rois; depuis qu'ils ont pris l'habitude d'y passer le printemps, Aranjuez est devenue une petite ville fort agréable; elle est bâtie à l'instar des villes de Hollande, et contient neuf ou dix mille âmes. Ses rues sont fort larges, fort longues, tirées au cordeau, bordées de maisons uniformes bâties avec simplicité et goût. Quelques-unes de ces rues garnies d'arbres forment des promenades qu'on trouverait magnifiques dans les plus belles villes de l'Europe.

Les jardins d'Aranjuez sont délicieux; celui qu'on appelle le jardin du prince,

en partie sur les bords du Tage, offre particulièrement la réunion de tout ce qu'on peut imaginer de plus agréable.

Mille objets divers se succèdent avec rapidité: de longues allées, un bois de haute futaie épais et touffu, des berceaux, des parterres, des jardins potagers, des bosquets, des vergers; d'un côté tout est agreste, on croit voir la nature livrée à elle-même; de l'autre tout est soigné, et décèle l'empire du génie. En sortant du bois on aperçoit le Tage; deux batteries de vingt pièces de canon en défendent les approches; des bateaux bordent le rivage; des cordages, des mâts s'élèvent dans les airs, des banderoles, des pavillons flottent au gré des vents; des frégates armées, des bateaux élégans couvrent la surface des eaux; les uns offrent au souverain une image des manœuvres et des évolutions de la marine royale; les autres magnifiquement décorés sont destinés à donner à la reine le plaisir de la promenade sur l'eau.

Ce beau jardin est fermé tous les ma-

tins pendant le séjour de la cour à Aranjuez, parce qu'il est réservé pour la promenade du roi et de la famille royale ; mais on l'ouvre au public après-midi, et souvent une foule considérable s'y réunit.

Nous allons maintenant quitter la Nouvelle-Castille, province pauvre, en grande partie inculte, et qui ne se ressent pas du tout du voisinage de la cour. Madrid forme comme une ville isolée ; à peine en est-on sorti, qu'on se croit transporté dans un pays absolument nouveau ; on ne trouve plus ni luxe, ni activité, et l'on passe dans un instant du sein de l'opulence au sein de la pauvreté.

Gibraltar.

La montagne de Gibraltar forme un promontoire qui s'avance de l'Espagne dans la mer, vis-à-vis d'un autre promontoire qui s'avance d'Afrique, ne laissant entre eux qu'un espace assez resserré par où l'Océan communique à la Méditerranée, ce qu'on appelle le détroit de Gibraltar ;

il a environ huit lieues de long, et près de cinq lieues dans sa moindre largeur. C'est sur ces deux promontoires que sont les fameuses montagnes de *Calpe* et d'*Abila*, la première en Europe, la seconde en Afrique, désignées par les anciens sous le nom de *Colonnes d'Hercule*. Gibraltar est à la fois le nom d'une montagne composée de vastes rochers, d'une ville située au pied, et du détroit dont nous venons de parler.

Le promontoire a trois quarts de lieue en mer et tient à l'Espagne par une langue de terre si étroite, que, vue de différens endroits, la montagne paraît une île; on lui donne plus de douze cents toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

Du haut du promontoire de Calpe ou de Gibraltar, la vue se promène à quarante lieues de distance sur deux mers et cinq royaumes; ceux de Séville et de Grenade en Espagne; la Barbarie, Fez et Maroc en Afrique. Il faut pour y arriver gravir par un chemin très-roide un rocher escarpé; des côtés opposés il semble inaccessible.

Le rocher de Gibraltar a cinq mille deux cents varas de longueur, sa plus grande largeur est de quinze cents varas (1), sa plus grande hauteur perpendiculaire cinq cent dix, et sa circonférence, en y comprenant les môles, les angles et les baies, de treize mille deux cents. Ce rocher est entièrement hérissé de batteries placées sur tous les points qu'on n'a pu couper droit pour en rendre la montée impossible. A force de poudre, on a pratiqué des excavations dans le centre de la montagne; elles forment des voûtes d'une telle hauteur et d'une telle étendue, qu'elles peuvent contenir la garnison tout entière en temps de siége, et qu'on peut les parcourir toutes à cheval.

Ces cavernes, dont la plus considérable est le salon de Saint-Georges, communiquent aux autres batteries établies dans toute l'étendue de la montagne.

On trouve aussi en divers endroits des grottes ou cavernes naturelles; celle de

(1) Le vara répond à trois pieds de France.

St.-Michel est la plus fameuse; l'entrée s'élève au-dessus du niveau de la mer à quatre cent trente-sept varas. Le salon d'en bas a soixante-dix pieds de profondeur; il faut se faire attacher pour y descendre; il renferme des colonnes de congélations et de stalactites imitant tous les ordres de l'architecture. L'eau qui filtre de toutes parts, a formé sur les murs et au plafond une profusion d'ornemens de tous genres.

A cent pas de la porte, on voit un autre beau salon ou seconde caverne d'environ cinquante pieds d'étendue, ornée des mêmes caprices de la nature; mais avec tant de régularité qu'elle a l'air d'un temple. De la plate-forme où se trouve l'entrée de cette caverne, on découvre toute la baie et le golfe de Gibraltar, on domine les maisons de campagne, les parterres et jardins potagers, que les habitans ont pratiqués en échelons sur la pente de la montagne, et la promenade publique longue d'un demi-mille.

La ville de Gibraltar, au pied de la mon-

tagne du côté du couchant, est grande, bien bâtie et très-fortifiée. La rue principale traverse presque toute la ville; elle a plus d'un demi-mille de longueur, et de chaque côté, de beaux trottoirs en pierre plate; elle est bordée d'un bout à l'autre d'une infinité de boutiques où sont étalées les plus belles marchandises de toute espèce. Il est impossible de décrire le bruit continuel que font les charrettes chargées qui la parcourent, et les habitans de toutes les classes qui s'y rendent depuis la pointe du jour jusqu'au soir. Toutes les maisons sont bâties à l'anglaise.

Les rues de Gibraltar sont fort bien éclairées la nuit, néanmoins personne ne peut les traverser sans porter une lanterne et une permission du général, parce qu'on est obligé de répondre à chaque instant aux interpellations d'un nombre infini de sentinelles distribuées dans la place, sans compter les patrouilles et les rondes. Cette permission est écrite sur une carte et contient le nom du porteur.

Le tolérantisme des diverses religions ne trouble en rien la tranquillité publique. La décence observée dans l'église catholique est égale au bon ordre qui règne dans l'église anglicane et à la ferveur que l'on remarque dans les synagogues des Juifs. Il y a trois de ces dernières, et dans chacune, les hommes sont séparés des femmes.

La principale synagogue est belle; elle a trois nefs séparées par des colonnes; les tribunes des femmes sont sur les nefs des côtés. Trois marches mènent au péristyle, sur lequel on voit de grandes armoires de bois d'acajou enchassées dans le mur, et destinées à conserver les livres et autres objets de la loi. Vers le centre de la nef du milieu s'élève une tribune carrée où le docteur de la loi explique les dogmes, lit les psaumes et récite d'autres prières en hébreu, que le peuple répète à haute voix. Les hommes sont placés sur des bancs. Tous les assistans ont leur chapeau sur la tête. Leurs contorsions, leurs attitudes ridicules, les cris confus de leurs

voix sans harmonie, n'offrent pas un ensemble fort agréable ni fort imposant.

On ne tolère point de Juifs en Espagne, mais Gibraltar est une des parties de l'Europe où ils vivent avec le plus de sécurité; il en vient une si grande quantité de toutes parts, qu'avec le temps, ce fameux rocher ne sera qu'une colonie d'Hébreux.

Une de leurs cérémonies de famille les plus solennelles est le mariage. Le salon de la maison de la fiancée, où l'on célèbre l'union, est ordinairement très-décoré. Au bout de cette pièce s'élève sur des gradins un plancher où l'on place des siéges pour la nouvelle mariée, sa mère et ses sœurs déjà épouses, car les filles n'assistent point à cette cérémonie.

Les autres femmes invitées sont assises autour du salon, elles sont habillées très-élégamment, et quelques-unes dans l'ancien costume hébreu, fort à la mode sur la rive voisine de l'Afrique. On leur prescrit l'air le plus modeste et le plus réservé.

A l'heure convenue la future entre avec sa mère et ses sœurs; elle est vêtue de blanc, le visage couvert d'un long voile, assez clair cependant pour qu'on puisse distinguer ses traits. Le prétendu arrive bientôt après avec le docteur de la loi et le père de la future, ils sont suivis des personnes invitées. La cérémonie n'est autre chose qu'un mélange des rites connus, anciens et modernes. On fait passer une coupe remplie de vin, dont les deux époux boivent successivement, le mari le premier, la femme après; cette coupe est ensuite remise au docteur qui la présente au père, et celui-ci pour prouver que personne ne doit partager les affections des deux époux, la brise en présence de tous les assistans. Le rabbin lit alors les noms et les qualités des contractans, et leur trace les devoirs mutuels qu'ils auront à remplir. Le reste du jour est consacré à divers amusemens.

Quelques mots sur les usages et les mœurs des Espagnols.

L'Espagne est un pays naturellement fertile, mais il manque de bras pour la culture, parce que sa population est très-bornée et qu'à l'exception de quelques cantons, ses habitans sont excessivement paresseux et peu industrieux.

Les Espagnols sont lents dans tout ce qu'ils font, ils délibèrent lorsqu'ils devraient agir, et leur invincible éloignement pour le travail, a de tout temps paralysé leurs facultés; cependant lorsque leur fierté est irritée, ou leur générosité stimulée, ils sortent de cette apathie et sont capables des plus grandes et des plus nobles actions.

Les Espagnols ne vont point à la promenade pour marcher, ils aiment à s'asseoir dans ce lieu de rassemblement et à passer en revue tout ce qui les environne; le grand nombre de domestiques des deux sexes est un objet de luxe; à la vérité le peu d'activité de ceux-ci rend nécessaire leur mul-

tiplicité, attendu que quatre servantes espagnoles font à peine ce qu'une femme-de-chambre fait en France.

Les Espagnoles prennent tous les soirs *le refresco* à sept ou huit heures. Il consiste ordinairement en un grand verre d'eau à la glace, dans lequel on trempe un morceau de sucre spongieux, dont la forme est celle d'un biscuit, il se fond en un instant dans l'eau si on ne le mange sur-le-champ; on prend ensuite une tasse de chocolat; chez les gens riches, on y joint de la limonade, de l'orgeat, des confitures. *Le refresco* se distribue aux intimes amis, aux habitués de la maison.

Les Espagnols dorment deux ou trois heures après leur dîner, particulièrement en été. Cet usage est si général que depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à cinq, on pourrait parcourir les rues de la plupart des villes, sans trouver personne, les boutiques même sont fermées; on se présenterait vainement dans les maisons, il serait impossible d'y pénétrer, tout le monde est enseveli dans le sommeil, on ne

trouverait même pas un domestique à qui parler. On prend cependant beaucoup de précautions contre la chaleur, qui nécessite, dit-on, cet usage; plusieurs fois par jour on arrose les appartemens, les volets des fenêtres sont fermés avec soin dès que le soleil paraît, elles sont garnies en dehors de tentes de toile ou de coutil, ou bien en dedans de grands et larges rideaux qu'on rejette en dehors des balcons. En quelques endroits, on ôte les vitrages des fenêtres aux approches de l'été, intérieurement toutes les portes sont ouvertes pour établir des courans d'air; les femmes ne cessent de faire usage de leur éventail; pendant les repas des domestiques font mouvoir des espèces de grands éventails carrés, faits de feuilles de palmiers, attachées à l'extrémité d'un long bâton. Mais en revanche on ne prend aucune précaution contre le froid, on ne trouve de cheminée que chez les Espagnols riches qui ont voyagé hors de leur pays. Les autres se chauffent avec des brasiers; ce sont de grandes coupes de cuivre ou d'argent. On

les remplit de charbons ardens, on les place au milieu des appartemens, et la société s'asseoit autour.

Les lits sont généralement fort durs; on ne connaît dans ce pays, ni les fonds de lits sanglés, ni les lits de plumes, on n'emploie que des matelas plus ou moins multipliés, posés sur des paillasses; les draps sont courts et étroits et les serviettes ont à peine la grandeur d'un petit mouchoir.

Les ameublemens sont en général très-simples. Un tapis de jonc ou de feuilles de palmier, couvre le plancher et les murs; ceux-ci ne sont tapissés qu'à la hauteur de quatre ou cinq pieds, au-dessus le mur est peint en blanc, orné de quelques tableaux représentant des saints; on y accroche aussi des plaques à bras destinées à supporter des bougies; ces plaques sont couvertes d'une glace entourée d'un cadre doré, elles donnent aux appartemens l'air de cafés ou de salles de billard. De petites glaces sont placées entre les fenêtres, et un lustre de verre blanc, imitant le cristal, est suspendu au milieu du principal salon.

Généralement on ne trouve d'autres siéges que des chaises de paille; chez quelques personnes très-riches il y a cependant des chaises et des canapés de bois de noyer, dont les dos sont à jour, et les siéges couverts de damas cramoisi ou jaune.

A Madrid seulement les maisons des grands sont meublées magnifiquement, mais avec plus de richesse que de goût.

Dans beaucoup de provinces de l'Espagne les femmes ne s'occupent même pas de leur ménage, elles en confient le soin à des servantes qu'elles affectionnent. En général elles travaillent peu, lisent encore moins, et passent leur vie dans une complète oisiveté.

Les salles de spectacle sont partagées en parterre et en loges. Le parterre est divisé en quatre parties : l'orchestre, qui touche au théâtre et où se placent les musiciens; les *lunettes*, espèce d'enceinte entre l'orchestre et le parterre, remplie de fauteuils de bois placés à côté les uns des autres sur plusieurs rangs, et destinés à la classe mitoyenne. Le parterre garni de bancs et

placé derrière les lunettes, est pour le peuple.

Les loges ne sont ordinairement que sur deux rangs; elles s'étendent des deux côtés depuis le théâtre jusqu'au fond de la salle, où elles se rejoignent, sans balcon et sans amphithéâtre. Leur coupe est la même que partout ailleurs; mais elles sont séparées les unes des autres et entièrement fermées par des cloisons des deux côtés, ce qui nuit à la beauté du coup-d'œil.

On ménage ordinairement au fond de la salle en face du théâtre, au niveau des secondes loges, un assez grand espace garni de bancs en amphithéâtre, appelé *cazuela;* aucun homme n'a le droit d'y entrer, on n'y admet que des femmes couvertes de leur mantille.

Cette cazuela offre des singularités assez plaisantes. On y voit des femmes de tous les états, de tous les âges, les filles publiques sont confondues avec les femmes de la société, la femme du peuple avec la dame de la cour, lorsque cette dernière n'a pas pu faire la toilette nécessaire

pour paraître dans une loge. Elles portent toutes leur mantille, espèce de voile blanc ou noir, et leur réunion présente l'image d'une communauté de religieuses au chœur. C'est aussi un lieu de caquetage; dans les entr'actes il en sort un bruit confus, une sorte de bourdonnement dont les spectateurs s'amusent. A peine le spectacle est-il fini et la porte du cazuela ouverte, que les galeries et les escaliers sont encombrés d'une foule d'hommes de tous les états, les uns amenés par la curiosité, les autres pour rendre des soins aux femmes de leur connaissance.

Les *comédies saintes* que l'on joue quelquefois sont d'un genre fort singulier. On y réunit le sacré et le profane; Dieu, les anges, les saints, les diables, les vertus et les vices y sont personnifiés et confondus, au grand scandale de la religion et des bonnes mœurs. Le démon, ordinairement habillé de noir avec des bas, des manchettes, un col, et des rubans rouges, parle aux hommes, aux saints et à Dieu. Des miracles s'opèrent aux yeux des spec-

tateurs et l'on voit réunis à ces représentations, tout ce que l'imagination la plus féconde et la plus exaltée peut rassembler d'extravagant.

Depuis quelques années le Gouvernement a proscrit ce genre de pièces, cependant on élude de temps en temps ses défenses, car notre voyageur en vit quatre ou cinq représentations pendant son séjour à Barcelonne et à Valence.

Les Espagnols aiment beaucoup la musique, et surtout la musique italienne. Ils ont adopté les instrumens d'un usage général chez les autres peuples, mais ils en ont aussi de nationaux, tels que la guitare; cet instrument est entre les mains de tout le monde; les castagnettes qu'on manie avec beaucoup d'adresse et d'agilité; une espèce de musette ou cornemuse, dont on ne tire que des sons plaintifs et monotones, etc.

Les bals des Espagnols s'ouvrent toujours par des menuets, à la suite desquels on danse des contredanses. Deux des hommes invités sont choisis pour diriger la

fête; le chapeau sous le bras et la canne à la main, ils remplissent les fonctions de maîtres de cérémonie : on les appelle bastoneros. Il y en a un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Leurs fonctions consistent à désigner ceux qui doivent danser les menuets, les contredanses, et à prévenir eux-mêmes ceux dont ils ont fait choix; ils sont en général très-attentifs à observer les rangs, les étiquettes, à faire danser chacun à son tour, à ne manquer à personne; ils ont même la complaisance de réunir les personnes bien-aises de se rapprocher. Soumise à un usage fort singulier, la danseuse choisie se lève, traverse toute seule la salle de bal et se rend au lieu où elle doit danser, sans attendre que son partner aille la prendre. Celui-ci la salue respectueusement lorsque la contredanse est finie, et la quitte sans s'embarrasser de ce qu'elle va devenir.

Le *fandango*, si célèbre autrefois, n'est plus dansé par la bonne compagnie ; le *bolero* le remplace quelquefois , et les *seguidillas* sont une imitation des pas

de ces deux danses, qu'on exécute en forme de ballet ou de contredanse.

Le fandango et le bolero se dansent au son de la guitare, et les danseurs se servent de castagnettes avec autant de justesse que de légèreté, pour marquer la mesure et animer leurs mouvemens. Les Espagnols aiment passionnément ces deux danses, à peine l'air de l'une d'elles se fait-il entendre dans un bal ou sur le théâtre, qu'un murmure de plaisir s'élève de toutes parts. Les visages s'animent, les pieds, les mains, les yeux de tous les assistans se mettent en mouvement; et l'on prétend que les hommes les plus graves cèdent à la folie commune.

Les Epagnols sont très-attachés à leurs usages : néanmoins dans les grandes villes ils adoptent tant qu'ils peuvent les mœurs françaises, mais sans en convenir, sans vouloir qu'on s'en aperçoive; ils ridiculisent la France, et ils en prennent les costumes, les modes, ils cherchent à imiter l'élégance des Français, ils apprennent leur

langue, ils jouent leurs pièces de théâtre, ils traduisent leurs livres, et toute chose acquiert plus de prix à leurs yeux lorsqu'elle vient de France.

NOTICE

SUR L'IRLANDE.

Sol. — Climat.

Le sol de l'Irlande est si rocailleux, la pierre y est si générale, que divers savans croient toute l'île un vaste rocher de couches et d'espèces différentes, sorti de la mer; il est impossible de creuser à une certaine profondeur sans trouver de la pierre, mais il est impossible aussi de trouver un sol plus approprié à l'humidité du climat. Les terres argileuses de l'Angleterre ne pourraient être cultivées s'il y tombait autant de pluie que sur le sol pierreux de l'Irlande, et celui-ci est d'une extrême fertilité, les rochers mêmes sont couverts de verdure.

Ce qui contribue encore à la fertilité du sol en Irlande, c'est qu'il est peu de pays mieux arrosés par de grandes et belles

rivières; malheureusement d'après la qualité rocailleuse du pays, il est peu de ces rivières qui ne soient obstruées, et c'est un grand obstacle à la navigation intérieure. Les montagnes offrent une agréable variété au voyageur; mais le climat est peu agréable. La saison pluvieuse commence ordinairement vers le premier juillet et continue jusqu'en septembre ou octobre, époque ou l'on jouit habituellement d'un mois ou six semaines de beaux temps. L'hiver est doux et tempéré, on ne voit guères de neige qu'aux sommets des monts Galty dans le comté de Corke, et les gelées sont si légères et si rares, que les myrtes et les plantes les plus délicates survivraient sans avoir besoin d'être couvertes. La plus mauvaise qualité du climat d'Irlande, est l'humidité constante sans pluie. On mettrait un morceau de cuir mouillé dans une chambre où il n'y aurait ni soleil ni feu, qu'il ne pourrait même au cœur de l'été sécher en un mois.

Paysans. — Chaumières.

Les malheureuses guerres civiles et autres divisions intestines qui ont pendant un long espace de temps mis l'Irlande dans un état de dévastation, sont probablement cause du peu de valeur des terres et de l'insouciance des propriétaires pour les intérêts de leur postérité. Après ces longs troubles, pour augmenter le revenu d'un bien de fort peu de valeur parce qu'il était inculte, on concéda des terres par baux à perpétuité. Cet usage devenu général subsiste encore dans la plus grande partie du royaume, et y occasionne la misère du peuple.

Un homme aisé, dont la redevance est non-seulement sûre, mais régulièrement payée, est à beaucoup d'égards un tenancier préférable à un paysan pauvre, ou à un petit fermier. En conséquence les grands propriétaires ont tous de ces hommes intermédiaires; ceux-ci sous-louent par petites portions, ils oppriment les cultivateurs, ils ne résident point sur la terre, et ne

cherchent jamais à améliorer parce qu'ils n'ont d'autre intérêt que de déduire du bien une portion de la rente. Si par hasard ils demeurent sur les lieux, environnés de leurs petits sous-tenanciers, ils deviennent des tyrans oppressifs, ils relouent la terre à courtes époques à ceux qui occupent de petites fermes, souvent ils n'accordent point de baux; non contens de porter la rente au plus haut point possible, ils sont rapaces, impitoyables pour la recevoir. En un mot, par cet agiotage des terres, ils travaillent de tout leur pouvoir à la destruction du pays.

S'il y a des chaumières sur une ferme, c'est la résidence des paysans ; s'il n'y en a point, le fermier marque des jardins à patates, nourriture ordinaire des pauvres, et les gens de travail qui lui demandent à louer la terre, élèvent leurs propres chaumières sur ces lieux ; ensuite il se fait un accord verbal que le nouveau paysan aura son jardin à patates à telle rente, et qu'il nourrira une ou deux vaches au fermier. Le paysan travaille alors

avec le fermier ordinairement pour dix *pences* et demi par jour : on a pour cette effet une taille (dont chacun garde une moitié), on y fait une marque pour le travail de chaque journée ; au bout de six mois ou d'une année on fait le compte, et la balance est payée. Le paysan travaille pour lui-même, selon que ses patates l'exigent.

La nourriture des paysans irlandais consiste en patates et en lait, preuve de l'extrême pauvreté du pays ; au surplus, cette nourriture doit être fort saine, car presque tous les paysans sont nerveux, vigoureux, et supportent fort bien le travail et la fatigue. La paresse que l'on remarque dans beaucoup d'entre eux, lorsqu'ils travaillent pour ceux qui les oppriment, contraste sensiblement avec leur activité lorsqu'ils recueillent seuls le profit de leurs peines. En voyant de misérables petits montagnards transporter à cheval de la chaux, l'espace de trente milles, jusqu'au pied de leur montagne, et puis la porter sur leur dos jusqu'au sommet de

leurs rochers escarpés; en voyant des hommes robustes, des femmes belles et des chaumières fourmiller d'enfans, on ne suppose point que tous ces gens-là soient mal nourris; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont au moins une grande abondance de ce qu'on appelle pour eux une chétive nourriture; il est curieux de voir chez l'Irlandais l'énorme plat de patates posé à terre, toute la famille accroupie autour, dévorant gaiement une quantité incroyable de ce mets : le mendiant vient-il à passer, on l'invite de bon cœur à prendre sa part, et l'on ne manque point de faire celle du cochon, des poules, des dindons, des oies, du chien et du chat; tous participent au même plat.

Les paysans irlandais sont en général vêtus d'une si chétive manière, qu'elle frappe tout étranger d'une forte idée de pauvreté universelle : rarement voit-on des bas et des souliers aux enfans, et beaucoup d'hommes et de femmes n'en ont point.

Un Irlandais et sa femme sont beaucoup plus jaloux de nourrir leurs enfans que de

les habiller. En Angleterre, au contraire, on est étonné de l'excessive dépense faite pour ajuster des enfans, dont la principale subsistance est du thé. En Irlande, la plupart des enfans sont tous déguenillés, mais ils se portent bien, et ils ont de l'activité. Les femmes lavent leurs vêtemens aux rivières et aux ruisseaux; elles rentrent dans leurs chaumières transies de froid, et se mettent si près du feu, que leurs jambes deviennent noires et bleues, et sont presque toujours prodigieusement enflées.

Les dimanches et fêtes cependant les paysans aisés sont assez bien mis: l'homme porte un habit gris ou bleu-clair, avec de larges boutons de métal; cet habit est si long, qu'il tombe jusqu'à la cheville du pied : le gilet et la culotte sont de la même étoffe; mais la culotte n'est jamais boutonnée aux jarretières, et les rubans ne sont pas noués ; une chemise blanche, une cravate de soie ou foular formant un gros nœud avec de longs bouts qui pendent; des bas de laine gris, des jarretières rouges que l'on voit toujours, de très-forts sou-

liers attachés avec un morceau de cuir, les cheveux coupés très-courts, un chapeau noir sur la tête, un grand carik bleu de ciel et un gros bâton à la main complètent le costume du paysan à la promenade.

La femme a tous ses cheveux redressés autour de la tête sur une espèce de bourrelet, et attachés tous ensemble au sommet de la tête; au-dessus du bourrelet, elle place un petit bonnet de mousseline claire, garni d'une dentelle unie, et surmonté d'un nœud de ruban d'une couleur très-vive : sa robe est de draps ou d'étoffe de coton peint, avec des manches courtes et une taille extrêmement longue; cette robe est ouverte devant, et retroussée derrière, de manière à laisser voir le jupon de dessous, ordinairement de drap rouge, ou d'une étoffe noire à carreaux; elles portent un fichu de mousseline unie, croisé devant, et attaché sur les côtés; un tablier de mousseline, des bas de laine bleus ou noirs, des souliers très-grossièrement faits, attachés avec une grande boucle carrée en argent; et

pour sortir, une pelisse rouge avec un capuchon.

Les chaumières des Irlandais, appelées *Cabbins*, ont l'apparence de la plus excessive misère : les murs sont faits avec de la boue pétrie avec de la paille, ils ont tout au plus cinq ou six pieds de haut et deux pieds d'épaisseur; les toits, composés de solives qui partent du sommet des murs, sont couverts de chaume, ou de tiges de patates ou de bruyère, d'autres sont tout simplement couverts de mottes de terre tirées d'un pré; le mauvais entretien de ces toits, un trou dans le chaume, souvent bouché avec un motte de terre, des plantes sauvages qui poussent de tous côtés, donnent à ces chaumières l'apparence d'un tas de fumier couvert de mauvaises herbes, surtout lorsque la chaumière est appuyée d'un côté contre les bords d'un large fossé; le toît semble alors un petit tertre sur lequel mange souvent le cochon.

Dans l'intérieur il n'y a qu'une seule pièce, la porte sert pour faire entrer le jour et sortir la fumée, attendu qu'il n'y

a point de cheminée, souvent même les habitans lui ferment cette issue, parce qu'ils trouvent que la fumée les échauffe; cependant, elle est aussi préjudiciable aux yeux qu'au teint des femmes; celles-ci dans les chaumières d'Irlande ressemblent presque à des mulâtresses, et le nombre des aveugles est très-considérable.

Dans ces misérables chaumières, les meubles sont à l'avenant, ils consistent en une marmite pour faire cuire les patates, un morceau de table et une ou deux chaises cassées: en général, on n'y trouve pas de lits, la famille couche sur la paille à côté de la vache et du veau. Assurément ces mauvaises cabanes et ces misérables meubles sont de grandes preuves de la pauvreté des Irlandais: d'ailleurs les bestiaux sont si précieux pour le paysan, que le moindre argent qu'il peut épargner est gardé pour en acheter; de sorte que la pauvreté en meuble est plus grande que la pauvreté réelle.

Dans chaque partie du royaume les paysans Irlandais ont toutes sortes de bes-

tiaux, particulièrement des cochons et de la volaille qu'ils nourrissent avec des patates. La plupart des coqs, poules, dindons, oies, ont les pattes liées afin de les empêcher d'aller sur les terres des fermiers. Tous les bestiaux du paysan en Irlande, sont dans cette espèce d'esclavage, les chevaux vont en clopinant, les cochons ont un lien de paille qui va du cou aux jambes de derrière. On se sert d'un moyen assez ingénieux pour faire paître aux moutons l'herbe d'un fossé ; c'est une corde avec un pieu à chaque bout, et les moutons sont attachés à un anneau à travers lequel passe la corde, de sorte que l'animal peut aller d'un bout de la corde à l'autre et manger toute l'herbe qui se trouve dans un espace de deux ou trois pieds.

Chemins. — Charrettes.

En Irlande les grandes routes sont aussi mauvaises que les chemins particuliers sont beaux. Voici le système d'après lequel on fait les chemins de traverse.

Qniconque désire avoir un chemin neuf ou faire réparer un ancien, le fait premièrement mesurer par deux personnes qui attestent, par serment devant un juge de paix, l'arpentage exact. Il est tracé d'une ville de marché à une autre, n'importe dans quelle direction; on déclare qu'il sera avantageux au public et qu'il faudra telle somme par perche de vingt-un pieds, peur le faire, ou pour le réparer. A cet effet, un certificat est signé par les arpenteurs, et par deux autres personnes, nommées *overseers* (surveillans), l'une desquelles est ordinairement la personne qui demande la route, l'autre, est l'ouvrier qu'elle veut employer comme surveillant de l'ouvrage, lequel affirme aussi par serment devant le juge, la vérité de l'évaluation. Le certificat ainsi préparé, est remis à quelqu'un du grand jury. Aux assises du printemps, lorsque toutes les affaires concernant les procès sont terminées, le jury s'assemble pour l'objet des chemins; l'orateur fait lecture des certificats, et ils sont tous mis aux voix pour savoir si l'on y

fera droit ou non. S'ils sont rejetés, on les déchire et il n'en est plus question; si l'on y fait droit, ils sont conservés.

Ce vote d'approbation, sans aucune autre formalité, donne pouvoir à la personne qui a présenté sa demande, de construire ou de réparer immédiatement le chemin en question; ce qu'elle doit faire à ses propres frais; elle est obligée de le terminer pour les assises suivantes, où elle envoie un certificat de ce qu'elle a dépensé, conformément à sa demande. Ce certificat est signé par le chef des jurés, qui signe aussi un ordre de paiement sur le trésorier du comté; et la dette est acquittée sur-le-champ. C'est de la même manière qu'on bâtit et que l'on répare les ponts, les maisons de corrections, les prisons, etc. S'il s'agit d'un pont sur une rivière qui sépare deux comtés, la moitié est à la charge de chacun des deux.

La dépense de ces ouvrages est levée par une taxe sur les terres, payée par le tenancier. Les jurés accordent rarement une demande pour un chemin, lorsque

les frais s'élèvent à plus de cinquante livres sterling, de sorte que si quelqu'un veut obtenir davantage, il divise le chemin en deux ou trois différens mesurages ou demandes, afin qu'une partie puisse être rejetée sans le tout. Par acte du parlement, tous les chemins ainsi demandés doivent être de vingt-un pieds de large d'une haie à l'autre, et construits de pierre ou de gravier à quatorze pieds de profondeur.

Dans ce royaume, tout le transport de terre se fait avec des charrettes à un cheval. Celles des pauvres paysans sont misérables, parce qu'en les construisant ils ne visent qu'à l'économie; aussi les chargent-ils fort peu et vont-ils très-lentement. La plupart de ces charrettes ne consistent qu'en une surface unie, au-dessus de l'essieu, sur laquelle on peut mettre un petit nombre de sacs, ou un petit tas de gravier.

Marais.

On trouve en Irlande une assez grande quantité de marais; il y en a de deux sortes, les noirs et les rouges. Les noirs sont généralement très-bons, ils sont solides presqu'à la surface; ils font beaucoup de cendres en brûlant, et sont regardés comme susceptibles d'être mis en valeur, mais avec de très-grands frais; ce sont des masses pesantes, solides, que l'on coupe comme du beurre, et qui à l'œil ressemblent à du bois pourri.

Les marais rouges se composent d'une substance rougeâtre de cinq ou six pieds de profondeur; cette substance prend l'eau comme une éponge; elle ne fait point de cendres en brûlant, et n'est susceptible d'aucune amélioration. Il y a sur les marais noirs, ainsi que sur les rouges, une surface de cette masse végétale, spongieuse, que l'on cultive afin de couper de la tourbe pour le chauffage. On trouve également des arbres entiers dans les deux sortes de marais; on augure, d'après cela, qu'une

forêt coupée, brûlée ou abattue, a probablement produit un marais. Dans tout pays où le bois est assez commun pour être inutile, on le détruit sur pied en le brûlant. Les naturels Irlandais ont pu couper et brûler leurs bois, assez pour faire tomber les arbres; dans l'intervalle, entre une pareille opération et la culture qui devait s'ensuivre, des guerres et autres divisions intestines, parurent arrêter la dernière opération, et ces lieux ainsi négligés et abandonnés, devinrent par la suite des marais. Les arbres formant une couche très-épaisse sur la terre, seront devenus un obstacle à tous les courans et ruisseaux; et, retenant dans leurs branches toutes les matières que ces eaux auront amenées avec elles, ils auront formé une masse de substance que le temps aura putréfiée, en même temps qu'il lui aura donné cette qualité acide, qui aura conservé quelques-uns des troncs, sans conserver les branches des arbres.

Population.

La plupart des gens riches de l'Irlande, vont manger leur fortune en Angleterre, ce qui nuit considérablement à la prospérité du pays. Ce n'est pas précisément le montant des revenus qu'on envoie dans un autre pays, qui fait souffrir la basse classe des paysans, c'est le ralentissement de toutes sortes d'améliorations, et le manque total de protection et d'encouragement. Le propriétaire résidant à une grande distance de chez lui, ne peut plus entendre les plaintes, examiner les maux, et remédier à des calamités dont il n'entend seulement pas parler. Tout ce qu'il exige de son homme d'affaires, c'est qu'il lui fasse passer exactement son revenu, et il se soucie très-peu de ceux qui le paient. Cette espèce d'émigration est un mal réel pour l'Irlande.

Cependant la population est très-considérable en Irlande, et plusieurs causes se réunissent pour l'accroître. En Angleterre, où les pauvres sont, à tous égards, dans un état supérieur, un couple ne se marie

point sans être en état d'avoir une maison, pour la construction de laquelle, sur toute la surface du royaume, il en coûte de vingt à cinquante livres sterlings : un homme et une femme ont passé la moitié de la vie et perdu la vigueur de la jeunesse, avant de pouvoir épargner une pareille somme. En Irlande, au contraire, on regarde la chaumière comme chose fort peu importante ; posséder une vache et un cochon de lait, voilà le point essentiel : l'habitation commence par une cabane, qu'on élève en deux jours de travail, et le jeune couple ne passe point sa jeunesse dans le célibat, faute d'asile pour ses enfans.

Les paysans sont généralement persuadés que leur bien-être dépend de leur grand nombre d'enfans; que ce soit une vérité ou un préjugé, il est certain que l'un ou l'autre contribue nécessairement à faire marier de bonne heure, par conséquent à augmenter la population. Les paysans se nourrissent communément de patates et de lait, et ces deux objets étant très-bon mar-

ché, les enfans en ont en abondance, et ils acquièrent des forces de très-bonne heure.

Mœurs, Usages.

Il y a trois races bien distinctes d'habitans en Irlande : ce sont les Espagnols, qu'on trouve dans le comté de Kerry et une partie des comtés de Limerick et de Corke; ils sont grands, minces et bien faits; ils ont le visage long, les yeux bruns, de longs cheveux noirs et plats. Il n'y a pas très-long-temps que les Espagnols avaient sur la côte du comté de Kerry une espèce d'établissement, auquel le Gouvernement ne paraissait pas faire attention. Ils y étaient en grand nombre sous le règne de la reine Élisabeth, et ils ne furent chassés que du temps de Cromwell. Il y a une île de Valencia sur cette côte, avec d'autres noms certainement espagnols. La race écossaise est au nord, où l'on trouve les traits supposés distinguer ce peuple, son accent et beaucoup de ses usages. Dans un district près de Dublin, et particulièrement dans les baronnies de Bargie et de Forths, dans

le comté de Wexford, on parle la langue saxonne sans aucun mélange de langue irlandaise, et les habitans ont une variété d'usages qui les distinguent de leurs voisins. La race milésienne d'Irlandais, qu'on peut appeler natifs, est éparse dans le royaume.

Les seules divisions que pourrait faire un voyageur en traversant rapidement le royaume, seraient les gens riches et les gens du peuple : la division intermédiaire de ces deux classes, si nombreuse et si respectable en Angleterre, est à peine remarquable en Irlande ; cependant il est une autre classe, en général d'une fortune médiocre, c'est celle des *gentlemen* de campagne et de ceux qui tiennent des terres à loyer.

Les mœurs, les habitudes et les usages des gens riches sont absolument les mêmes partout, du moins y a-t-il très-peu de différence à cet égard entre l'Angleterre et l'Irlande ; c'est donc parmi la basse classe que l'on doit chercher les traits distinctifs du caractère national. Les Irlandais ont

une vivacité et une volubilité de langue étonnante, mais éloquente; ils ne se lasseraient jamais de causer en prenant du tabac. Extrêmement gais, ils n'ont rien de cette incivilité triste et silencieuse dont tant d'Anglais semblent s'envelopper, comme s'ils se concentraient dans leur propre importance. Excessivement paresseux pour le travail, les Irlandais sont fort actifs pour le *hurling*, jeu de balle des sauvages, où ils déploient une grande agilité. Ils sont aussi remarquables par leur goût prononcé pour la société que par leur insatiable curiosité; mais leur hospitalité envers le premier venu, malgré leur pauvreté, est bien digne d'éloges. Charmés d'une plaisanterie ou d'une répartie ingénieuse, ils la répètent avec une telle expression, qu'elle excite un rire universel. Amis chauds, ennemis vindicatifs, ils gardent inviolablement leur secret, ainsi que celui d'un autre, fût-ce même un oppresseur dont ils pilleraient volontiers la propriété. Ils sont grands buveurs, querelleurs, menteurs; mais honnêtes, soumis et obéissans. Le goût de la

danse est si général chez eux, qu'il y a partout des maîtres de danse ambulans, auxquels les paysans paient six pences par trimestre pour apprendre à danser à leurs familles. Outre la *gigue irlandaise*, qu'ils dansent avec une très-grande expression, ils apprennent des menuets et des contre-danses.

Ils ne négligent pas non plus l'éducation ; et l'on rencontre souvent auprès des *haies*, ou même dans des *fossés*, des écoliers écoutant leur instituteur.

Si de la plus basse classe nous remontons à la plus haute, tout est dans celle-ci gaîté, plaisir, luxe et extravagance. La ville de Dublin prend pour modèle celle de Londres : chaque soirée d'hiver est marquée par un bal ou une réunion.

La vie qu'on mène à la campagne a quelques particularités qu'on ne voit pas communément en Angleterre ; chacun garde de grandes étendues de terre pour suppléer au défaut de marchés : on se procure ainsi une telle aisance, qu'il serait impossible aux propriétaires de dépenser

leurs revenus si Dublin ne leur en donnait les moyens l'hiver, et s'ils ne se livraient d'une manière extraordinaire à deux objets de luxe, le grand nombre de domestiques et de chevaux.

Les tables des gens riches sont abondamment servies, la plupart avec goût, et ne diffèrent en rien de celles d'Angleterre; mais les légumes sont sans saveur à cause de l'humidité du climat. Le vin de Bordeaux est le vin ordinaire de toutes les tables.

Il est une autre classe d'individus dont la conduite empêche le caractère de la nation de jouir au-dehors du lustre qu'elle mériterait : c'est la classe des petits *gentlemen* de campagne, des tenanciers, des agioteurs en fermes, de ces gens à chapeaux ronds, bordés en or, qui chassent le jour, s'enivrent le soir, et se battent le lendemain matin. Ce sont les hommes parmi lesquels l'ivrognerie, les disputes, les querelles, les duels, les enlèvemens, etc., se trouvent comme dans leur sol natal; ils étaient jadis le fléau de la société, ils deviennent maintenant un peu meilleurs;

cependant un ou deux d'entre eux suffisent pour troubler beaucoup les plaisirs d'une réunion de bonne compagnie.

Il serait injuste d'attribuer à la nation en général les vices et les folies d'une seule classe d'individus. Les personnes dignes généralement d'être estimées font honneur à leur pays. Les auteurs estimables qu'a produit ce royaume attesteront éternellement que les Irlandais sont savans, vifs et spirituels. Leurs services sur terre et sur mer attestent leur courage ferme et déterminé. Tout voyageur les visitant sans préjugés, sera aussi charmé de leur enjouement que de leur hospitalité, et trouvera en eux des gens braves, polis et honnêtes.

Quelques mots sur l'Irlande en général.

Les plaines de l'Irlande sont vastes, le sol est fertile, et les pâturages passent pour les meilleurs de l'Europe; les arbres fruitiers réussissent fort bien, comme poiriers, pommiers, pêchers, abricotiers, pruniers groseillers et noisetiers; à la vérité, on ne les rencontre pas dans les champs ni sur



Irlandais

les grands chemins, comme dans d'autres pays, ils sont ordinairement enfermés dans des enclos et des jardins.

Les oiseaux de proie, tels que l'aigle et le faucon, sont assez communs. On voit beaucoup de lévriers et d'autres chiens de chasse. Les abeilles sont en si grande quantité, qu'on en trouve des essaims jusques dans les troncs d'arbres.

Les forêts, dont l'Irlande était jadis toute couverte, nourrissaient beaucoup de bêtes fauves : il y avait des cerfs, des sangliers, des renards, des blaireaux, des loutres et des loups ; cette dernière espèce est entièrement détruite.

Les plaines et les marais sont peuplés de gibiers de toute espèce ; on y trouve en abondance des lièvres, des lapins, des faisans, des perdrix, des bécasses, etc., etc.

Les rivières et les lacs de ce pays sont remplis de poissons de toute espèce, et l'on y pêche en quantité des poissons de mer.

L'Irlande a des mines de mercure, d'étain, de plomb, de cuivre, d'alun, de vi-

triol, de soufre, d'antimoine et de fer; mais le gouvernement anglais tient les Irlandais dans la sujétion et la dépendance, et s'est toujours opposé à l'accroissement de leurs richesses et à l'exploitation de leurs mines.

La situation de cette île, relativement aux pays étrangers, est très-avantageuse pour le commerce. Ses ports sont en grand nombre, et plus commerçans que ceux d'Angleterre; ils furent fréquentés autrefois par les Phéniciens, les Grecs et les Gaulois. L'Irlande produit le nécessaire et l'utile; elle pourrait se passer des autres contrées; elle est recommandable, tant par sa fertilité que par sa position, et cependant son commerce est très-peu considérable, parce qu'elle est gênée et resserrée à cet égard dans des bornes étroites, par une nation voisine qui la tyrannise.

L'Irlande, par un privilége particulier, n'a point de bêtes venimeuses; on y trouve bien, comme dans les autres pays, des serpens, des couleuvres, des lézards, des araignées; mais, par une singularité ex-

traordinaire, ces animaux n'ont pas le moindre venin ; et quand on apporte du dehors quelques-uns de ces animaux, ils meurent en approchant de cette terre.

Le lac de Lène, situé à l'extrémité méridionale de l'île, dans le comté de Kerry, est fort remarquable ; il a environ quatre mille arpens carrés ; à l'est et au midi, il est commandé par les montagnes de Mangerton et de Turck ; à l'ouest, par celle de Glena ; au nord, est une belle plaine.

Ces montagnes couvertes, depuis le pied jusqu'au sommet, de chênes, d'ifs, de houx, d'arboisiers, etc., offrent une variété agréable de couleurs, et forment un amphithéâtre, qui même au cœur de l'hiver, rappelle les charmes du printemps. Des cascades, produites par la chute des eaux du haut de ces montagnes, et surtout de celles de Mangerton, dont le murmure est répété par les échos, ajoutent encore aux beautés pittoresques de ce lieu. Sur le haut de cette même montagne, est un lac dont on ne connaît pas le fond ; il est appelé, dans la langue du pays, *Poulte-Ise-*

ron, c'est-à-dire, *Trou d'enfer ;* lorsqu'il déborde, ce qui arrive très-souvent, il roule du haut en bas des torrens effroyables. Le lac Lène contient beaucoup d'îles qui forment autant de jardins agréables ; l'arboisier y prend racine, dans des rochers de marbre au milieu des eaux. Cet arbrisseau croît jusqu'à la hauteur de vingt pieds; il porte des feuilles toujours vertes semblables à celles du laurier, et de couleur pourpre vers les extrémités ; ses fleurs suspendues comme des grappes, sont blanches et d'une odeur agréable semblable à celle du lys ; ses fruits ressemblent aux fraises pour la forme, mais beaucoup plus gros, ils deviennent rouges quand ils sont mûrs et leur goût est exquis.

T. P.



Ecossais.

EXTRAIT

D'UN VOYAGE

EN ÉCOSSE ET AUX HÉBRIDES.

Les mines de Charbon.

NOTRE voyageur partit de Londres ; il suivit une route superbe, couverte de voitures, de chevaux, de gens à pied qui venaient des maisons de campagne et des villages voisins, où l'on va se récréer le dimanche, et qui retournaient à Londres pendant la nuit, profitant d'un beau clair de lune.

Rien n'est au-dessus de la beauté et de la commodité du chemin pendant soixante-trois milles : c'est l'avenue d'un magnifique jardin.

A Stilton, l'on commence à voir sur les bordures de la route des tas de pierres destinées à son entretien.

Depuis Barnby-Moor jusqu'à Ferry-Bridge, la route, moins belle, passe au milieu de pâturages communaux, où l'on voit de nombreux troupeaux de moutons, de bœufs et beaucoup de chevaux.

De Ferry-Bridge à Newcastle il y a quatre-vingt-seize milles, mais on fait ce long trajet dans une journée.

Newcastle est situé sur la belle rivière de Tyne, couverte de vaisseaux et bordée de droite et de gauche de manufactures de toute espèce, jusqu'à son embouchure à la mer, à dix milles de la ville.

On trouve aux environs de nombreuses mines de charbon, et les produits multipliés de la plus active industrie, plusieurs manufactures de verres, de bouteilles ; et toutes ces fabriques, établies dans des bâtimens qui n'ont presqu'aucune apparence, sont montées et dirigées avec une simplicité et une économie dignes de remarque.

Cette belle rivière de Tyne offre, sur l'un et l'autre de ses bords, une foule de manufactures qui rendent son aspect très-

piquant. Ici ce sont des briqueteries, des poteries, des faïenceries, des verreries, des fabriques de céruse, de minium, de vitriol; là, des manufactures de tôle, de ferblanc, de toutes sortes d'outils, des filatures de laiton, des lamineries, etc.

Ces établissemens divers et multipliés, répandent de toute part tant d'activité, tant de mouvement, et, pour ainsi dire, tant de vie, que l'œil en est agréablement étonné, et que l'âme éprouve une vive satisfaction en contemplant ce magnifique tableau, où l'on voit tant d'hommes utiles trouver l'aisance et le bonheur dans le travail, contribuer en même temps à celui des autres, et faire prospérer en dernier résultat le gouvernement qui veille à la sûreté de tous.

Les mines de charbon sont si abondantes dans les environs de Newcastle, qu'on peut les regarder non-seulement comme un des grands magasins de l'Angleterre, mais encore comme fournissant au commerce extérieur un objet de vente et de profit considérable.

Il part journellement de ce lieu, et, pour ainsi dire à toute heure, des vaisseaux chargés de charbon, soit pour Londres, soit pour divers ports de l'Europe; il en résulte, outre le commerce, un avantage incalculable pour la marine; c'est là que se forme la grande pépinière des matelots, et qu'en temps de guerre plus de mille vaisseaux charbonniers arment en course et font un mal considérable au commerce ennemi.

C'est dans cette école pratique de la marine qu'on trouve des hommes aguerris à tous les dangers; le célèbre Cook avait d'abord servi en qualité de matelot sur un vaisseau charbonnier de Newcastle. Son intelligence et un génie actif l'eurent bientôt élevé au grade de capitaine; il loua alors pour son compte un navire, et sut si bien dans les occasions périlleuses, maîtriser, pour ainsi dire, les élémens, qu'il acquit, quoique jeune encore, une grande réputation parmi les marins : elle lui mérita par la suite la juste confiance du gouvernement anglais, et cet étonnant navi-

gateur fit trois fois le tour du monde, et enrichit la géographie, l'histoire naturelle et la navigation des plus grandes découvertes. L'on conserve avec vénération, dans les environs de Newcastle, la maison modeste où il est né.

Les mines de charbon des environs de Newcastle sont dans une position si heureuse que le sol qui les couvre est formé par de beaux pâturages couverts de chevaux, et par des terres de labour d'un grand produit. Au-dessous de ce sol fertile, on trouve un grès d'une qualité parfaite pour les meules à aiguiser ; cette seconde richesse de la terre, fournit encore à l'industrie des habitans de Newcastle un objet de travail et de commerce d'une grande étendue, ces meules sont d'une si belle qualité qu'elles sont transportées dans tous les ports de l'Europe.

Notre voyageur se rendit à Caron pour y visiter la plus grande fonderie de fer qui existe en Europe, mais où l'on ne peut entrer qu'avec de fortes recommandations.

Il fut d'abord introduit dans une im-

mense cour, entourée de murs élevés et de vastes hangars. Cet emplacement était couvert de canons, de mortiers, de bombes, de boulets, et de ces énormes pièces courtes et renflées par la culasse, qui portent le nom de *caronnades*. Au milieu de ces machines de guerre, de ces terribles instrumens de mort, des grues gigantesques, des cabestans de toutes sortes, des leviers, des machines à mouffles, servant à mouvoir tant de lourds fardeaux, étaient disposés dans des places convenables à ce service. Leurs mouvemens, les cris aigus des poulies, le bruit répété des marteaux, l'activité des bras qui donnaient l'impulsion à tant de machines ; tout en ce lieu offrait au voyageur un spectacle aussi nouveau qu'intéressant.

Dans les halles à fondre les mines, quatre hauts fourneaux de quarante-cinq pieds d'élévation y dévorent nuit et jour des masses énormes de charbon et de minerai. Qu'on juge après cela de la quantité d'air qu'il faut pour animer ces gouffres embrasés qui vomissent de six en six

heures des ruisseaux de fer liquide; aussi chaque fourneau est-il entretenu par quatre pompes à air du plus gros calibre, où le vent comprimé dans des cylindres de fer, et se réunissant dans un seul tuyau dirigé contre la flamme, produit un sifflement aigu et un ébranlement si violent, qu'un homme qui ne serait pas prévenu d'avance aurait peine à se défendre d'un sentiment de terreur. Ces machines à vent, espèces de soufflets gigantesques, sont mis en mouvement par l'action de l'eau. Une telle masse d'air est indispensablement nécessaire pour soutenir, dans le plus fort état d'incandescence, une colonne de charbon de terre et de minerai de quarante-cinq pieds de haut. Ce courant d'air est si rapide et si actif qu'il élève une flamme vive et brillante à plus de dix pieds de hauteur au-dessus de la gueule des fourneaux.

Nous ne suivrons point l'auteur dans toutes les parties de la fonderie, parce que ces détails seraient trop savans pour le genre de notre ouvrage, nous avons seu-

lement voulu donner à la jeunesse une idée de cette espèce de volcan artificiel.

A peu de distance de Caron se trouve Stirling, petite ville, jadis la résidence des rois d'Écosse. Dans une aile de l'ancien palais occupée par le commandant de la place et qui annonce des restes de grandeur, on voit la chambre du parlement, elle a cent vingt pieds anglais de longueur; mais elle est dégradée; les portes en bois de chêne sont couvertes de bas-reliefs et d'inscriptions assez anciennes.

En faisant le tour de la pointe du bras de mer qui porte le nom de *Forth*, et qui se termine à Stirling vers l'embouchure de la rivière de Forth qui a probablement donné son nom à cette baie dans laquelle elle va se perdre, on passe à *Alva*, à *Clackmanan* et à *Kukross*, où il y a de fort belles mines de charbon en pleine exploitation.

Le sol est recouvert de laves compactes et de laves provenues d'éruption volcaniques boueuses. Les couches de charbon

qui sont à plus de cent pieds de profondeur au-dessous, sont demeurées intactes et n'ont pas été incendiées par la chaleur des laves supérieures ; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces mines si riches en charbon, se prolongent à d'assez grandes distances en avant sous le lit de la mer, et que les ouvriers garantis de quelques suintemens par des pompes à feu qui élèvent l'eau hors des puits, travaillent avec sécurité dans ces mines, sans s'inquiéter des masses énormes d'eau qui pèsent sur leur tête.

Ainsi pendant que ces infatigables et hardis mineurs, faiblement éclairés par la lueur funèbre de leurs lampes, font retentir, à coups de pic, ces cavités profondes, des vaisseaux poussés par des vents favorables, passent à pleine voile au-dessus de leurs têtes, et les matelots, se réjouissant du beau temps, expriment leur contentement par des chants ; mais d'autres fois l'orage se développe, l'horizon s'embrase, la foudre gronde, la mer est en fureur, tout est consterné, tout

l'équipage est tremblant; et les mineurs tranquilles, ignorant alors ce qui se passe, joyeux et satisfaits, chantent en chœur avec transport et leurs plaisirs et leurs amours, pendant que le vaisseau se brise et s'engloutit au-dessus de leurs têtes; image malheureusement trop véritable des vicissitudes journalières de la vie humaine.

Glasgow.

Il se fait à Glasgow un commerce si considérable qu'il semble tout absorber; l'université et l'imprimerie y ont cependant joui d'une grande réputation, et cette ville a produit divers savans.

Notre voyageur fut tout étonné de voir, dans un climat aussi froid et aussi humide que celui de Glasgow, la plupart des femmes du peuple, celles même qui sont dans l'aisance, aller pieds nus et tête nue, le corps couvert d'un corset, d'une jupe et d'un manteau d'étoffe rouge, qui descend jusqu'à mi-jambe, avec de longs et beaux cheveux pendans, sans autre orne-

ment qu'un simple peigne recourbé qui retient ceux qui pourraient retomber sur le front. Ce costume des femmes, tout simple qu'il est, n'est point sans grâce; et comme rien ne gêne leurs mouvemens, elles ont une élégance et une légèreté dans la démarche, très-agréables, d'autant plus qu'elles sont, en général, élancées, bien faites et d'une figure charmante; elles ont un teint éclatant et des dents fort blanches; il ne faut pas croire, quoiqu'elles marchent jambes nues, qu'elles négligent la propreté; il paraît qu'elles lavent aussi souvent, et avec la même facilité, leurs mains. En tout, les femmes de Glasgow seront toujours vues avec plaisir par les amis de la belle nature. Les enfans et les jeunes gens vont aussi pieds nus.

Le voisinage des montagnes attire dans cette ville un assez grand nombre *d'highlandais;* leur costume antique, très-rapproché de celui des soldats romains, forme, avec celui des femmes et des autres habitans, un contraste remarquable.

Inverary.

De Glasgow notre voyageur se rendit à *Dumbarton;* cette petite ville est sur le bord d'un bras de mer attenant au Clyde, dans lequel se jette la rivière qui passe à Glasgow. Dumbarton est défendu par un petit fort construit sur le haut d'un pic volcanique, isolé, divisé en deux éminences vers le sommet. A une journée de marche de Dumbarton se trouve le beau lac *Lomond.* On y remarque vingt-huit petites îles, sur plusieurs desquelles on assure qu'il y a des habitations charmantes. Ce lac d'eau douce est le plus grand qu'il y ait en Ecosse : il a vingt-huit milles de longueur, et il est regardé comme une des merveilles du pays. L'auteur après avoir fait quinze milles, par une nuit obscure et par un temps affreux, toujours au bord du lac, sans rencontrer la moindre habitation, se trouva fort heureux, après bien des tourmens, d'arriver à trois heures du matin dans une hôtellerie également isolée, appelée *Tarbet.*

« Le plus beau jour succéda à la plus laide nuit, dit l'auteur; le soleil était brillant et chaud, le ciel d'un bel azur. C'était le 15 de septembre, nous vînmes respirer un air pur au bord du lac, et saluer la nymphe qui présidait à de si belles eaux.

» De ce point de vue, l'aspect du lac est superbe, quoiqu'on n'en puisse découvrir qu'une partie à cause de sa grande étendue; il est semé d'îles, dont plusieurs ne sont que des rochers stériles, mais d'autres offrent de petites cultures et des collines groupées d'une manière pittoresque.

» Les bords du lac dans la partie où nous étions sont entourés de rochers qui brillent comme s'ils étaient argentés. Une multitude de mousses, la plupart en fleur, formaient de petits bosquets de verdure, dans les abris de ces rochers, tandis que les parties les plus élevées offraient des pâturages, couverts de bœufs noirs, au milieu de troupeaux de moutons à laine blanche; les bergers assis sous

des pins, et distingués par leurs habits à grands carreaux de diverses couleurs, animaient cette scène champêtre où tout respirait le calme et la douceur. Ce site heureux forme un beau contraste avec l'aspect ordinaire des montagnes d'Ecosse, si sévère par la couleur sombre des bruyères et par celle qui caractérise les restes d'anciens volcans.

»Nous rentrâmes dans notre auberge après une heure et demie de promenade, et un déjeûner de thé nous attendait. Notre hôtesse avait arrangé des tasses de porcelaine sur un cabaret bien peint, bien vernis. Cette bonne femme, qui était veuve et avait la simplicité de mœurs des habitans des montagnes, ainsi que leur âme sensible et reconnaissante, s'empressa de nous apprendre que ce meuble, le plus précieux de toute sa maison, lui avait été donné par la duchesse d'Argille, qui avait bien voulu loger chez elle en allant dans sa terre d'Inverary. Elle nous fit un grand éloge de la bonté et de l'esprit de cette dame, et nous vanta en

même temps toutes les qualités de cette famille aimable et bienfaisante, c'est ainsi qu'elle l'appela.

» Le superbe lac Lomond, le beau soleil qui dorait ses eaux, les roches argentées qui bordaient ses rives; les mousses verdoyantes et fleuries, les bœufs noirs, les moutons blancs, les bergers sous les pins, le parfum du thé dans des porcelaines données par la bonté, reçues par la reconnaissance, ne sortiront plus de ma mémoire, et me font désirer de ne pas mourir sans revoir Tarbet. »

Notre voyageur en quittant ce lieu si agréable, entre dans un véritable détroit entre deux chaînes de hautes montagnes, qui paraissent n'en avoir formé qu'une autrefois, mais que quelque terrible révolution aura déchirée et ouverte dans toute sa longueur.

La voie fort étroite est rembrunie par de sombres bruyères, et les montagnes sont si hautes et si escarpées qu'à peine le soleil peut y pénétrer, et y faire un séjour d'une heure. Cette espèce de coupure a

plus de dix milles de longueur, l'on n'y trouve ni maisons, ni chaumières, pas un être vivant, si ce n'est quelques poissons dans un petit lac qu'on rencontre à mi-chemin. Il y a pourtant des troupeaux de moutons qui paissent sur les parties les plus élevées, mais ils sont à une si grande hauteur et sur des bruyères si escarpées, que ne pouvant distinguer leurs mouvemens ni leur allure, on les prend pour des pierres plutôt que pour des êtres animés.

Après six heures de marche dans ce triste passage on débouche subitement au bord du *Loch fyne*, et bientôt on arrive à Inverary, capitale de l'Argileshire. Qu'on ne se persuade pas que ce chef-lieu soit une ville, c'est simplement ce qu'on appellerait en France un village, mais un village agréablement situé, au bord du beau lac Fyne, qui peut porter de gros vaisseaux. On voit autour des pâturages et quelques bois dans la vallée, qui est terminée par un beau parc; là des jardins variés, des prairies couvertes de

troupeaux, des collines plantées d'arbres verts, au pied desquelles est une superbe et vaste habitation dans le style gothique animent cette belle scène; c'est le château du duc d'Argille, à un mille environ d'Inverary.

L'auteur ne trouvant point de place dans la seule auberge de la petite ville, se décida à envoyer, par un exprès, les lettres de recommandation qu'on lui avait données pour le duc d'Argille, et bientôt il vit arriver un peintre français qui travaillait au château et des domestiques chargés de conduire les voitures.

« Nous nous acheminions, dit le voyageur, lorsque nous vîmes le fils du duc venir au-devant de nous, avec toutes les démonstrations d'une politesse franche et d'une affabilité gracieuse.

» Nous fûmes reçus au milieu d'une société nombreuse, d'une famille aimable, qui joignait au meilleur ton, ces prévenances naturelles, apanages des belles âmes, et je me dis à moi-même : *la femme de Tarbet avait raison, voilà une ado-*

rable famille. Après les premiers complimens nous nous mîmes à table, et l'on parlait français à cette table avec autant de pureté que dans les plus excellentes sociétés de Paris.

» Nous restâmes trois jours entiers dans cet agréable asile, faisant le matin de l'histoire naturelle, le soir de la musique ou la conversation; et comme les mœurs douces et aimables du maître et de la maîtresse de la maison m'ont vivement intéressé, ainsi que le ton amical qui régnait parmi ses enfans, qui avaient tous des talens et le goût de l'instruction, et comme j'ai vu d'ailleurs ici quelques usages qui tiennent à la franchise et à la bonhomie écossaises, je vais tracer mes observations et mes remarques.

» Le château d'Inverary est entièrement construit en pierres de taille de couleur grise: on a de la peine à se persuader qu'un château si ancien en apparence ait pu parvenir à cet âge sans éprouver la plus légère dégradation; car tout est si bien appareillé, les angles sont si purs, si parfaits; la cou-

leur de la pierre est si égale et d'un ton si soutenu, qu'il semble que ce bâtiment sorte de la main de l'ouvrier.

» Je ne tardai pas à revenir de mon étonnement, lorsqu'après avoir traversé les fossés sur des ponts-levis, et être entré par une porte aussi gothique que du temps de Charlemagne, je parvins dans un beau vestibule qui conduit à un escalier à l'italienne à double rampe, du meilleur genre et de la plus parfaite architecture.

» Ce vestibule est orné de grands vases bronzés de forme antique, placés sur leurs socles entre des colonnes; ces vases servent en même temps de poêles pour échauffer l'atmosphère du vestibule et de l'escalier.

» La cage est magnifique, décorée avec goût, éclairée avec art; les marches sont couvertes de tapis élégans, tout y annonce l'extrême propreté; l'on a voulu rappeler encore ici quelques réminiscences du gothique, et pour y parvenir, l'on a placé en perspective du bel escalier, et dans une

grande niche ornée de faisceaux de colonnes gothiques, un grand buffet d'orgue qui a quelque chose d'imposant et de religieux.

» Le reste de la maison est distribué d'une manière aussi élégante que commode, et peut contenir une nombreuse société; l'on y a beaucoup plus recherché le luxe de la simplicité et de l'extrême propreté, que le faste des dorures et des ameublemens somptueux.

» Ce château, malgré son apparence ancienne, est de construction très-moderne: on a choisi le genre gothique de préférence, en l'associant aux meilleures formes pour l'intérieur, parce que les bâtimens du dixième siècle figurent bien au milieu des bois et aux pieds des montagnes.

» Les jardins, plantés d'arbres étrangers à côté de ceux du pays, sont d'une grande étendue et du plus bel effet; l'on y a ménagé des espaces couverts de la plus belle verdure, et coupés de routes et de sentiers qui conduisent à des serres, à des berge-

ries, à des bois retirés, sur des collines, au bord des eaux, ou vers le rivage d'un bras de mer.

» Voici la vie douce et aimable qu'on mène dans le château d'Inverary; qu'on la compare avec celle des villes.

» Chacun se lève le matin à l'heure qui lui plaît; les uns montent à cheval, d'autres vont à la chasse. A dix heures, la cloche avertit qu'il est temps de déjeûner; on se rend alors dans une grande salle ornée de tableaux; l'on trouve plusieurs tables à thé, couvertes de bouilloires, de crême fraîche, de beurre excellent, de petits pains de plusieurs sortes, et au milieu de tout cela, des bouquets de fleurs, des gazettes et des livres; un billard, des pianos et autres instrumens de musique sont dans la même pièce.

» Après le déjeûner, les uns vont à la promenade, les autres lisent, font de la musique ou rentrent dans leurs appartemens jusqu'à quatre heures et demie; la cloche se fait entendre et annonce le dîner: l'on arrive à la salle à manger, où l'on

trouve une table de vingt-cinq à trente couverts ordinairement. Lorsque chacun est placé, l'aumônier fait, selon l'usage, une courte prière, et bénit les mets qu'on mange avec grand plaisir, car ils sont de la façon d'un excellent cuisinier français; tout est servi ici comme à Paris, à l'exception de quelques plats préparés à la manière anglaise, pour lesquels on conserve encore une certaine prédilection; les entrées, le rôti, les entremets, tout est servi comme en France, avec la même variété et la même abondance; et si la volaille n'est pas aussi succulente qu'à Paris, l'on mange ici en revanche des gelinottes et des coqs de bruyère au-dessus de tout; du poisson parfait, et des légumes qui répondent à la réputation des jardiniers écossais qui les font croître.

» Au dessert, la scène change : tout disparaît, nappes et serviettes, le bois d'acajou se montre à nu dans tout son éclat; mais la table est bientôt couverte de flacons brillans remplis des meilleurs vins, de confitures dans de beaux vases de por-

celaine ou de cristal, et des fruits de diverses espèces dans des corbeilles élégantes; l'on distribue des assiettes, beaucoup de verres, et l'extrême propreté rivalise avec l'extrême élégance. Je fus étonné, dans un climat aussi froid que celui-ci, de voir sur la même table, vers la fin de septembre, de très-belles pêches, de fort bons raisins, des abricots, des prunes, des figues, des cerises et des framboises; tous ces fruits à l'exception des figues, étaient très-bons; mais il faut dire qu'ils étaient venus, à force de soins et de dépenses, dans des serres chaudes.

» Vers la fin du dessert, les dames se retirent, et passent dans la pièce destinée à prendre le thé. Le duc d'Argille me prévint qu'il avait conservé cette habitude à la campagne, pour ne pas déplaire aux personnes du pays accoutumées de tout temps à cet ancien usage.

» Enfin, l'on se rend dans le salon de compagnie, où le thé et le café abondent; les dames en font les honneurs avec beaucoup de grâce et de cérémonial. Le thé

est toujours excellent, il n'en est pas de même du café.

» Après le thé, ceux qui veulent se retirer dans leurs appartemens en ont la liberté, ceux qui préfèrent la conversation ou la musique restent dans le salon, d'autres vont à la promenade. A dix heures, on sert le souper, et y assiste qui veut. En général on mange beaucoup plus en Angleterre qu'en France. »

Montagnards écossais.

Lorsqu'on prend la route de *Dalmally*, en quittant Inverary, le contraste est frappant; car à peine a-t-on perdu de vue le plus charmant séjour et les hôtes les plus aimables, qu'on entre dans une chaîne de montagnes arides et de l'aspect le plus sauvage; la route est étroite, embarrassée, et ce triste et pénible chemin, où, pendant huit heures, on ne rencontre nul être vivant, ni habitation, ni arbres, ni verdure, fatigue autant le corps que l'imagination.

Enfin, notre voyageur sortit de cette espèce d'étroite prison, et une jolie vallée

semée de côteaux sembla s'ouvrir subitement devant lui : une petite rivière, appelée *Glen-Urchi*, serpente sur la partie gauche; quelques maisons groupées, d'autres dispersées çà et là; une chapelle dans le fond, et un lac dans le lointain, embellissent ce paysage: ce lieu s'appelle *Dalmally*.

L'hôtellerie, qui s'annonce assez bien, est située sur une éminence isolée, environnée de verdure; une quinzaine de montagnards étaient en face de la porte, tous dans le même costume, fort remarquable; ils saluèrent les arrivans d'une manière fort honnête, mais en même temps un peu fière. L'hôte, qui accueillit de fort bonne grâce les voyageurs et qui savait un peu d'anglais, leur dit qu'ils devaient être tranquilles sur le compte de ces hommes, qui, peu accoutumés à voir des étrangers dans un lieu aussi reculé où il en passe rarement, fixaient avec plaisir leurs regards sur nous.

« Vous pouvez être assuré, ajouta-t-il, » que ces bons montagnards, loin de vous » nuire, se croiraient, au contraire, très- » heureux de pouvoir exercer envers vous

» les lois de l'hospitalité, qu'ils aiment et » qu'ils respectent de tout temps; et si vous » les trouvez réunis en aussi grand nombre, » c'est à cause du jour de dimanche. »

Effectivement, les montagnards écossais, très-zélés presbytériens, sont sévères observateurs du culte, et ne se permettraient pas, ce jour-là, le plus léger divertissement. Ceux-là arrivaient de la prière, et se reposaient un moment avant de se retirer chez eux; leur air grave et recueilli formait un singulier contraste avec l'éclat et les couleurs tranchantes de leur parure militaire.

Leur costume, très-singulier, consiste en une veste militaire à revers et à paremens, d'une étoffe de laine à grands carreaux, verts, bleus et blancs; ils donnent à cette veste le nom de *fillibeg;* en un grand manteau de la même étoffe, retroussé et noué sur l'épaule gauche, c'est le *plaid;* en une espèce de jupe courte et plissée comme le bas de la cotte-d'armes de l'habillement romain, qui leur tient lieu de culottes, mais qui ne descend qu'à moitié de la cuisse;

la jambe est aussi en partie nue et chaussée d'un demi-bas en laine, rehaussé de couleurs vives et à bandes croisées, qui imitent fort bien un brodequin antique; leur tête est couverte d'un bonnet bleu, avec une petite bordure autour, de couleur rouge, bleue et verte; une seule plume longue et flottante le décore. Ils ont toujours un poignard et souvent deux pistolets à la ceinture; ce poignard porte le nom de *durk* ou *dirk*. Leurs souliers, qu'ils savent faire, en général, eux-mêmes d'une manière assez grossière, mais solide, sont attachés avec des courroies; *brogues* est le nom qu'ils donnent à cette chaussure.

Leur argent est renfermé dans une ceinture de peau de loutre, qui leur sert en même temps d'ornement; elle est faite de manière que la peau de la tête de l'animal se trouve placée par-devant; les yeux sont bordés d'un ruban de laine rouge, et la tête est entourée d'une multitude de petits cordons de diverses couleurs; elle recouvre une pochette qui sert à placer l'argent en guise de bourse.

Tel est l'habillement que portent les montagnards écossais depuis des temps très-reculés.

La Chaumière de Mac-Nab.

Mac-Nab, forgeron à Dalmally, habite une chaumière peu éloignée de l'hôtellerie et de l'église de Dalmally; il est glorieux de ce que ses ancêtres ont exercé la profession de forgeron depuis près de quatre cents ans; il conserve avec respect une cotte-d'armes des forgerons ses ancêtres, et il possède, ce qu'il regarde comme un trésor, des chansons d'Ossian qu'il a eu soin de recueillir et de copier.

La chaumière, ou plutôt l'espèce de hutte qu'il habite, est enfoncée de quelques pieds en terre, pour être à l'abri des plus grands froids; mais comme elle est placée sur un plateau élevé, l'humidité ne saurait l'atteindre. Voici la description qu'en fait notre voyageur :

« Elle était approvisionnée de tout ce qui peut composer un ménage aisé dans un lieu pareil; le local était divisé en deux

pièces, plus un cabinet, le tout au rez-de-chaussée, car il n'est pas question de maison à étages : l'architecture rustique est ici dans son état primitif.

» La pièce à droite en entrant renfermait quelques sacs d'orge et un peu de farine d'avoine ; ce sont les seuls grains qui puissent parvenir en maturité dans ce pays, encore faut-il les faire sécher dans des étuves, après les avoir recueillis vers le milieu du mois d'octobre. Nous y vîmes aussi quelques bouteilles de wisky, espèce d'eau-de-vie mal faite et d'un assez mauvais goût, qu'ils tirent de l'orge, mais qui est leur liqueur par excellence, et l'objet favori de leur plus grande sensualité. On nous fit admirer aussi une armoire assez propre, où il y avait un peu de linge, et les beaux habits à la romaine destinés pour les jours de fête. La même pièce, quoiqu'elle ne fût pas bien grande, renfermait, ainsi que le cabinet, les ustensiles simples et modestes de la laiterie, et la provision de tourbe très-artistement arrangée contre l'un des murs. Les moindres recoins de ce

petit local étaient mis à profit, et tout occupait une place convenable.

» La seconde pièce paraissait être la chambre d'honneur; les parens s'y étaient rendus, et nous y attendaient pour nous recevoir avec cérémonie.

» Un feu de tourbe, allumé sur une grande pierre ronde, élevée de dix pouces au-dessus du sol, et placée au milieu de la pièce, était destiné à la réchauffer: la fumée s'élevait verticalement par une ouverture pratiquée au milieu du toit. Une boiserie rustique, faite en manière de trémie renversée, partait de l'ouverture du toit, et s'abaissait, en s'élargissant, à trois pieds de distance du mur de la hutte, et à quatre pieds au-dessus de la terre; de manière qu'il fallait se baisser pour entrer dans la pièce ou plutôt dans la cheminée; car l'on peut dire que le salon où la famille nous attendait, était dans la cheminée même. Cette construction est très-propre à garantir de la fumée, en même temps que du froid: l'on est très-chaudement dans cette espèce d'enveloppe en

bois, qui retient bien la chaleur. Le jour vient de la cheminée par deux petites lucarnes qui y sont pratiquées : une banquette, ou plutôt des bancs en bois règnent tout autour de la pièce dans la partie intérieure, c'est-à-dire dans la cheminée même. Les parens de Mac-Nab, gravement assis sur ces bancs, se levèrent lorsque nous entrâmes, s'inclinèrent et nous firen signe de prendre place : ils ne parurent point embarrassés ; notre interprète leur présenta nos complimens.

» Lorsque nous fûmes assis, un jeune homme ferma la fenêtre ; un second alluma une lampe particulière, qui jetait une très-grande flamme, accompagnée d'une fumée résineuse. Cette lampe économique consistait en une espèce de pelle de fer coudée vers le bas, et suspendue par un long manche dans un angle de la cheminée, à portée des spectateurs ; des morceaux de bois résineux bien secs étaient allumés, et répandaient une flamme très-vive, mêlée de beaucoup de fumée. Celui qui est chargé de l'entretien de la lampe,

a auprès de lui des provisions de ce bois réduit en éclats, pour remplacer à fur et à mesure celui qui se consomme.

» Ce fut à la lueur de cet étrange luminaire, que Mac-Nab, donnant la main à une jeune personne douce et modeste, que je présumai être sa fille, nous la présenta ; elle portait une jatte de bois fort propre et remplie de lait, qu'elle offrit à un de nous, en faisant une révérence avec timidité et embarras ; mais son père l'encourageant, elle but la première, selon l'usage, et remit la jatte à celui à qui elle l'avait présentée ; elle passa de main en main, ou plutôt de bouche en bouche, jusqu'à ce que chacun en eût goûté, et revint ensuite à Mac-Nab, qui fit la clôture du cérémonial avec beaucoup de gravité. Il faut observer que nous étions tous debout dans ce moment, et que nous ne nous assîmes qu'après. Il y a dans cet usage hospitalier une sorte de gravité religieuse, qui tient au désir de bien recevoir les étrangers ; cet acte est considéré parmi eux comme un devoir sacré.

» On nous présenta ensuite du beurre, des galettes faites avec de la farine d'avoine et un petit verre de wisky. Nous fîmes nos plus tendres remerciemens à cette bonne famille, qui voulut absolument nous accompagner jusqu'à notre hôtellerie. Notre interprète nous prévint que ce serait faire un outrage à ces honnêtes gens de leur offrir la moindre chose. »

Le lac Ave. — Oban.

De Dalmally à Oban, la distance est de vingt-quatre milles; la route est si mauvaise qu'elle est à peine praticable. On cotoie dans toute sa longueur le lac *Ave*, qui est de forme oblongue, et a une étendue de plus de dix milles. L'on voyage en ce lieu entre deux dangers, celui d'être précipité de plus de quatre cents pieds de hauteur dans le lac, ou celui d'être écrasé par des blocs énormes de pierres, qui se détachent des pentes supérieures et escarpées, où ces blocs isolés sont peu adhérens. La perspective et la vue sont d'ailleurs délicieuses. Ce beau lac est semé

de petites îles boisées; une d'elles est remarquable par les vastes ruines gothiques du château de *Kilchurn ;* la seconde par une forteresse en partie détruite; et une troisième, par une ancienne chapelle d'un style pittoresque. De hautes montagnes circonscrivent ce passage, et lui donnent un aspect solitaire, adouci par les belles eaux du lac, par des bois taillis qui bordent ses pentes, et par ces restes de fabriques qui rappellent d'anciens souvenirs.

On parcourt ainsi un espace de douze milles sur ce chemin difficile, taillé souvent dans le rocher, ou construit parmi des décombres, sans rencontrer une chaumière; l'on voit seulement, dans une pente un peu boisée, quelques cabanes de charbonniers.

Oban est un petit hameau au bord de la mer, composé de six à sept maisons dispersées; la mer y est poissonneuse, et la pêche du hareng, ainsi que celle du saumon, font la principale ressource de ce lieu où l'on ne recueille qu'un peu d'avoine

et à peine de l'orge pour la distillation du wisky. L'on sèche le saumon à la fumée du feu de tourbe, et on le dépèce ensuite pour le mettre en baril, que les Hollandais viennent acheter; ceux-ciles transportent de là en Espagne et en Italie, pour les approvisionnemens du carême. L'on pêche à Oban des saumons qui pèsent plus de cent cinquante livres. Lorsque ce poisson est bien préparé à la fumée et un peu salé, les habitans de la côte, ainsi que les pêcheurs, le mangent cru comme un régal.

L'île de Staffa. La grotte de Fingal.

L'auteur s'embarqua à Oban, et après une navigation de huit heures, difficile et pénible, il débarqua enfin dans l'île où se trouvait le principal but de son voyage, la grotte de Fingal.

L'île de Staffa est d'une forme irrégulière et oblongue; les bords sont escarpés de toutes parts, entourés des plus superbes chaussées, et percés de diverses grottes, entr'autres de celle de Fingal. L'île

n'est accessible que par une petite ouverture ou entrée, où l'escarpement est moins rapide et forme une pente inclinée ; mais cette petite entrée ne peut recevoir qu'un canot, en temps calme ; car pour peu qu'il y ait de vent, l'abordage est dangereux.

La circonférence totale de l'île de Staffa n'a guères plus de deux milles. Sa partie la plus élevée est au-dessus de la caverne de Fingal ; elle a cent quatorze pieds de hauteur, en partant du niveau de la mer à marée moyenne.

Toute la charpente de ce grand rocher volcanique est à nu ; les vagues et les courans semblent l'attaquer et la miner de toutes parts ; on trouve seulement, sur la partie élevée, un plateau couvert d'un gazon maigre et aride, à côté duquel on voit un coin de terre où l'on cultive un peu d'avoine et quelques pommes de terre ; il y a aussi un petit pâturage et une faible source, qui aurait bientôt tari si le climat n'était pas aussi pluvieux.

On n'y voit pas un arbre, pas un buisson, et on est obligé pour se chauffer, de

faire usage d'un mauvais gazon qu'on enlève dans la belle saison, pour le faire sécher. On ne peut rien employer de plus mauvais pour le chauffage, mais la nécessité exerce ses lois.

Lorsque notre voyageur visita l'île, sa population consistait en deux ménages, habitant chacun séparément dans deux huttes, construites en pierres brutes, recouvertes de gazon, dans lesquelles habitaient seize personnes, maris, femmes et enfans. Il y avait en outre huit vaches, un taureau, douze moutons ou brebis, deux chevaux, un porc, deux chiens, huit poules et un coq.

La grotte de Fingal, ce superbe monument d'un grand incendie souterrain, qui se perd dans l'antiquité des temps, a un caractère d'ordre et de régularité si étonnant, qu'il est difficile à l'observateur le plus froid et le moins sensible aux phénomènes qui tiennent aux révolutions du globe, de n'être pas singulièrement étonné à l'aspect de cette espèce de palais naturel, qui semble tenir du prodige.

L'imagination aurait de la peine à se peindre quelque chose de plus imposant que la profondeur de cette grotte, dont les côtés sont supportés par des rangées de piliers ou de colonnes, et dont le plafond est composé des extrémités de celles qui ont été cassées pour la former. Une matière jaunâtre qui est sortie par les angles, sert à rendre les jointures très-distinctes, et à varier les nuances de couleur de la manière la plus agréable à la vue. Le fond de la grotte n'est éclairé que du jour qui y donne par l'entrée, ce qui ajoute encore beaucoup à sa beauté, et on le voit très-clairement du dehors. Le mouvement que la marée y entretient rend l'air sec et sain, et en chasse toutes les vapeurs, qui pour l'ordinaire remplissent ces sortes de cavernes. En admirant la magnifique grotte de Fingal, on est forcé de convenir que ce morceau d'architecture, exécuté par la nature, surpasse de beaucoup celui de la colonnade du Louvre, et celui de Saint-Pierre de Rome; il ne faut donc pas être étonné si la tradition en a fait la demeure d'un héros.

L'entrée de ce beau monument a trente-cinq pieds d'ouverture, sa hauteur cinquante-six, et sa profondeur cent quarante.

Les colonnes verticales qui composent la façade sont de la plus parfaite régularité; elles ont quarante-cinq pieds d'élévation jusqu'à la naissance de la voûte.

Le ceintre est composé de deux demi-courbes inégales, et qui forment une espèce de fronton naturel.

Le massif qui couronne le toit, ou plutôt qui le forme, a vingt pieds dans sa moindre épaisseur; c'est un composé de prismes d'un petit calibre, plus ou moins réguliers, affectant toutes sortes de directions, étroitement réunis, et cimentés en-dessous et dans les joints par de la matière d'un blanc jaunâtre, et par des infiltrations zéolitiques, qui donnent à ce beau plafond l'aspect d'une mosaïque.

La mer pénètre jusqu'à l'extrémité de la grotte; elle a quinze pieds de profondeur à l'entrée; et sans cesse agitée, ses vagues se brisent et se divisent en écume, en frappant avec fracas contre le fond et

les parois de la caverne. Le jour pénètre, en se dégradant, dans toute sa profondeur avec des accidens de lumières d'un effet merveilleux.

On peut entrer dans la grotte par le côté droit seulement, en suivant la plate-forme; mais la voie se rétrécit, et la route devient bien difficile à mesure qu'on avance; car cette espèce de galerie intérieure, exhaussée de plus de quinze pieds sur le niveau de l'eau, n'est formée que de prismes tronqués, placés verticalement et plus ou moins élevés, entre lesquels il faut avoir l'adresse de choisir des passages qui sont quelquefois si étroits et si glissans qu'il faut marcher pieds nus.

A mesure qu'on approche du fond de la grotte, l'espèce de balcon hardi sur lequel ou a cheminé, s'agrandit et présente un emplacement assez vaste disposé en plan incliné formé par des milliers de colonnes.

On arrive ainsi à l'extrémité de la grotte, terminée par un mur de colonnes d'un

seul jet, et d'inégale grandeur, qui imitent un buffet d'orgue.

Lorsque la mer est agitée on entend un bruit extraordinaire, toutes les fois que les vagues, se succédant avec rapidité, viennent se briser contre le fond de la caverne. Ce bruit ressemble à celui que produirait un corps dur d'un gros volume qui frapperait lourdement et avec force contre un autre corps dur dans un lieu souterrain et caverneux; le choc en est tel qu'on l'entend au loin, et que la grotte en est comme ébranlée. Il existe un peu au-dessous de la base sur laquelle portent les colonnes en buffet d'orgue, une ouverture qui sert d'issue à une cavité, peut-être même à une petite grotte, dans laquelle il est impossible de pénétrer; mais où il est à présumer qu'un bloc détaché, poussé avec une violence extrême par l'impétuosité du flot, vient heurter avec fracas contre les parois de la cavité; l'on voit aussi, par le bouillonnement que l'eau éprouve dans cette partie, qu'il y a d'autres petites issues par lesquelles l'eau sort.

lorsqu'elle s'est introduite en masse par l'ouverture principale ; de manière qu'il est possible, lorsque la mer n'est pas assez agitée pour mettre en action le bloc emprisonné dans la cavité, que l'air fortement comprimé par le poids de l'eau qui ne cesse jamais d'être en mouvement dans cette partie, produise en sortant par les petites ouvertures latérales, un son particulier, qui a quelque chose de surprenant ; et ce serait véritablement alors une espèce d'orgue faite des mains de la nature; ce qui expliquerait très-bien pourquoi le nom antique et véritable de cette grotte en langue Erse, est celui de *grotte mélodieuse.*

L'île de Mull. — Usages et mœurs des habitans des Hébrides.

Avant d'aller à la grotte de Fingal, notre voyageur fit une station à l'île de Mull, et c'est de là qu'il s'embarqua pour l'île de Staffa.

L'île de Mull n'a guères plus de vingt à vingt-deux milles anglais de longueur. Il

n'existe aucune apparence de village régulièrement bâti ; les maisons sont presque toujours isolées, soit sur la côte, soit dans l'intérieur de l'île ; elles sont construites avec des blocs irréguliers de basalte, disposés, sans beaucoup d'ordre, en murs d'une grande épaisseur ; car les matériaux de cette espèce sont communs et toujours à portée des constructions. L'élévation de ces murs n'a guères plus de cinq pieds, et l'entrée est si basse, qu'elle n'a pour l'ordinaire que trois pieds ; les insulaires un peu dans l'aisance y adaptent une porte, mais la plupart savent s'en passer. Le comble est souvent recouvert en pierres plates sur lesquelles on ajoute des mottes de gazon ; ceux qui ont les moyens de se procurer quelque bois le disposent avec du chaume de bruyère ou d'avoine, fixé et retenu par de longues cordes de bruyère, auxquelles on suspend des pierres pour garantir cette couverture de l'impétuosité des vents.

Les insulaires de Mull vont pieds nus et tête nue, ne craignant ni la pluie ni

les frimas ; les pères de famille ont quelquefois un bonnet écossais, et les femmes mariées une coiffe en toile grossière ; mais tous les jeunes gens et les filles vont la tête découverte, sans bas et sans souliers.

. Presque tous sont pêcheurs ou pasteurs, et cultivent quelque coin de terre en orge ou en avoine, ainsi que quelques pommes de terre ; ces dernières, avec le laitage, forment leur principale nourriture. Ceux de la côte, ou à portée des lacs, ont la ressource du poisson.

La population de l'île est d'environ sept mille habitans.

Les femmes, en général, sont petites, laides et mal faites. Le travail, la mauvaise nourriture, le défaut de bons vêtemens et le climat, contribuent à les rendre telles, le soleil étant presque toujours caché par des nuages ou enveloppé de brouillards ; le teint des femmes serait très-blanc, s'il n'était altéré par la fumée de la tourbe. L'usage d'aller tête nue dans un pays aussi humide ne leur attaque pas

les dents, car hommes et femmes en ont tous de très-belles.

Il n'y a dans l'île que des chevaux d'une petite race, des bœufs noirs également très-petits, mais dont la chair est fort délicate, aussi les exporte-t-on en Angleterre: c'est un des principaux revenus de l'île de Mull.

Les hautes montagnes nourrissent des cerfs, mais en petite quantité, et moins gros que les cerfs ordinaires. Les coqs de bruyère y sont plus communs; on y trouve aussi quelque gelinottes; il n'y a point de lièvres. Le seul petit oiseau qu'on y voit est l'ortolan.

M. M***. a fait construire en ce lieu une habitation commode et d'un goût moderne, mais sans faste, dans laquelle il règne une grande propreté et une simplicité décente.

La vue de sa maison domine sur la mer, et a pour perspective les îles d'Ulva et de Gommetra, celles de Staffa, de Joua, et une foule d'écueils qui rendent cette mer dangereuse.

Cette maison est située sur un plateau aride, isolé, sans arbres et sans verdure; aussi, pour se procurer un petit jardin potager, M. M***. a-t-il été obligé de miner et creuser la roche volcanique, sur laquelle il a fait transporter de la terre; notre voyageur lui demanda pourquoi il laissait subsister sur cet emplacement une espèce de grande hutte en pierres sèches, couverte de chaume ou plutôt de bruyère, et éclairée par deux petites lucarnes étroites, qui permettaient à peine au jour d'y pénétrer.

« C'est là, répondit avec empressement M. M***., où je suis né, c'est là l'ancienne habitation de mes pères; je respecte infiniment ce modeste emplacement, qui me rappelle leurs vertus et leur vie frugale. »

Il est bon d'ajouter que M. M***. a de la fortune, de la naissance, qu'il a servi, fait des voyages de long cours, et qu'il a l'usage du monde; mais il a préféré le sol natal et la vie agricole à celle de Londres et d'Édimbourg, et aux plus fertiles campagnes de l'Angleterre; tant l'empire de

nos premières habitudes nous attache, lorsqu'il nous rappelle les souvenirs ineffaçables de notre enfance!

L'on mange chez les gens aisés, ainsi qu'à la table de M. M***., trois différentes sortes de pain.

La première qui est un pain de luxe pour le pays, est du biscuit de mer, que les navires de Glasgow laissent quelquefois en passant.

La seconde est faite avec de la farine d'avoine, pétrie sans levain, et étendue ensuite avec un rouleau en galettes de forme ronde, d'une ligne d'épaissenr, sur environ un pied de diamètre: on fait cuire ou plutôt dessécher ces galettes sur une plaque de fer suspendue sur le foyer. Tel est le pain par excellence de ceux des habitans qui sont dans l'aisance.

Enfin, la troisième qualité de pain, particulièrement destinée pour le thé et le déjeûner dans les maisons opulentes des îles, consiste en galettes de farine d'orge, toujours sans levain, cuites de la même manière que les précédentes; mais en feuilles

si minces, qu'en y étendant du beurre, on a la facilité de les ployer ensuite en plusieurs doubles.

A dix heures du matin, chacun se rend au son de la cloche dans le salon, où l'on trouve un feu de tourbe mêlé de charbon de terre, une table proprement servie, couverte des plats suivans : des tranches de bœuf fumé, du fromage du pays, et du fromage d'Angleterre dans des coffres de bois d'acajou; des œufs frais, du hachis de harengs salés, du beurre, du lait et de la crême; de la bouillie de farine d'avoine cuite à l'eau ; on mange cette bouillie épaisse en plongeant alternativement chaque cuillerée dans de la crême qui est toujours à côté; du lait mêlé avec des jaunes d'œufs, du sucre et du rhum; l'on boit ce singulier mélange froid et sans avoir été cuit; de la confiture de groseilles, de la confiture de myrtil, fruit sauvage qui croît dans les bruyères; du thé, du café, des trois espèces de pain, et du rhum de la Jamaïque.

A quatre heures, on se met à table pour

dîner; voici le menu des dîners que fit l'auteur chez M. M*** :

Un grand plat de soupe à l'écossaise, composée de bouillon de bœuf et de mouton, quelquefois de volaille, avec de la fine farine d'avoine délayée; des oignons, du persil et beaucoup de pois; au lieu de tranches de pain, comme en France, ce sont des tranches de mouton et des abattis de volaille qui flottent dans le bouillon; du boudin fait avec du sang de bœuf et de la farine d'orge, assaisonné de beaucoup de poivre et de gingembre; des tranches de bœuf grillées, des pommes de terre cuites dans du jus; des coqs de bruyère, ou des gelinottes, ou du gibier d'eau; des concombres et du gingembre confits au vinaigre; du lait apprêté de plusieurs manières; de la crême au vin de Madère; du poudingue, composé de farine d'orge, de crême, de raisins de Corinthe, cuit dans de la graisse. Tous ces mets variés paraissent en même temps sur la table; la dame de la maison en fait les honneurs, et sert tout le monde.

On ne tarde pas à porter la première

santé; c'est encore la maîtresse de la maison qui est chargée du cérémonial : on lui présente une grande coupe pleine de vin de Porto; elle boit la première à la santé de tout le monde en général, et fait passer la coupe à un de ses voisins, et, de proche en proche, la coupe fait le tour de la table.

Le buffet est garni de trois grands verres : l'un destiné pour la bière, l'autre pour le vin, et le troisième pour l'eau lorsqu'on veut la boire pure, chose rare. Ces verres servent en commun à tout le monde; on ne les rince jamais, on les essuie simplement avec un linge fin.

Le dessert, à défaut de fruits, n'est ordinairement composé que de deux sortes de fromages, de celui de Cheshire et de celui du pays.

La nappe est levée après le dessert, et la table, en bois d'acajou bien poli, paraît dans tout son éclat : elle est bientôt couverte de beaux flacons de verre anglais, remplis de vin de Porto, de Xérès ou de Madère, et de grandes jattes de punch :

l'on distribue alors avec profusion de petits verres à tout le monde.

Les dames ne quittent point la table, comme en Angleterre, au moment des *toasts;* elles y assistent au moins pendant une demi-heure, et partagent la gaîté de ce moment, où le cérémonial, mis de côté, permet à la franchise et à la bonhomie écossaise de se montrer dans tout son jour.

On boit en particulier à la santé de chaque dame, à celle des convives, un à un, en les appelant par leur nom; à la patrie, à la liberté, au bonheur des hommes en général, à l'amitié.

Les dames vont ensuite donner leurs ordres pour le thé; elles font une courte absence, et reparaissent environ une demi-heure après. Les domestiques apportent le café, les tartines, le beurre, le lait et le thé. L'on fait après cela de la musique, on cause, on lit les nouvelles quoiqu'anciennes, on se promène si le temps le permet; enfin, la journée est promptement écoulée; mais ce qu'il y a d'un peu pé-

nible, c'est qu'à dix heures du soir il faut se remettre à table, et assister jusqu'à minuit à un souper dans le même genre à peu près que le dîner, et non moins abondant.

Telle est la vie que l'on mène dans un pays où il n'y a pas un chemin, pas un arbre, où les montagnes ne sont couvertes que de bruyères, où il pleut huit mois de l'année, et où la mer, toujours agitée, semble être dans de perpétuelles convulsions.

Perth.

L'auteur en revenant des Hébrides s'arrêta dans la jolie petite ville de Perth, très-agréablement située sur la rivière de Tay, dans laquelle la marée entre, ce qui la rend navigable pour les petits bâtimens. Cette ville est assez florissante; sa population est de douze mille âmes environ.

Les fabriques les plus considérables de Perth sont celles de toiles fines, de fil et de lin; l'on y fait de fort belles choses en ce genre, entre autres de très-grands draps

de lit d'une seule pièce, à l'aide de navettes fixées par des roulettes. Une paire de draps de cette sorte, en toile fine, coûte 150 à 160 livres argent de France.

Edimbourg.

La ville d'Édimbourg est à trois cents soixante-dix-huit milles de Londres, en traversant le milieu de l'Angleterre; elle n'a point de beaux édifices publics, elle n'est pas grande, mais fort bien bâtie et dans une position charmante. Les femmes de la société se mettent à peu près comme celles de Londres, et les usages sont les mêmes, à quelques légères différences près. Edimbourg, par sa position et le calme qui y règne, est un lieu propre aux sciences, aussi y sont-elles très-cultivées.

Le château fort qui domine la ville est bâti sur une colline : l'aspect gothique du château qui couronne ce pic volcanique forme un contraste très-piquant avec les maisons blanches et modernes construites avec goût dans une partie de la nouvelle ville.

Non loin de là, et sur une autre éminence, s'élève une espèce de temple grec orné de colonnes; ce monument, érigé par la reconnaissance publique à la mémoire d'un philosophe et d'un historien célèbre, renferme les restes de Hume.

QUELQUES DÉTAILS
SUR L'ANGLETERRE,

Extraits d'un ouvrage intitulé : *L'Angleterre au commencement du dix-neuvième siècle*; par M. de Lévis.

Douvres.

L'ÉTRANGER arrivant en Angleterre par Douvres est saisi d'étonnement : le pays, les maisons, les hommes, tout lui paraît différer, et rien ne lui rappelle les lieux qu'il vient de quitter; au lieu de ces côtes plates qui dans les environs de Calais se montrent à peine au-dessus des eaux, d'immenses rochers coupés à pic et dégradés par la mer qui mine leurs bases, laissent à peine la place d'une rue au fond du port; leur éclatante blancheur contraste avec la fumée noire s'exhalant des maisons. A droite, le château sur une

montagne aride, présente un amas informe d'anciennes fortifications : les ouvrages modernes qui en font une assez bonne citadelle, ne se voient pas de ce côté; quelques batteries défendent l'entrée de la rade. Les maisons basses et petites sont remarquables par leur extrême propreté ; leurs fenêtres à coulisse, les portes à auvents ou ornées d'un petit porche, la forme de leurs toits, attirent l'attention du voyageur; mais si les objets inanimés lui présentent d'aussi grandes différences, les habitans n'excitent pas moins sa surprise; leur démarche, dépourvue de légèreté, n'a point cette fierté militaire si commune en France dans toutes les classes; mais elle est ferme, assurée, et annonce l'activité et la tendance vers un but déterminé. Ils paraissent plus occupés que pensifs, plus sérieux que tristes; néanmoins tout-à-fait étrangers à la gaîté de l'Europe méridionale, ils regarderaient comme un acte de démence de chanter dans les rues. Leurs habillemens sont également remarquables par l'ampleur, l'uniformité et la propreté. On

croirait tous les habits faits du même drap, et coupés par le même tailleur. Le costume des femmes est, ainsi que celui des hommes, presque uniforme, quoique la mode soit plus variable dans la Grande-Bretagne que partout ailleurs. Les étoffes de coton, dont le tissu, la finesse et les dessins diffèrent à l'infini, en font la base. De grands manteaux de drap écarlate à capuchon, et des chapeaux de taffetas noir qui conservent et relèvent la blancheur de leur teint, distinguent les femmes de campagne lorsqu'elles viennent au marché.

Les Anglaises, plus grandes que les Françaises, sont rarement contrefaites; mais leur taille est sans élégance, parce qu'elles ont les épaules trop grosses. Leurs traits seraient parfaitement réguliers, si la distance du nez à la bouche était moins grande; défaut commun à toutes les nations celtiques. Les femmes sont aussi presque toutes blondes, et leur peau a autant d'éclat que de fraîcheur. Leur démarche, sans grâce, est décente ainsi que leur maintien: leur physiono-

mie manque d'expression, et n'annonce pas des passions vives; aussi leur air de modestie paraît-il fort naturel.

Les enfans sont généralement beaux, et leurs vives couleurs annoncent la santé; on les traite avec douceur et tendresse; ils jouissent d'une grande liberté, et paraissent moins en abuser qu'ailleurs.

Les détails qu'on vient de lire sur les habitans de Douvres, sont applicables aux Anglais de la capitale et des comtés; mais l'on cherche vainement en ce lieu des traces de cette magnifique végétation, et de ces gazons célèbres qui décorent l'humide Angleterre; une plage stérile, des sables, des rochers, des sommités arides que couronne la triste bruyère, forment le cadre de ce grand tableau, et font ressortir la richesse de la scène que présente la mer. Une foule de vaisseaux et d'embarcations de toutes les formes et de toutes les grandeurs, parcourent sans cesse, dans tous les sens, ce détroit fameux par tant de combats, la Manche, ou, comme les Anglais l'appellent avec orgueil, le Canal

Britannique. Ce passage est le plus fréquenté de ceux qui joignent l'Atlantique à la mer du Nord et à la Baltique, et la plupart des navigateurs s'arrêtent dans les ports de la riche Albion. La beauté de ce spectacle inattendu captive l'attention du voyageur, et excite son admiration; mais son œil sans expérience fait de singulières méprises sur la force des navires, leur pays et leur destination; tandis que le marin les reconnaît à des signes imperceptibles pour tout autre, et dans un éloignement où les voiles ne ressemblent plus qu'aux ailes blanches des grands oiseaux qui rasent la surface des mers. «Ce vaisseau, vous dit-il avec assurance, vient de la Méditerranée; il apporte des cafés, des drogues et des huiles; cet autre qui a perdu ses mâts de hune dans la dernière tempête, arrive du Portugal; il est chargé de liége et de fruits, cargaison peu précieuse; mais qui sait ce que la chambre du capitaine contient de piastres et de lingots d'or? Les Antilles nous envoient ce grand brick chargé de sucre et de rhum, et je puis distinguer

les balles de coton qui encombrent son tillac; il n'est pas encore arrivé, et déjà les ouvriers de Manchester ou de Sheffield, et les mineurs qui exploitent le charbon de terre à Newcastle, travaillent au chargement qu'il rapportera dans nos îles. J'aperçois au sud-est, dans la direction de Dunkerque, plusieurs navires à fonds plats, à côtés arrondis; leur construction a du rapport avec celle des matelots qui les montent, ce sont des Hollandais; j'ignore ce qu'ils portent, car leur industrieuse économie a naturalisé chez eux les profits du prêt. Parmi tous ces bâtimens, ne remarquez-vous pas celui que sa longueur et sa forme légère distinguent de tous les autres? c'est une frégate; aigle des mers, elle semble voler sur les eaux; dans ce moment elle se couvre de voiles, sans doute elle est à la poursuite de quelque bateau contrebandier que la hauteur des vagues nous empêche de découvrir. Vous croyez peut-être que ce vaisseau à deux ponts appartient aussi à la marine militaire? non, ce n'est qu'un navire de

la Compagnie des Indes, il se rend du Bengale à Londres, chargé d'indigo, de mousselines et d'autres denrées précieuses, ou peut-être arrive-t-il directement de la Chine avec un chargement de thé. Je vois par ses manœuvres qu'il espère mouiller ce soir dans la rade des Dunes, rendez-vous général des flottes de la Tamise; mais si la brise, déjà forte, fraîchit, et qu'il s'élève une tempête, il aura de la peine à éviter l'écueil dangereux des *Goodwin-Sands.* Ces sables mouvans, semblables à l'avare Achéron, qui ne rend point sa proie, engloutissent tous les ans bien des vaisseaux, car tous ceux qui y échouent s'enfoncent, et le flot ne saurait les relever.

» Les retours sont aujourd'hui si riches, que la valeur d'une seule cargaison s'élève souvent à plusieurs millions. De telles pertes ruineraient les plus riches particuliers, si elles n'étaient couvertes par les assurances. Cette merveilleuse invention met le négociant à l'abri des caprices du perfide Océan. Les risques provenant des tempêtes, des rochers et des écueils ont été

soumis à des calculs fondés sur une longue expérience; ils ont servi de bases à des sociétés de capitalistes qui garantissent, au moyen d'un léger sacrifice, les fortunes particulières, tandis qu'ils s'enrichissent eux-mêmes en plaçant leurs fonds dans cette utile loterie.

» Ainsi, ce qui faisait la ruine du commerce en est devenu une nouvelle branche; et par un sublime effort de l'industrie humaine, des richesses inattendues sortent d'une source de désastres inévitables. »

Cantorbery.

La route qui conduit de Douvres à Londres suit d'abord une vallée étroite, ou plutôt une gorge le long d'un ruisseau dont la source est peu éloignée; les collines sont médiocres; les habitations que l'on rencontre ne sont ni vastes ni somptueuses; enfin, tous les objets que présente la nature ou que l'art a produits, ont un caractère remarquable de petitesse, et rien ne donne encore l'idée de la ri-

che Angleterre ou même d'une grande île. Au lieu de ces larges chaussées qui, traversant en ligne droite les vallons et les montagnes, attestent à la fois la puissance des gouvernemens et leur magnificence, un chemin peu large, mais parfaitement entretenu, serpente obliquement le long de la colline, et se prête à toutes les sinuosités du terrain.

Pour aller de Douvres à Cantorbery, quoique la route soit montueuse, et que la distance soit de quinze milles, on ne change point de chevaux; seulement on les fait boire à moitié chemin.

Cantorbery est une ville d'une médiocre étendue; la plupart des maisons sont bâties en bois; les rues sont fort étroites, on y a cependant pratiqué des trottoirs. On y fabrique de jolies mousselines; les boutiques sont belles et commencent à donner une idée de la richesse du pays. Le seul édifice remarquable est la cathédrale, monument gothique, vaste et imposant. L'on fait voir aux étrangers la chapelle où Saint-Thomas Becquet fut assassiné; sa châsse

a disparu, mais la pierre sur laquelle les fidèles se mettaient à genoux pour invoquer son intercession, existe encore, et elle est véritablement usée par la prière.

Manière de voyager en Angleterre.

La poste n'est pas dans ce pays, comme sur le continent, un établissement dépendant du gouvernement et réglé par lui. Des entreprises particulières font le service; la plupart des auberges, surtout aux stations fixées par l'usage, entretiennent des chaises de poste; ce sont de bonnes voitures à quatre roues, fermées et de l'espèce que nous nommons en France *diligences de ville;* elles contiennent trois personnes à l'aise dans le fond; elles sont extrêmement légères, bien suspendues, et paraissent d'autant plus douces que toutes les routes sont ferrées; les postillons ont un gilet à manches, des bottes molles, et tout leur équipage est leste et d'une propreté remarquable; ils sont non-seulement polis, mais respectueux. En arrivant à une station, on vous fait entrer dans

une bonne chambre où l'on entretient du feu en hiver, et à toute heure le thé est prêt. Au bout de cinq minutes au plus, une nouvelle voiture est attelée et vous repartez. A la vérité on a l'inconvénient de faire détacher et rattacher ses bagages et ses paquets, mais les Anglais et (ce qui paraîtra bien extraordinaire aux françaises), dit l'auteur, les Anglaises en ont si peu, que cette incommodité leur est presque insensible. Au reste, cette poste volontaire ne saurait exister que dans un pays très-riche, où l'on aime plus à voyager, ou pour mieux dire, à changer de place, que partout ailleurs; la concurrence s'y établit nécessairement, et l'intérêt de tous les loueurs de chevaux leur fait entretenir de si bons équipages, qu'il en est beaucoup dont l'étranger convoite la propriété. Le prix des relais est le même dans toute l'Angleterre, on paie un schelling (vingt-quatre sous) par mille pour les chevaux et la voiture, sans compter ce que l'on donne au postillon; c'est très-bon marché, en considérant le haut prix

de toutes les denrées, et même relativement aux autres pays. Les années où les fourrages manquent, on ajoute quelques sous, mais cette augmentation ne se fait jamais sans le concours des principaux propriétaires du canton. Lorsque l'on veut aller très-vite, on fait atteler quatre chevaux que deux postillons conduisent; alors on voyage avec une rapidité égale à celle des traîneaux en Russie et en Suède.

Les voitures de la malle (*mail-coaches*), offrent aussi un moyen de se transporter très-promptement dans toutes les parties de l'Angleterre, ce sont des berlines à quatre places, solides et légères, elles ne portent que les lettres et ne se chargent point de bagages. Elles sont attelées de quatre chevaux menés par un cocher, elles ne font jamais moins de sept à huit milles par heure. Les diligences sont très-nombreuses; toutes à quatre roues et à six places, sans compter les voyageurs placés sur l'impériale. Il y a vingt ou vingt-cinq ans que l'on a inventé

des carrosses en forme de gondole; ils sont si longs, qu'ils contiennent jusqu'à seize personnes assises en face l'une de l'autre; la portière est par derrière, excellent moyen d'échapper à un grand danger, lorsque les chevaux s'emportent. Ce qui ajoute à la singularité de ces voitures, c'est qu'elles ont huit roues; en divisant ainsi plus également le poids, on les rend moins sujètes à verser. Elles sont d'ailleurs basses et très-douces.

Lorsque ces longues diligences parurent pour la première fois à Southampton, ville très-fréquentée en été par les riches habitans de Londres qui vont y prendre des bains de mer, elles eurent une grande vogue, et l'on avait peine à y trouver place. Un des principaux aubergistes voulant partager ce succès, établit une voiture semblable, et pour obtenir tout d'un coup la préférence, il imagina de réduire à moitié les places qui coûtaient une guinée. Pour déjouer cette manœuvre, le premier entrepreneur fit une réduction encore plus forte, ce qui les mettait si bas, que la re-

cette ne couvrait pas la dépense ; mais les deux rivaux ne s'en tinrent pas là, et l'un d'eux finit par annoncer que non-seulement il ne demanderait rien aux *gentlemen*, qui lui feraient l'honneur de choisir sa voiture, mais qu'il les prierait d'accepter une bouteille de vin de Porto avant le départ. Dans ce pays où tout ce qui est extraordinaire a un attrait irrésistible, un grand nombre d'oisifs firent exprès le voyage de Southampton, attirés par cette bizarre nouveauté.

Cette anecdote est un des nombreux exemples de l'esprit d'émulation et de rivalité qui caractérise les négocians anglais ; hardis spéculateurs, ils ne craignent pas de s'exposer à des pertes assurées pour des profits probables, mais incertains ; et ce caractère aventureux se montre dans les grandes opérations commerciales qui demandent des millions, comme dans la plus chétive entreprise.

Les auberges en Angleterre sont fort inférieures sous tous les rapports, à celles

du continent. En général, les lits y sont médiocres, et la chère est d'une excessive simplicité; des côtelettes roties, une blanquette de veau, des pommes de terre à l'eau, sans soupe ni bouilli, et du fromage pour dessert; voilà l'ordinaire que l'on trouve dans les tavernes, et dans les maisons particulières.

Les Voleurs de grand chemin.

Les Anglais aiment si prodigieusement la promenade qu'ils bravent le vent et le froid; ce goût est commun aux deux sexes, et l'on voit les femmes les plus délicates s'exposer sans crainte aux intempéries d'une atmosphère humide. En conséquence, dans les classes aisées, tout le monde sort et va prendre ce que l'on appelle un *airing*, lors même qu'il fait un ouragan. L'habitude rend ce besoin encore plus impérieux et la richesse y ajoute les jouissances du luxe; le nombre de chevaux de selle est prodigieux; outre les promeneurs, chaque équipage est suivi d'un ou deux palefreniers bien mis, car les domestiques

ne montent pas derrière les voitures hors des villes. Voilà pourquoi les différentes routes qui conduisent à Londres ressemblent, sur une longueur de cinq ou six milles, aux promenades les plus fréquentées des premières capitales de l'Europe. Les morts mêmes viennent encore une fois augmenter la foule des voyageurs ; il n'y a pas de famille un peu ancienne qui n'ait dans ses terres un lieu de sépulture, monument funèbre construit ordinairement dans un endroit retiré du parc : aussi fait-on rarement quelques lieues sans rencontrer un charriot couvert de drap noir et orné d'écusson d'argent, traîné par quatre ou six chevaux, suivant la qualité du défunt.

La commune de Blak-Heath est célèbre par les fréquens vols de nuit qui s'y commettent, et la manière de voler est tout-à-fait différente de ce qui se pratique en ce genre dans les autres pays. La plupart des voleurs sont à cheval, bien montés, et portent sur le visage un crêpe noir pour ne pas être reconnus; ils n'ont pour toute

arme qu'un pistolet, dont ils menacent le postillon, en lui criant, *arrête*; ils demandent la bourse sans mettre pied à terre. Le voyageur en a ordinairement une préparée pour cet accident, il la donne et le voleur s'éloigne au grand galop. Voilà ce qui arrive le plus communément; mais quelquefois des officiers se défendent; ils tirent sur les brigands, ceux-ci ripostent et il y a du sang répandu. Souvent des voyageurs surpris demandent au voleur de leur laisser l'argent nécessaire pour achever leur route; et cette requête est rarement refusée. En général, les choses se passent de part et d'autre avec beaucoup de sang-froid, et souvent même avec politesse. Un médecin Quaker fut arrêté par un jeune homme qui lui demanda sa bourse d'un air mal assuré: « Tu me parais » bien novice, lui dit gravement le doc» teur; puisqu'il te faut de l'argent je t'en » donnerai, mais commence par monter à » côté de moi, et réponds à mes questions. » Cette singulière proposition, faite d'un ton d'autorité et de bonté, fut acceptée. Le

médecin apprit, comme il le présumait, que ce jeune voleur appartenait à une famille honnête, qu'il avait reçu une bonne éducation, et que la fatale passion du jeu le réduisant à la détresse, l'avait porté à cette coupable action. Il le prit pour son élève, il le recommanda à ses amis, et ce jeune homme finit par exercer la médecine avec succès, et par jouir d'une fort bonne réputation dans le canton, où on lui donna toujours le sobriquet du docteur *High-Way-Man* (voleur de grand-chemin.)

Souvent des voleurs à cheval, dans des momens de pénurie, arrêtent des paysannes revenant du marché; mais alors ils s'informent de leurs demeures, et ne manquent presque jamais de leur rendre, et bien au-delà, ce qu'ils leur ont pris. On pourrait dire qu'en Angleterre, l'etat de voleur n'est que provisoire; le cheval que montent ceux qui volent de cette manière, est rarement à eux; ils en trouvent à louer dans ces nombreuses écuries où les propriétaires qui vont passer l'hiver à Lon-

dres, mettent leurs chevaux en pension. Lorsqu'ils ont fait leur coup, ils rentrent dans la société et sont quelquefois plusieurs mois, et même des années, sans récidiver; quelques-uns sont des postillons ou des domestiques sans place, les autres sont des jeunes gens arrivés de province pour tâcher de faire fortune dans la capitale, et dont les moyens bientôt épuisés par le jeu et les plaisirs, ne leur laissent d'autre alternative que la rivière ou le grand chemin. Au surplus, les vols ne sont guères, en Angleterre, qu'un impôt que l'audace fait payer à l'imprudence; car il suffit de faire accompagner sa voiture par un homme à cheval pour être à l'abri de tout accident, c'est ce que font les Anglais riches lorsqu'ils voyagent la nuit.

Aspect de Londres.

Le voyageur est surpris en arrivant à Londres, parce que cette immense cité ne ressemble à aucune des grandes capitales de l'Europe. Qu'on se représente d'abord des rues larges, tirées au cordeau et

bordées de deux trottoirs; des grilles de fer de la hauteur d'un homme règnent dans toute leur longueur, et les séparent d'un fossé étroit et peu profond qui donne du jour à l'étage demi-souterrain des maisons, où sont les cuisines et les offices; un petit escalier leur sert en même temps de communication avec le dehors : au-dessus de cette espèce d'entresol enterré est le rez-de-chaussée, puis un premier et un second, rarement un troisième, et jamais de mansardes; nulle décoration d'architecture, seulement chaque maison, n'ayant presque jamais que trois fenêtres de face, a sa porte ornée de deux colonnes de bois peint en blanc, surmontées d'un lourd fronton; une imposte vitrée donne du jour au corridor : sur le devant est la salle à manger; au fond, une chambre assez obscure, parce qu'elle n'a de vue que sur un petit terrain de quelques pieds de large, qui ne mérite pas le nom de cour : l'escalier est quelquefois en pierres, le plus souvent en planches, mais toujours garni d'un tapis; le premier étage contient un salon et

un assez grand cabinet derrière, où l'on met quelquefois un lit; mais les véritables chambres à coucher sont au second: sous le toit, fort peu exhaussé, on loge les domestiques, dans des greniers lambrissés. L'ameublement répond à la simplicité du bâtiment; il est, à peu de chose près, le même pour toutes les classes aisées: les chambranles des cheminées sont communément de bois; point de pendules, de vases, de candelabres, de consoles; les bronzes sont à peine connus, et de tous les arts, celui du doreur est le moins avancé: la seule chose recherchée est le foyer, où l'on brûle le charbon de terre; le devant est d'acier poli, et tenu avec une extrême propreté: les tables et les autres meubles, de bois d'acajou, sont vernissés, et se rayent aisément. Les tentures sont en papier d'une couleur fade; la salle à manger et les corridors sont peints à fresque, le plus souvent en bleu clair. Les fauteuils et les chaises sont d'une forme peu commode, assez mal rembourrés, et recouverts en toile, qu'on lave fréquemment. La chambre à coucher est

encore plus simplement meublée que le salon; il est vrai qu'elle ne sert exactement que pour le temps du sommeil; l'on ne s'y tient jamais, et celles des femmes sont aussi inaccessibles aux hommes que les harems de l'Orient. Les lits sont de basin blanc ou de toile de coton; les bois de lits sont d'acajou; la forme en est simple et ne varie pas. Dans les meilleures maisons, les couchers sont médiocres, surtout les lits de plumes, que l'on a l'habitude de revêtir d'une couverture de laine, et de placer immédiatement au-dessous des draps, arrangement qui ne plaît guères aux étrangers, surtout en été. Nul dégagement, point de cabinet de toilette, point de chambre de domestique ou de femme-de-chambre à portée, pas même de garde-robe; voilà pourtant comment sont logés les Anglais les plus opulens. Cependant on voit quelques exemples de la magnificence continentale dans un petit nombre d'hôtels, dont les propriétaires ont réuni à grands frais des tableaux précieux et des statues antiques; mais dans les plus vastes palais,

comme dans les plus chétives demeures, les pièces qui servent au logement sont réduites au strict nécessaire, et ne sont ni plus nombreuses ni mieux décorées. Lorsqu'on réfléchit que les Italiens relégués au haut de leurs superbes palais, n'y sont guères plus commodément que les Anglais dans leurs bicoques, on est encore plus disposé à admirer l'art avec lequel les Français distribuent leurs maisons, où ils savent réunir l'élégance à la commodité.

En quittant l'intérieur des maisons, on s'aperçoit avec étonnement que les Anglais ont mis autant de soins et de recherches à rendre les dehors de leurs habitations commodes, qu'ils se sont peu souciés du dedans. Rien de mieux inventé pour circuler dans une ville, que les trottoirs de Londres; ils sont revêtus de grandes dalles que l'on apporte de plus de cent lieues, avec une magnificence digne de l'antiquité. Ces trottoirs sont exactement balayés, on n'y voit jamais ni boue ni poussière, et comme ils sont un peu en pente, le moindre vent ou quelques instans de soleil les sé-

chent complétement. Les Anglais ont aussi une méthode ingénieuse de se débarrasser des eaux pluviales; leurs toits sont presque plats, et le mur de face montant au-dessus du dernier plancher forme une double pente comme dans nos terrasses; les eaux ainsi réunies descendent par des tuyaux de conduite dans des souterrains, et se perdent dans le grand égoût sous le milieu de la rue; une petite rivière, amenée à grands frais de fort loin, et d'immenses pompes que la Tamise fait mouvoir, distribuent l'eau dans tous les quartiers. Le charbon de terre, dont la poussière noire s'attache si aisément aux meubles et aux habits, est logé dans les caves sous les trottoirs. Enfin, les écuries, le fumier, occupent des rues de derrière, et n'ont aucune communication avec les maisons d'habitation. Les lanternes, placées des deux côtés de la rue sur des poteaux peu élevés, sont très-multipliées, et s'allument en tout temps avant le coucher du soleil.

On a poussé la recherche jusqu'à paver en pierres plates et unies les endroits où

les rues se croisent, afin de communiquer plus aisément d'un trottoir à l'autre, et ces passages sont exactement balayés. Les dangereux cabriolets ne sont point en usage dans l'intérieur de la ville; les équipages les plus légers vont le même train que les modestes remises; ces chevaux si vites qui, sur les routes, volent plutôt qu'ils ne courent, oubliant leur allure rapide, ne vont que le petit trot; et l'on ne voit jamais les cochers chercher à se dépasser et à couper la file au péril des passans. Il est peu de villes où l'on se soit autant occupé de la sûreté et de la commodité des piétons.

Les boutiques, les places, les promenades.

Les anciens quartiers de Westminster et des environs de la tour ainsi que la cité, bâtis sur un plan irrégulier, n'offrent pas autant de monotonie que la ville moderne, mais aussi on n'y trouve pas la même propreté; les trottoirs sont moins

larges, les maisons plus hautes; quelques-uns en saillie sur la rue, obstruent la circulation de l'air et y entretiennent de l'humidité au cœur de l'été; un concours immense de charrettes qui amènent les denrées nécessaires à la consommation de l'une des plus grandes capitales de l'Europe et du port le plus fréquenté de l'univers, encombrent les rues et les passages, surtout dans le voisinage de la rivière et de la douane, tandis que les piétons sont sans cesse coudoyés par les porte-faix et les marins, dont les manières sont un peu plus grossières qu'ailleurs.

Les boutiques ne sont pas également distribuées dans tous les quartiers de Londres; les plus belles sont aux environs de Saint-James, parce que c'est là que l'on dépense le plus. Les Anglais disposent leurs marchandises de tout genre avec un ordre admirable, et une élégance peu commune. Mais l'intérieur des boutiques est loin de répondre à ce que l'on voit en dehors, où l'on expose toujours ce qu'il y a de mieux. Les dames anglaises abusent

souvent de la patience des marchands, en leur faisant dérouler une multitude de pièces d'étoffes, sans avoir l'intention de rien acheter. Ils sont en général polis sans être prévenans. On dirait à leur air grave et sérieux, qu'ils sont décidés à ne rien rabattre du prix qu'ils demandent; mais ils surfont, comme leurs confrères de tous les pays. Il y a peut-être dix mille boutiques à Londres où l'on entend le français, néanmoins les marchands ne le parlent que lorsqu'ils y sont forcés, parce que l'orgueil anglais craint de se compromettre.

C'est à la curiosité excitée continuellement par les nouveautés des boutiques, et à la commodité des trottoirs, que l'on doit attribuer la préférence donnée par les oisifs de Londres à certaines rues sur les promenades des parcs. Celle qui est depuis assez long-temps le plus à la mode, se nomme Bond-street, et communique de Piccadilly à la rue d'Erford. Quand il fait beau, c'est le rendez-vous général de la bonne compagnie.

Les places publiques sont presque tou-

tes régulières et forment un carré long. Le milieu de la plupart de ces places est orné d'un gazon parsemé d'arbustes, et traversé par des allées sablées; ces jardins sont entourés de grilles comme la place royale à Paris; elles sont toujours fermées : les propriétaires des maisons voisines ont seuls des clefs, dont ils se servent pour faire prendre l'air aux enfans et aux convalescens.

Le parc de Saint-James est situé dans le quartier de Westminster; c'est un grand terrain d'une forme irrégulière, que Henri VIII fit enclore lorsqu'il construisit le chétif palais que ses successeurs habitent encore; il a un mille et demi de tour, et il est bordé d'une grande allée; au milieu est un pré couvert de bestiaux, arrosé par un canal et entouré d'un palis. Quelques mauvais bancs de bois indiquent une promenade publique; mais il n'y a pas de capitale en Europe, où l'on en trouve d'aussi mal entretenue, et d'aussi peu ornée.

Le dimanche on se promène à Hyde-

Park ou à Kensington, et les jours ouvriers dans les rues.

Hyde-Park est le rendez-vous général des promeneurs de toutes les classes ; on les y voit toujours en grand nombre, tant à pied qu'à cheval et en voiture. C'est surtout dans les beaux jours du printemps que le concours est immense : on assure qu'il s'y rassemble quelquefois plus de cent mille personnes, et que pendant une forte gelée, on a vu six mille patineurs à la fois sur la pièce d'eau qui se trouve au milieu du parc.

On ne voit point sans intérêt une maison construite sur les bords de cette eau, aux frais de la société philantropique, connue sous le nom d'*humane society*. Cette maison est occupée par des personnes que paie la Société, pour prévenir ou du moins pour remédier aux accidens assez fréquens qui arrivent, soit aux baigneurs en été, soit en hiver à ceux qui se hasardent sur la glace.

Hyde-Park a près d'une lieue de long, mais il est beaucoup moins large ; il tou-

che à la ville, qu'il empêche de s'agrandir de ce côté : il est entouré de murs, qui ne sont point cachés par des plantations, et c'est le seul exemple de ce genre qu'on puisse citer en Angleterre. Le sol y est graveleux, et le grand nombre de chevaux qui le parcourent sans cesse, ainsi que les fréquentes revues des troupes de ligne et des volontaires, empêchent l'herbe de pousser. La poussière y est souvent très-incommode; cependant à l'une des extrémités dans la partie du nord-est, une grande étendue de terrain, entourée de palis, et réservée aux vaches et aux daims, offre de la fraîcheur, de beaux arbres et des scènes pittoresques : c'est là que sont deux sources d'eaux minérales, dont l'une passe pour être un spécifique contre les ophtalmies.

Les jardins de Kensington touchent à Hyde-Park; le palais, ou plutôt la maison achetée par le roi Guillaume d'un comte de Nottingham, n'a rien qui la distingue de celle d'un riche particulier; cependant tous les princes de la Maison d'Hanovre,

excepté le prédécesseur du roi régnant, y ont demeuré. Les jardins sont très-vastes et réguliers; on les attribue au célèbre jardinier françois Lenôtre. Ils sont ouverts au public le dimanche, mais on n'y admet que les gens bien mis: les grandes allées, au lieu d'être sablées, sont couvertes d'un gazon fin et serré.

L'église de Saint-Paul. — L'abbaye de Westminster.

Les édifices consacrés au culte l'emportent de beaucoup à Londres sur tous les autres. Il est reconnu que l'église de Saint-Paul, n'est surpassée en beauté que par Saint-Pierre de Rome, avec laquelle elle a plusieurs traits de ressemblance. Sa forme est la même, celle d'une croix latine, dont le milieu est couronné par une haute coupole entourée d'un rang de colonnes; seulement toutes ses dimensions sont beaucoup plus petites; mais ceux qui ne se rappellent point ce terme de comparaison, ne sont frappés que de la grandeur de ce beau vaisseau et de son extérieur noble et

imposant. Quant à l'intérieur, le parallèle ne pourrait se soutenir. Celui de Saint-Pierre, l'un des plus riches musées du monde, ferait honte à la pauvreté, à la nudité de la cathédrale de Londres.

Tous les ans, l'immense vaisseau de cette église sert à réunir plusieurs milliers d'enfans élevés dans la capitale par des souscriptions volontaires. On construit alors sous le dôme un vaste amphithéâtre, dont ils occupent les gradins ; un orateur éloquent prononce un discours sur la charité ; il est suivi de cantiques. Cette multitude de jeunes voix chantant les louanges du Seigneur, excitent dans l'âme un attendrissement religieux.

L'église la plus remarquable d'Angleterre, après la cathédrale de Londres, est Westminster : cette ancienne abbaye (le monastère de l'ouest), située en effet à l'occident de la cité, a toujours été, depuis sa fondation, la sépulture des rois ; et par un esprit d'égalité, qu'on ne trouve dans aucune monarchie, plusieurs autres personnes y ont aussi leurs tombeaux. Le

maître-autel est de marbres précieux, c'est là que les souverains d'Angleterre reçoivent la couronne, et c'est au pied de ce même autel qu'est marqué leur tombeau.

Dans la chapelle où est enfermée la châsse d'Edouard-le-Confesseur, on voit aussi les chaises qui servent au couronnement des rois et des reines d'Angleterre; on y montre encore le siége de Pierre, trône antique et grossier des monarques écossais. Edouard Ier. l'apporta de ce royaume comme un trophée, présage d'une conquête durable, et le présage s'est confirmé.

Quelque vaste que soit l'église de Westminster, elle paraît encombrée de monumens funèbres. Une partie de l'église se nomme le Coin des Poëtes; l'on y voit, en effet, le tombeau ou le cénotaphe de presque tout ce que l'Angleterre a de plus célèbre en ce genre.

Hôpitaux. — Etablissemens de charité.

Une chose fort remarquable, c'est que le gouvernement anglais, à l'exception des deux hôpitaux militaires de Greenwich et de Chelsea, qu'il ne défraie même pas en entier, ne fournit presque rien à la dépense des autres. Ce sont des souscriptions volontaires et des legs qui maintiennent leur existence, ainsi que celle d'une foule d'associations charitables et patriotiques; chaque année voit leur nombre s'accroître, sans que les anciennes en souffrent; mais on apprend avec étonnement qu'ils ont presque tous été fondés depuis soixante-dix ans: il faut en conclure que l'humanité a été bien tardive en Angleterre, ou que le nombre des pauvres s'est multiplié dans la même proportion que les richesses, dont le prodigieux accroissement remonte à la même époque.

L'hospice des Enfans-Trouvés est très-bien administré, la décence et la propreté y règnent. La nourriture est saine et abondante; le régime est paternel; les jeunes

filles qu'on y élève trouvent aisément à se placer dans les maisons bourgeoises, et lorsqu'elles se marient à la satisfaction de l'administration, elles reçoivent un trousseau et dix livres sterling de dot.

Le revenu de l'hospice du Christ s'élève à un million tournoi; on y élève mille enfans.

L'hospice de la Chartreuse fut fondé par un seul particulier, Thomas Sulton; et voulant secourir en même temps les deux extrémités de la vie, il a réuni dans la même maison quatre-vingt vieillards, qui doivent avoir tous été militaires ou marchands. Ils sont bien nourris, chauffés, éclairés, et reçoivent une guinée par mois pour leur dépense personnelle. Quarante-quatre enfans, auxquels on donne une excellente éducation, et vingt-neuf jeunes gens dont la pension est payée, sont entretenus dans les deux universités de Cambridge et d'Oxford.

A l'hospice de Rayne, on élève quarante jeunes filles, et lorsque leur éduca-

tion est achevée, on leur donne une dot de cent livres sterling.

L'hospice de la Magdeleine, la société Philantropique, etc., etc., le nombre en est très-considérable.

La plus étonnante fondation est l'hôpital de Guy, dont les bâtimens ont coûté cinq cent mille francs, et dont la dotation entière s'élève à plus de dix millions. Ce Guy était un libraire, qui fit une fortune immense, principalement en vendant des bibles; il l'accrut encore par des spéculations heureuses, et ce qu'il dépensa en charités est prodigieux; en une seule fois, il délivra six cents prisonniers pour dettes.

La Tour.

Un des principaux édifices de Londres, est l'antique forteresse connue sous le nom *de la Tour*. Quelques écrivains font remonter sa fondation jusqu'au temps de Jules-César. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle existait du temps de Guillaume-le-Conquérant, qui l'agrandit et y ajouta

les bâtimens connus aujourd'hui sous le nom de *la Tour-Blanche.* Elle contient douze acres de superficie, et dans son enceinte, formée par un rempart revêtu, et un fossé profond, elle renferme les prisons d'État, la monnaie, d'immenses salles d'armes, les joyaux de la couronne, et une ménagerie de bêtes féroces. Cette singulière réunion d'objets disparates n'est pas la seule en Angleterre; et ce goût pour les mélanges bizarres, indique un peuple qui a besoin de contrastes piquans et inattendus pour dissiper son ennui habituel.

Les salles d'armes, les joyaux de la couronne et les animaux se montrent au public pour une légère rétribution dont le prix est fixé.

L'arsenal, ou plutôt le grand dépôt d'armes, occupe un immense bâtiment à deux étages. L'artillerie est au rez-de-chaussée; au-dessus est une magnifique salle d'armes de trois cent cinquante pieds de long sur cinquante de large, remplie de fusils, de sabres, de pistolets arrangés avec autant d'ordre que de goût. On prétend qu'elle

renferme l'armement complet de deux cent mille hommes : on y fait voir des armes singulières inventées à différentes époques.

On expose aussi à la curiosité publique, dans une grande salle, les représentations des rois de la Grande-Bretagne, à cheval, tout bardés de fer et armés de pied en cap. Le premier est Guillaume-le-Conquérant, et le dernier est Georges II. Cette réunion d'anciens guerriers offre un coup-d'œil singulier et imposant.

La tour est armée de soixante canons de gros calibres; ils sont placés sur le rempart qui est en face de la rivière, on les tire dans les réjouissances publiques.

La monnaie, placée dans cette enceinte, est la seule pour toute l'Angleterre. Le public n'est point admis à voir les procédés de la fabrication.

Une partie des bâtimens de la tour est destinée au logement des prisonniers d'État; ils sont traités avec une extrême indulgence; mais jamais la captivité dans les prisons d'État, ne peut être une punition

sous un gouvernement tel que celui de l'Angleterre.

Les joyaux de la couronne ne se voient qu'à travers une grille épaisse : on les évalue à la somme de deux millions de guinées; probablement cette estimation est fort exagérée.

La prison de Newgate.

Les prisons destinées aux délits ordinaires sont en grand nombre; la principale est *Newgate*. L'architecture de la façade est du style le plus sévère, et d'une proportion admirable : des bossages profonds, des niches au lieu de fenêtres, donnent à cet édifice un caractère de solidité et de tristesse, parfaitement convenable à sa destination. L'intérieur ne répond pas à cette apparence imposante; il est divisé en plusieurs cours étroites et sans air; mais du moins les prisonniers pour dettes sont séparés des criminels.

C'est dans une des salles de Newgate que l'on juge les voleurs et les assassins.

Les exécutions se font en dehors au pied de cette prison.

La ration des prisonniers est à peine suffisante pour leur nourriture, mais ils sont assistés par un grand nombre de personnes charitables. Souvent même on fait des legs en leur faveur ; de sorte que leur condition est moins fâcheuse que celle des prisonniers des autres pays.

Marshalsea. — La flotte. — Le banc du roi.

Nul État n'a plus besoin de prison que l'Angleterre, parce que la loi contre les débiteurs est tellement rigoureuse, que la moindre dette, de quelque nature qu'elle soit, entraîne la contrainte par corps.

La prison de Marshalsea est principalement destinée aux débiteurs de petites dettes et aux pirates, classe bien moins nombreuse que la première.

Plusieurs personnes y sont retenues pour la modique somme de quelques schellings : cependant le nombre de ces prisonniers est moins grand, depuis qu'un certain

M. Alnot, qui avait long-temps habité cette triste demeure, enrichi tout-à-coup par un héritage inattendu, fit, en faveur de ses successeurs, une fondation annuelle de cent guinées, destinée à délivrer les détenus pour quatre livres sterling et au-dessous; chaque année, cinquante individus, au moins, sont ainsi rendus à leurs familles.

Le nom de *Fleet* a été donné à l'une des plus considérables prisons de Londres, où l'on ne renferme, non plus que dans celle du *King'sbench*, que des prisonniers pour dettes. Toutes deux contiennent des promenades, des cafés, des tavernes et des lieux d'exercice. Bien plus, à de certaines conditions, les prisonniers peuvent demeurer au-dehors dans un quartier assez étendu : ils peuvent aussi acheter trois jours de sortie par chaque trimestre.

Théâtres.

Londres a deux théâtres nationaux qui se disputent la prééminence; cependant celui de Drury-Lane est plus vaste, et en

général plus suivi : la salle est spacieuse et commode; sa décoration est du genre gothique : de longs et minces piliers, semblables à ceux des anciennes églises, supportent de même des voûtes en ogive ; ceux qui séparent les loges sont en fer. La forme large et raccourcie de cette salle, lui donne quelque ressemblance avec celle de l'opéra de Paris ; elle n'est dépourvue ni d'élégance ni de légèreté, mais elle manque de noblesse.

Covent-Garden est moins vaste et moins orné que Drury-Lane. La salle de Hay-Market est encore plus simple ; elle se nomme aussi le Théâtre d'été; et, en effet, elle n'est ouverte que depuis juin jusqu'en octobre, lorsque les deux autres sont fermées. On donne également dans ces trois spectacles, des tragédies, des comédies, des opéras comiques et des pantomimes à machines. Les décorations et les costumes sont médiocres.

Depuis environ cent ans, les Anglais ont un opéra italien. La salle est grande et belle ; c'est le spectacle de la bonne com-

pagnie et des étrangers de distinction ; il commence à huit heures, mais les femmes n'y vont guères avant dix, et les hommes encore plus tard. Cette différence vient de la séparation qui se fait, à la fin du dessert, entre les deux sexes. Pendant que les dames passent dans le salon pour prendre le thé, les hommes restent dans la salle à manger, pour s'entretenir sur les affaires publiques. Cette conversation, pendant laquelle les bouteilles de vin de Madère et de Porto circulent sur la table, est toujours assez longue, et se prolonge quelquefois jusqu'au souper. Le prix des places est très-élevé ; les moindres sont de cinq schellings, et le parterre coûte une demi-guinée. Cependant les décorations et les costumes ne doivent pas être dispendieux, car les uns et les autres sont fort médiocres. Le foyer de l'opéra est une salle très-vaste, où l'on donne des concerts par souscription. Les directeurs attachent beaucoup d'importance à y faire entendre chaque année une des premières cantatrices de l'Europe. Mesdames Billington et Cata-

lani ont été successivement engagées pour la somme énorme de douze mille guinées par an, et une représentation à leur bénéfice. Les concerts sont au nombre de douze; et comme ils durent deux heures, on voit, par un calcul très-simple, que ces musiciennes gagnent deux cents francs par minutes.

Les acteurs des principaux théâtres prennent le nom de comédiens du roi; c'est probablement à cause de ce titre que toutes les pièces qu'ils représentent sont soumises à l'approbation du grand chambellan. Cette espèce de censure salutaire pour les bonnes mœurs et les bienséances, ne nuit en rien à la liberté; et il serait à désirer que l'autorité s'étendît à la police des spectacles. Dans l'intérieur des salles, les spectateurs la font eux-mêmes, et souvent la partie démocratique de ces républiques est bruyante et licencieuse. Du haut des galeries et de l'amphithéâtre supérieur qu'elle habite, elle fait ordinairement pleuvoir des écorces d'orange, et des pelures de pommes sur l'avant-scène et le

parterre. Elle ordonne aux musiciens de jouer des airs favoris, et de les répéter plusieurs fois, ou bien un matelot se lèvera tout-à-coup, et entonnera une longue chanson patriotique. Cependant tout ce bruit cesse dès que la pièce recommence, et alors toutes les classes de l'auditoire sont plus calmes, et plus attentives qu'elles ne le sont ordinairement sur le continent. Mais ce qui n'est pas supportable, c'est le manque total de surveillance et de répression à l'entrée des spectacles, ce qui occasionne souvent les accidens les plus graves. Croira-t-on qu'il ne se passe point d'année sans que la représentation d'une pièce nouvelle ne coûte la vie à quelques personnes. Au-dehors, l'ordre n'est pas mieux observé; comme il n'y a point de gardes, les cochers ne forment point de files, et souvent il y a des voitures brisées et des chevaux estropiés.

A l'extrémité orientale de la ville et presque dans les faubourgs, il existe un petit théâtre nommé *sadler's wells*, où l'on ne représente que des pantomimes

grotesques entremêlées de danses sur la corde et de tours de force. La bonne compagnie y va quelquefois, mais seulement en été.

Le waux-hall est un jardin public sur la rive droite de la Tamise. Il a été imité dans toute l'Europe avec les modifications que les mœurs et les goûts des différens peuples ont exigées. A Londres, on ne danse point au milieu du jardin; on y a construit un orchestre couvert et décoré avec beaucoup d'élégance dans le style oriental; lorsqu'il est illuminé il produit un effet très-agréable; on y donne d'assez mauvais concerts, mais les Anglais ne sont pas grands connaisseurs; d'ailleurs ils vont au waux-hall pour se promener et pour souper, bien plus que pour entendre de la musique. D'immenses galeries divisées en niches sont garnies de tables, et le nombre des personnes qui y mangent excède quelquefois dix mille. La viande froide, les poulets et les gigots qu'on leur sert, paraîtraient bien grossiers à des habitans du midi, accoutumés à ne prendre

le soir que des glaces et des sorbets; mais les bourgeois de Londres rejeteraient avec dédain ces rafraîchissemens, qu'ils croiraient ne convenir qu'à des hommes sans vigueur et sans énergie. La multitude de lampions de couleur suspendus en guirlandes aux arbres et aux bâtimens, le grand concours de personnes vêtues avec élégance et qui s'amusent paisiblement, offre un spectacle fort agréable.

Le Panthéon situé dans l'intérieur de la ville, est une rotonde très-richement décorée, dans laquelle on donne des bals masqués. Ce genre de divertissement plaît beaucoup à la bonne compagnie de Londres, et le haut prix des billets en exclut presqu'entièrement les classes inférieures. On ne s'y montre point comme à Paris, sous des dominos simples; les Anglais y portent communément des habits de caractère, et s'efforcent de prendre le langage et les manières des personnages qu'ils représentent. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les journalistes rendent compte de ces réunions comme d'une pièce nou-

velle. Dès le lendemain les papiers publics apprennent à toute l'Angleterre que lord un tel a très-bien joué le rôle d'un matelot ou d'un arlequin, et que lady N..... (ils la nomment), a été très-aimable sous le costume d'une laitière ou d'une religieuse.

Musée britannique.

Ce musée, formé d'objets disparates, ne date que de 1753. Le chevalier Sloane, riche particulier, laissa à la nation sa collection de livres, de manuscrits et de curiosités; depuis trente ans, plusieurs collections importantes ont été ajoutées à celle du fondateur; mais comme on ne refuse rien, à côté de morceaux très-précieux, se trouvent de véritables jouets d'enfans.

Le musée britannique est accessible au public, néanmoins il faut des permissions qui ne s'accordent que pour un temps limité et à de certaines époques; il en faut pour voir les salles, il en faut pour lire les livres que l'on ne prête jamais. Toutes

ces restrictions, toutes ces entraves excitent les plaintes des Anglais; et ceux qui ont visité Paris, regrettent que l'on n'établisse pas chez eux ce régime si libéral de notre grande bibliothèque.

Cette bibliothèque anglaise, si peu complète, si pauvre, est la seule nationale, au lieu que les différens quartiers de Paris en possèdent de superbes, et dont l'accès n'est jamais interdit.

Sommerset-house.

Sommerset-house, situé au milieu de Londres, sur les bords de la Tamise, est entièrement construit en pierres de taille et orné de colonnes; sa façade est sur le Strand, grande rue qui, sous divers noms, traverse la capitale, et réunit le quartier de Westminster à la cité. La principale entrée de Sommerset-house a quelque ressemblance avec celle du Palais-Royal à Paris; mais on regrette que ce grand édifice ne soit pas précédé d'une cour. En revanche, il a une belle terrasse qui domine la Tamise. Le mur de soutènement est

décoré avec beaucoup de magnificence d'arcades et de colonnes; vues de la rivière, elles produisent un très-bel effet.

Sommerset-house a des destinations différentes. Plusieurs corps-de-logis sont occupés par des bureaux de la marine et de l'échiquier ou trésor public; une aile entière est réservée pour la société royale et pour celle des antiquaires. La première est aussi célèbre que l'autre l'est peu. La gloire du grand Newton, l'illustre fondateur de la société royale, jette encore, après plus d'un siècle, un éclat qui rejaillit sur ses successeurs. La salle d'assemblée est belle et commode, elle a aussi une bibliothèque assez riche, et un cabinet d'instrumens de physique. Ces différens objets ne proviennent point, comme dans les autres pays, des largesses du gouvernement, les membres en ont fait les frais; ils ne tiennent de la munificence nationale que la jouissance gratuite du local qu'ils occupent, et du prince, que le titre de *royal*. On paie même pour être reçu de la société royale, cinq guinées la pre-

mière année, et deux et demie les années suivantes; à moins qu'on ne préfère payer à la fois vingt guinées.

Les séances de la société royale ne sont jamais publiques; mais les étrangers y sont admis sur la présentation d'un membre.

L'académie royale de peinture occupe les plus belles salles de Sommerset-house; on a pourvu d'une autre manière à son entretien. La curiosité publique est mise à contribution pour cet objet. Tous les ans il y a une exposition de tableaux; on donne en entrant un schelling; et cette modique somme peut paraître excessive aux amateurs des arts; car à peine y voit-on quelques paysages tolérables.

L'hôtel du Lord-Maire (Mansion-House).

L'hôtel, ou plutôt le palais du Lord-Maire, est vaste et décoré de colonnes, mais l'ordonnance en est mauvaise.

On raconte que lord Burlington, un des meilleurs architectes dont l'Angleterre puisse se vanter, fut consulté lorsque l'on

voulut construire ce palais. Il envoya à la corporation de Londres un très-beau plan de Palladio qu'il avait rapporté d'Italie; mais les officiers municipaux le rejetèrent presque unanimement, parce que, dirent-ils, Palladio n'était pas citoyen de Londres, et qu'il était *papiste*. Il y a dans les motifs de ce refus, un mélange très-remarquable d'orgueil national et de fanatisme.

L'intérieur de l'hôtel du Lord-Maire contient une suite de grands appartemens décorés avec plus de magnificence que de goût. Les meubles, l'argenterie qui est très-belle, l'équipage de cérémonie, tout appartient à la cité. Ces bourgeois opulens, si jaloux de leurs rois, se plaisent à entourer leur chef d'un grand faste, presque égal à celui d'un souverain. Le jour de son installation fixé au 9 novembre, le nouveau Lord-Maire donne un banquet suivi d'un grand bal. Les ministres d'état, les ambassadeurs, les étrangers marquans et quelquefois jusqu'à deux mille personnes y assistent. Ces repas sont plus somptueux que délicats. Le mets favori des An-

glais, les tortues, n'y manquent jamais: on les sert entières, quoiqu'elles pèsent souvent plusieurs centaines de livres, et leurs écailles servent de plats. Dans la matinée, le Lord-Maire va prêter son serment de fidélité à Westminster, dans une grande barque dorée et pavoisée, suivie de celles des différentes corporations, qui ne sont guères moins richement décorées. La Tamise, couverte d'une multitude de canots et de gondoles, présente un bel aspect.

Bains publics.

L'usage des bains froids est commun chez les Anglais; et ils ont imaginé pour les prendre, une machine d'une construction fort simple, elle se nomme *shower-bath*, bain d'ondée. C'est une guérite pareille à celle qui abrite les sentinelles; elle est fermée par un rideau, et le plafond est percé, comme un crible, d'une infinité de petits trous. Au-dessus est placé un assez grand vase rempli d'eau, porté par un axe horizontal, sur lequel il tourne librement. Une corde y est attachée de manière

à lui faire faire la bascule. Celui qui prend le bain se place dans la guérite, ferme le rideau, tire la corde, et reçoit à l'instant sur la tête une forte ondée, qui le mouille aussi complétement que s'il s'était plongé dans une cuve. Ces bains sont extrêmement salutaires.

Les Quakers(1).

On voit à Londres beaucoup de quakers; l'auteur que nous citons, les aime; nous partageons son sentiment, et nous croyons en parlant d'eux, faire plaisir à nos lecteurs : dans le particulier, dans la société, et dans leurs assemblées religieuses, ils inspirent une vénération involontaire.

Vêtus de tout ce qu'il y a de plus simple, de plus uni, de plus modeste, mais en même temps de plus propre, de plus fin, de plus parfait, il semble que leur âme participe de la blancheur de leur beau

(1) M. de Lévis n'ayant publié encore que la première partie de son intéressant ouvrage sur l'Angleterre, nous avons eu recours à d'autres voyageurs pour les extraits suivans.

linge, et qu'elle doit être aussi pure, aussi soignée que leurs vêtemens.

Les lieux où les quakers se réunissent pour leur culte, ou plutôt pour se recueillir, pour descendre en eux-mêmes, et attendre dans leur cœur les inspirations de la vertu, sont faits pour exciter le respect.

Ces espèces de temples, à l'exemple de ceux des peuples de l'antiquité, ne reçoivent la lumière que par le haut des voûtes; les murs sont d'une blancheur éblouissante, les boiseries, sans sculptures, brillent de l'éclat modeste de leurs couleurs et de l'extrême propreté qu'on y entretient; les siéges sont de simples banquettes, placées sur des lignes parallèles. Vainement l'on y chercherait des tableaux, des statues, des autels, des prêtres et des acolytes, tous ces accessoires paraissent aux quakers, étrangers à l'Être-Suprême, mais ils lui offrent des cœurs purs, des actes de vertu et de bienfaisance; ils ont une douce philantropie qui les porte à regarder les hommes comme des frères, comme de véritables amis, avec lesquels ils traversent en

commun la route courte, mais difficile de la vie, dans laquelle ils ont besoin réciproquement de s'assister.

Lorsque les quakers sont réunis dans leurs églises, les hommes occupent une place séparée de celle des femmes, et ont la tête couverte d'un chapeau noir, à ailes à demi-rabattues, sans ganse et sans bouton; ils ont les yeux humblement baissés vers la terre, souvent même fermés, pour n'être distraits par rien dans leurs méditations contemplatives.

Les femmes ont également la tête couverte de chapeaux d'un autre genre, en soie, en velours ou en paille, mais fort simples. Elles cachent en général leur visage, du moins dans ce lieu de recueillement; leurs cheveux sont lavés et soignés avec une telle propreté que c'est un de leurs plus beaux ornemens. Elles sont mises avec la plus grande décence, cependant leurs vêtemens sont faits, en général, avec les étoffes les plus fines et les plus recherchées, mais dans le genre le plus modeste.

Au fond de l'église est une espèce d'es-

trade un peu élevée, entourée d'une balustrade en bois; ce n'est pas une chaire à prêcher, c'est plutôt une grande et longue tribune aux harangues, c'est là que ceux ou celles qui sont animés par une inspiration céleste vont se placer pour faire part à haute voix à tous leurs frères des élans de leur âme et des pensées touchantes que l'Éternel leur envoie.

Il y a des séances où personne ne parle et cela doit être, parce que ces hommes estimables, heureux par leur conscience, sont plus accoutumés à mettre la morale en action qu'à la préconiser par des paroles. Riches en général, par leur application au travail, satisfaits de leurs bonnes actions, ils sont précieux pour le gouvernement par les bons exemples qu'ils ne cessent de donner.

Habitans de Londres.

La population de Londres, comme celle de toutes les capitales, se compose en grande partie de personnes qui sy rendent

des provinces et même des pays étrangers, parce que cette ville est le centre du commerce de la Grande-Bretagne, et en quelque sorte de l'Europe. De là vient la grande différence qu'on remarque dans le caractère des habitans de cette vaste capitale. Ce qui augmente encore cette différence, c'est que l'empire Britannique est composé de trois nations qui, quoique soumises au même gouvernement, n'ont cependant ni les mêmes lois, ni la même langue, et sont encore séparées par d'anciens souvenirs et par la jalousie d'intérêt et de pouvoir. Comme les individus de ces trois nations anglais, écossais, irlandais, se trouvent partout mêlés, nonseulement dans la capitale, mais dans l'empire, c'est leur caractère particulier qui contribue à former le caractère national.

Le titre de *citoyens* que portent les natifs de Londres, leur donne une dignité imaginaire qui se montre dans toutes les classes, depuis le ramoneur jusqu'à l'agioteur d'effets publics. Les négocians, les

marchands qui ont voyagé, sont instruits, mais tous les autres ont en général des idées très-circonscrites ; toutes leurs connaissances se bornent au calcul de l'argent, ce qui ne les empêche pas de se regarder comme le premier peuple du monde, et de croire que les étrangers viennent à Londres pour admirer ses habitans. La classe de citoyens qui ne fait pas proprement le commerce, et qui se compose principalement de capitalistes, ne laisse pas de spéculer, d'agioter ; elle est aussi tourmentée par la soif de l'or, qui domine généralement et entretient le désir de satisfaire des besoins factices.

Dans la classe du petit peuple de Londres, les natifs sont ceux qui se font le plus remarquer par leur insolence et leur grossièreté ; on les distingue aussi par une curiosité crédule à laquelle ils doivent le surnom de *Cucknegs* (Badauds.)

Beaucoup de nobles et de riches propriétaires irlandais, résident à Londres pour jouir des plaisirs de la capitale ou

pour suivre des vues d'ambition ; ils sont en général plus hospitaliers, plus généreux, plus gais qu'aucune autre classe de sujets de l'empire Britannique. On compte aussi à Londres un grand nombre de riches seigneurs écossais que les mêmes motifs y amènent, et n'y retiennent que quelques mois. Les Anglais de la même classe et la plupart des lords, n'habitent la capitale que pendant la session du parlement. Peu d'entre eux y ont des maisons en propriété ; presque tous louent des appartemens garnis pour les quatre mois qu'ils y passent.

Les habitans de la cité et ceux qui résident dans Westminster, n'ont point les mêmes mœurs. On dirait que l'anglais né aux environs de *Lombard-Street*, est d'une autre espece que celui qui vit aux environs de *St.-James'square.* Le premier a des formes désagréables, il s'exprime mal et ne s'occupe que de calculs d'argent. L'autre parle avec aisance, il aime le plaisir, il prodigue les richesses et méprise l'habitant de la cité.

Les Anglais riches se lèvent tard, ils déjeûnent en famille avec du thé et lisent les papiers publics. S'ils sont garçons, ils vont déjeûner au café; ils montent ensuite à cheval pendant trois ou quatre heures, ou parcourent les rues à pied pour faire quelques visites. Ils rentrent pour faire une seconde toilette, et dînent à six heures; les hommes occupés d'affaires, au lieu de se promener, vont à leurs bureaux, leurs comptoirs, de là à la bourse; les uns et les autres vont le soir au spectacle, ou se rendent à des clubs pour jouer ou politiquer; quelquefois ils y soupent et boivent une grande partie de la nuit.

Les négocians qui peuvent avoir une maison de campagne dans les environs de Londres, s'y rendent le samedi soir, y passent le dimanche et reviennent le lundi à l'heure de la bourse. Les petits marchands, les artisans même, suivent de loin ce genre de vie. Le dimanche, les ouvriers s'habillent proprement, ils vont avec leurs femmes ou leurs amis, à quelque

guinguette, boire de la bière ou du thé et manger des tranches de viandes froides ; ils s'en retournent ensuite chez eux ; et souvent sans avoir proféré dix paroles, ce qui ne prouve point qu'ils soient livrés à une sombre mélancolie.

Les jours ouvriers, le peuple même se lève tard ; et les boutiques ne sont guères ouvertes avant huit heures. Le dimanche, le paysan va à l'église, boit et dort ; toute espèce de plaisirs bruyans lui est interdite ce jour-là, et il ne connaît pas les distractions paisibles.

Les Anglais, en général, se nourrissent d'une manière très-économique et très-uniforme. Dans presque toutes les familles de toutes les classes de la société, excepté chez les grands seigneurs, on mange toute la semaine des viandes que l'on fait rôtir le dimanche. Ce jour-là on y ajoute un pudding. On achète des sauces toutes faites avec lesquelles on mange des légumes cuits à l'eau. Du fromage ou quelquefois une tarte qu'on envoie chercher chez le pâtissier voisin, font le dessert de ce re-

pas frugal, qu'arrose une grande quantité de bière.

Ordinairement on ne sert pas de soupe; s'il y en a sur la table par déférence pour un étranger, c'est un grand bocal plein de bouillon, dans lequel chacun trempe du pain sur son assiette. Le couvert consiste en une fourchette à manche rond avec deux pointes d'acier, et un couteau dont la lame longue et arrondie remplace la cuillère; la nappe pend jusqu'à terre et tient lieu de serviette. La table, qu'on découvre lorsqu'on met le dessert, est communément de bois d'acajou du plus beau poli.

A Londres moins que partout ailleurs, on ne va dîner nulle part si l'on n'est invité, et il n'est pas possible d'arrivèr chez un ami à l'heure où il va se mettre à table, sans courir le risque de le gêner beaucoup, il aura recours à toutes sortes de subterfuges plutôt que de vous admettre à son petit couvert, et de se laisser prendre au dépourvu. La simplicité de la table est l'effet de la grande cherté des denrées,

car les Anglais aimeraient fort une chère plus recherchée, et les fêtes en Angleterre ne sont fêtes qu'autant que l'on boit et que l'on mange.

Si la plus grande économie règne dans les repas ordinaires, la profusion règne dans les dîners d'apparat. Il y a abondance et variété de mets, apprêtés au goût des Anglais, mais qui, en général, ne plaisent pas aux étrangers. Dans ces occasions on se procure, à grands frais, de la tortue, du daim, mets fort recherchés des Anglais; les plus beaux poissons, la primeur des légumes, les fruits les plus rares, venus dans les serres, et qu'on achète au poids de l'or. Ces repas, où règne le luxe, sont tellement d'apparat, qu'il en est souvent question dans les papiers publics, où l'on donne des détails sur les mets et les convives.

Les tavernes sont en très-grand nombre à Londres, mais ce nom ne présente aucune idée basse comme en français; les personnages les plus distingués fréquentent les tavernes; on n'y trouve que de la

viande de boucherie grillée ou rôtie, du poisson cuit à l'eau ou frit, et des légumes arrosés de beurre, à moins qu'on ne commande un repas la veille; alors on a du gibier, de la volaille, un pâté, et quelquefois comme grand extraordinaire, de la soupe à la tortue.

Les Anglais aiment beaucoup la pâtisserie; aussi l'on ne peut faire cent pas dans les rues sans rencontrer un ou deux pâtissiers qui étalent, dans le plus bel ordre et avec la propreté la plus recherchée, des tartelettes de mûres, de groseilles, de crême, etc., etc. Des hommes et des femmes de tout âge et de toute condition, vont le matin dans ces boutiques et mangent de ces gâteaux par demi-douzaine.

Les cafés anglais ne ressemblent pas à ceux des autres nations, et n'ont de commun avec eux que le nom, les gazettes et les rafraîchissemens. On n'y voit ni billards, ni tables à jeu; on n'y entend aucun bruit; on y parle à demi-voix, pour ne troubler personne. On y forme des liaisons; on y combine des intrigues;

on y prend des mesures patriotiques; on y conclut des marchés, etc., etc., etc. Négocians, artistes, artisans, militaires, gens de loi, etc., ont leurs cafés. Chaque particulier choisit le café qui lui semble le plus convenable par sa position et la société qu'il y rencontre, et lorsqu'il y va d'habitude on le traite comme s'il appartenait à la maison, il y prend les mêmes libertés que s'il était chez lui; il y donne des rendez-vous, il s'y fait adresser ses lettres. Il existe plusieurs centaines de cafés dans le quartier de la bourse. où il se fait plus d'affaires qu'à la bourse même.

Les portes cochères sont très-rares à Londres, et restent fermées comme toutes les autres. La manière de frapper, désigne la qualité de celui qui se présente. Frapper un coup de moins serait se dégrader, et un coup de trop, une usurpation, une insolence. Un seul coup annonce le charbonnier, un domestique de la maison, un mendiant. Un double coup indique le facteur de la poste, ou tout autre messager.

Un triple coup dénote le maître ou la maîtresse de la maison, ou des personnes qui la fréquentent ordinairement. Quatre coups bien frappés, annoncent une personne qui arrive en voiture. Les quatre coups répétés deux fois, annoncent un grand personnage; tout domestique qui frapperait un coup de moins qu'il n'appartient au rang ou aux prétentions de son maître, serait aussitôt renvoyé.

Rout, signifie *multitude*, *foule*, *cohue*, et il faut convenir que les rassemblemens de la bonne compagnie à Londres, sont bien nommés. La confusion est la véritable essence d'un *rout*. Une dame qui donne de ces assemblées, ne consulte pas la capacité de sa maison, mais la liste des gens du bon ton, elle invite toujours beaucoup plus de personnes que le lieu ne peut en contenir, et elle jouit des inconvéniens de la fatigue et de la chaleur, avec un extrême plaisir. Les méprises des domestiques, la perte de quelqu'article de toilette, donnent une vraie satisfaction à la maîtresse de la mai-

son, et sa joie est complète si elle apprend qu'il y a eu du tumulte dans la rue, et que des voitures ont été brisées.

Dans un *rout*, il n'est pas nécessaire de faire attention à la maîtresse de la maison; il n'y a ni gêne, ni cérémonie. On s'y tient presque toujours forcément debout pêle-mêle, bâillant en silence; le jeu est le seul plaisir qu'on y trouve, et des pertes considérables donnent de l'éclat à un *rout;* quelquefois on y danse, et le bal est suivi d'un grand souper, mais il y manque toujours ce qui fait le charme de la danse, la grâce et la gaîté.

La passion de la chasse est une espèce d'épidémie chez les Anglais; le grand seigneur, le paysan, l'ecclésiastique, le juge de paix, le pauvre et le riche en sont également attaqués; c'est la fureur de tous les âges, c'est le suprême plaisir. Telle est la passion des Anglais, particulièrement pour la chasse au renard, que si malheureusement un chasseur est précipité de son cheval, ses compagnons passeront sur lui, quelque blessé qu'il soit, et oublie-

ront les devoirs de l'humanité pour ne penser qu'à leur poursuite; les cris qu'ils poussent expriment les transports de leur allégresse. Cette manie passe jusqu'à leurs chevaux; cet animal après s'être débarrassé de son guide, suit la meute sans interruption, et prend part à la chasse avec la même ardeur. Dans un pays coupé, comme l'Angleterre, de haies, de barrières, de fossés, les chasseurs courent des dangers; peu d'années se passent sans qu'il arrive un grand nombre d'accidens, mais ces fâcheux exemples ne changent rien au goût dominant.

Les Anglais ont la manie de voyager et l'on serait tenté de croire qu'ils fuient l'ennui qu'ils éprouvent chez eux. Ceux qui ne peuvent passer sur le continent, galoppent toute l'année, de Londres à Scarbourugh, de Scarbourugh à Tunbridge, de Tunbridge à Bath, de Bath à Margatte, à Brigthelmstone, etc.; mais l'ennui entre dans leur chaise de poste, ou monte en croupe avec eux.

Les bains de Bath sont les plus fré-

quentés, les Anglais s'y rendent pour s'y amuser et Dieu sait comme ils remplissent leur but!

On prétend qu'ils étalent plus de luxe à la campagne qu'on n'en voit dans tous les autres pays. Il est certain que la plupart des lords étalent une grande magnificence à la campagne; mais en général, loin d'être habituelle, elle ne dure que quelques jours, et ces jours sont préparés et annoncés long-temps d'avance. L'appareil de l'opulence, la prodigalité même, n'ont point ce caractère d'aisance qui indique l'habitude. Les lords et grands propriétaires, ont quelques jours fixes, où ils traitent les *gentlemen* du voisinage qui sont *dans leurs intérêts politiques.* Ce sont ordinairement les jours de naissance, la fête de Noël, l'époque de quelque foire; on étale dans ces trois ou quatre jours, le plus grand luxe, mais le reste de l'année c'est la même simplicité, la même sobriété qu'à la ville, à moins qu'on n'invite des amis, des connaissances à dîner ou à passer quelques jours au château;

mais l'invitation est indispensable pour tout le monde, sans en excepter les parens les plus proches, et les propres enfans établis.

Un des grands traits caractéristiques des Anglais, est l'esprit public; ils ne le possèdent pas exclusivement ainsi qu'ils le prétendent; mais il est plus général chez eux qu'ailleurs, il se confond avec l'orgueil national et en devient plus actif.

Les Anglais regardent la propreté comme une vertu, et chez eux cette vertu est plus nécessaire que partout ailleurs. L'air humide et presque toujours embrumé qui enveloppe Londres, exige une extrême propreté, aussi la vaisselle, les foyers, les meubles, les appartemens, les portes, les escaliers, etc., tout est chaque jour lavé, écuré, frotté; une fois par semaine au moins on lave les planchers des appartemens, pour que l'eau absorbe l'humidité que l'air porte et dépose partout.

Mais cette excessive propreté finit par être incommode aux Anglais eux-mêmes: les samedis particulièrement, il faut re-

noncer à sa maison, c'est le jour du déluge universel. On ne consulte pas le temps pour cette opération aquatique : qu'il gèle ou qu'il neige, qu'il fasse sec ou humide, il faut que ce jour-là toute la maison soit inondée. Il y a des femmes qui répètent ce nettoiement presque tous les jours de la semaine. On entend tous les matins battre les tapis, le maître est chassé de chambre en chambre, et l'on est tenté de dire qu'il n'y a pas de différence entre une maison toujours malpropre et une maison qu'il faut toujours nettoyer.

Les femmes sont en général régulièrement belles en Angleterre, leur teint est d'une blancheur éclatante, leur physionomie est pleine de noblesse et de douceur, leur taille est avantageuse et bien proportionnée, mais ces belles têtes ont souvent le défaut d'être un peu longues; ce teint qui éblouit a plus d'éclat que d'attrait, il n'est ni vif ni animé; leur physionomie est en général languissante et manque d'expression. Leurs mains sont belles,

mais en général d'une grande proportion ainsi que leurs pieds; leur taille manque de souplesse, souvent elles ont les épaules voûtées; enfin elles n'ont pas ces grâces vives et piquantes qui embellissent même les moins jolies.

Le caractère national des Anglais offre des contrastes frappans; il réunit la hauteur et la servilité, la fierté et la vénalité, la dureté et l'humanité, la morgue et la mauvaise honte, la raison, le jugement, et des folies, des préjugés de toute espèce; l'amour de la liberté, et la presse pour les marins; une prodigalité presque toujours ridicule, et une économie souvent sordide; un grand luxe extérieur, et de la mesquinerie dans la vie domestique; l'apparence de la plus parfaite égalité, et tous les rangs, toutes les places marquées et vivement disputées, même dans les plaisirs publics; une aisance généralement répandue, presque jamais l'aspect de la misère, et tous les visages portant l'empreinte de la tristesse et de la mélancolie. L'Anglais estime sa femme et la traite

avec mépris; il parle sans cesse de sentiment et de bonheur domestique, et il court sans cesse après la dissipation et le plaisir; il abandonne ses enfans dès l'adolescence à eux-mêmes, et délaisse ses parens dans la vieillesse; il aime exclusivement son pays, ses mœurs, sa constitution, et nombre d'individus s'exilent volontairement, par avidité et par ambition.



Calabrois.

NOTICE

SUR LA CALABRE,

Tirée de divers ouvrages publiés récemment par des militaires français.

Parmi les contrées de l'univers qui offrent aux hommes des témoignages frappans de l'instabilité des choses humaines, il faut surtout placer les deux provinces du royaume de Naples, connues sous le nom de Calabres. En effet, lorsque l'on considère que ces deux provinces, qui faisaient autrefois partie de la Grande-Grèce, l'un des pays les plus peuplés, les mieux civilisés, les mieux cultivés de l'Univers, sont aujourd'hui presque dans toute leur étendue, le séjour de l'ignorance et de la

barbarie ; que des torrens et des rivières, dans leur cours impétueux et irréguliers, ravagent le sol qu'ils fécondaient jadis, dirigés par des mains plus habiles; que des ruines, des bourgs misérables, où des marais empestés couvrent les lieux mêmes où naguères s'élevaient tant de cités florissantes, parmi lesquelles brillaient la populeuse et trop efféminée Sybaris, l'antique Locres, la superbe Crotone; d'où Pythagore répandit les lumières de la plus haute philosophie, et où le temple de Junon Lacinienne attirait les hommages et les offrandes de l'Italie et de la Grèce entière, on ne peut se défendre de graves et de pénibles réflexions.

Cependant le temps et les hommes ne sont pas les seules causes de tant de désastres; et les révolutions terrestres auxquelles le royaume de Naples semble être périodiquement livré, en ont augmenté le nombre et l'étendue. Foyer d'un volcan trop célèbre, le Vésuve, environné de volcans aussi terribles, l'Etna dans la Sicile, le

Stromboli dans l'une des îles Eoliennes, et d'autres moins fameux, le royaume de Naples est aussi renommé par les catastrophes qui en bouleversent de temps à autre la surface, que par les charmes extraordinaires que la nature y déploie de tous côtés. Tout atteste encore dans les deux Calabres les ravages que le tremblement de terre de 1783 y a causés; et leurs traces, dans les parties qui ont le plus souffert, sont encore aussi profondément empreintes sur le sol, que le souvenir des malheurs qui les ont accompagnés, le sont dans la mémoire des habitans qui y ont échappé. On aurait peine à croire les récits qu'ils font de ce terrible événement, si on ne les retrouvait consignés dans plusieurs écrits contemporains, et notamment dans une lettre du chevalier Hamilton, insérée dans les Transactions Philosophiques de la même année.

« Cette affreuse catastrophe, dit-il, fut annoncée par les signes les plus effrayans; les nuages rassemblés, condensés, immobiles, semblaient peser sur la terre. Dans

quelques endroits l'atmosphère parut si embrasée, que l'on crut qu'il se manifestait des incendies. Les eaux des rivières prirent une couleur de cendre et de limon, et une odeur suffocante de soufre se répandit partout. Les secousses violentes qui se renouvelèrent à plusieurs reprises, du 5 février au 28 mai, renversèrent la plupart des édifices de la Calabre ultérieure. Le nombre d'habitans écrasés sous leurs maisons, ou que la mer, refoulée sur les deux rivages, engloutit sur la plage de Scylla, fut évalué à plus de cinquante mille. Les rivières arrêtées dans leurs cours par la chute des montagnes, devinrent des lacs, dont les vapeurs infectes ont corrompu l'air. Des maisons, des arbres et des champs considérables furent entraînés dans le fond des vallées, sans être désunis par ces ébranlemens souterrains (1).

(1) Cette circonstance donna lieu à un procès unique dans son genre. Dans le bourg de Seminaro sur le Monte-Corona, un terrain avec toutes ses plantations fut porté, sans se désunir, au bas de la montagne, et couvrit la propriété d'un particulier. Celui dont le terrain était

En un mot, tous les désastres et les changemens extraordinaires qui peuvent être occasionnés par les tremblemens de terre, se firent voir à cette époque déplorable, sous les formes diverses qui les caractérisent.

Les deux Calabres, désignées sous le nom de *citérieure* et d'*ultérieure*, occupent l'extrémité méridionale du royaume de Naples, et forment une presqu'île, dont la longueur, à partir du village de Rotonda au Cap Spartivento, est de cent soixante-dix milles (environ cinquante lieues de France), et la largeur de vingt-cinq à trente milles.

Cette péninsule, baignée des trois côtés par les eaux de la mer Méditerranée, est traversée, dans toute son étendue, par de hautes montagnes qui sont une continuité de la chaîne des Apennins. Leur sommet

---

éboulé prétendait toujours posséder son champ, là où une force majeure l'avait transporté; l'autre réclamait le fond du terrain, comme devant lui appartenir. Ce procès fut porté aux tribunaux de Naples, qui donnèrent gain de cause au dernier.

est couronné en grande partie, par un vaste plateau, nommé le Syla, que couvre de beaux pâturages, de riches métairies et de gros villages.

Parmi ces derniers se distinguent Acri, San Johan-in-Fiore et Gli-Parenti,

Acri est un bourg très-peuplé, dont le territoire d'une vaste étendue embrasse les deux revers de la Syla. Sa position est très-élevée, elle domine sur une très-vaste étendue de mer; et à mesure que l'on descend un sentier pratiqué dans une immense forêt, on découvre des aspects variés qui procurent sans cesse de nouvelles sensations. D'une part, on est suspendu sur d'affreux précipices; de l'autre, on aperçoit de riantes vallées, des villages, des maisons de campagne et toujours des vues ravissantes. Les belles forêts que l'on traverse et que la main de l'homme n'a point dénaturées, ont un caractère de majesté et de solennité qui élève l'âme, et présente le tableau d'une nature primitive.

Gli-Parenti, entouré de hautes monta-

gnes, de torrens, et dominé par un vieux château ruiné, offre un de ces sites sauvages qui pénètrent l'âme d'une secrète horreur; sentiment qui s'augmente encore pour un Français, quand on lui a fait le récit des atrocités dont ce lieu a été le théâtre pendant l'occupation du royaume de Naples.

Une compagnie de voltigeurs traversait les hautes montagnes de la Syla, pour se rendre de Catanzaro à Cosenza; épiée dans sa marche par une bande de brigands que commandait un nommé Fancatripa, cette compagnie s'égara; comme elle était près d'arriver au village de Gli-Parenti, Fancatripa, jugeant plus prudent d'avoir recours à la ruse qu'à la force pour la détruire, s'avança à sa rencontre au-devant du village, et usurpant le titre de commandant de la garde nationale, vint lui offrir, au nom de la commune, des rafraîchissemens et des vivres. Les officiers ne connaissant point le pays, se rendirent sans méfiance à cette invitation, et se laissèrent conduire dans une grande maison, où

s'abandonnant aux trompeuses apparences de cordialité de leurs perfides hôtes, ils poussèrent l'imprudence jusqu'à faire mettre les armes en faisceaux sur une place devant la maison où ils étaient. La sécurité était complète, la troupe se reposait de ses fatigues, quand à un signal convenu, le massacre devint général. Les trois officiers furent les premières victimes, et sur cent vingt hommes, cinq seulement purent s'échapper de ce lieu de carnage, pour venir raconter le sort de leurs malheureux compagnons, et faire connaître leurs assassins.

San-Johan-in-Fiore, situé au centre des plus hautes montagnes de la Syla, est isolé totalement pendant l'hiver. Les neiges en interdisent l'accès, les brouillards le dérobent entièrement à la vue, et l'auteur qui fut condamné à y passer quelque temps, dans cette saison, pour cause de service militaire, l'appelle la Sibérie des Calabres.

En général, la croupe des montagnes, d'où s'échappent une multitude de sour-

ces et de ruisseaux, présente un aspect sombre et imposant. Une ceinture continue d'épaisses forêts, composées principalement de beaux châtaigniers, environne des groupes pittoresques de bourgs et de villages, et nulle part dans la belle saison, l'on n'aperçoit sur ces terrains fertiles, des rochers nus et dépourvus de végétation. A côté de ce tableau, s'offre en contraste, des vallées profondes, ténébreuses, inhabitées, dont le silence imposant n'est troublé, pendant la saison des pluies, que par la chute des torrens.

A proprement parler, les fleuves et les rivières des deux Calabres méritent tous ce nom, car il n'en est aucun de navigables; et la seule différence qui distingue le Laino, le Chratis, le Niéto, l'Amato et l'Angitola, les plus remarquables des torrens multipliés qui sillonnent les Calabres, c'est que leur lit n'est jamais à sec.

Pendant l'hiver les montagnes sont inhabitables, le froid vif qui règne sur leur sommet, la neige qui les couvre, et,

qui se résout en pluie dans les vallées où la profondeur et la violence des torrens interceptent toute communication, en éloignent les habitans fortunés, qui depuis la fin du mois de novembre jusqu'au commencement de celui d'avril, vont oublier qu'il existe un hiver dans les séjours enchanteurs que les plaines du bord de la mer offrent à leurs vœux. Là, à cette époque, la végétation qu'une longue sécheresse avait arrêtée, ranimée par les premières pluies d'automne, a repris son cours, la terre est parée des plus belles fleurs et l'on respire, de tous côtés, un air embaumé des parfums mélangés de toutes les plantes dont la France ne peut embellir que ses serres chaudes. Mais au retour du printemps, quand les chaleurs commencent à se faire sentir, des fièvres intermittentes, et inévitables pendant les trois quarts de l'année, y dominent; alors ces beaux lieux deviennent déserts, tous les habitans un peu fortunés les abandonnent, et l'on n'y rencontre plus que quelques familles indigentes qui paient de beaucoup

d'années d'existence, la cruelle nécessité qui les retient dans ces lieux.

Mais les montagnes, à leur tour, ont changé d'aspect: la terre a repris sa parure, les chemins qui étaient impraticables, se sont transformés en avenues délicieuses bordées de beaux châtaigniers sous l'ombrage desquels on respire un air pur et bienfaisant; des sources fraîches et limpides ont succédé, dans les vallées, aux torrens furieux qui les ravageaient; et le voyageur enchanté qui ne voit plus ni obstacle, ni danger dans ses courses, gravit sans fatigue les côtes les plus escarpées.

Ces températures variées suivant la gradation du terrain, ces deux climats sous un même ciel, pour ainsi dire; ces aspects terribles ou enchanteurs qui appartiennent à tout pays montagneux, fournissent aux voyageurs beaucoup de descriptions pittoresques parmi lesquelles nous allons choisir les plus remarquables.

L'auteur d'un des voyages dont est extraite la présente notice, se rendait à Cosenza pendant le mois de décembre, et il

rend ainsi compte de son début dans les Calabres.

« Sur les confins de la Basilicate et de la Calabre, nous fûmes arrêtés par le Laino, torrent qui sépare les deux provinces. Sa vue est réellement effrayante dans ce moment ; il remplit une large vallée, et roule avec fracas ses eaux bourbeuses sur d'énormes quartiers de rochers qui obstruent son cours, et contre la plupart desquels les flots se brisent avec furie pendant plus de la moitié de l'année........ Non loin delà, il fallut s'engager dans les défilés du Campotémèse, dont le sommet est couvert de neige et de brouillards. A mesure que nous avancions, une pluie très-froide saisissait nos membres déjà engourdis par la traversée du torrent ; bientôt il s'y joignit un vent extrêmement rigoureux qui, plus tard, et à une plus grande élévation, devint une affreuse tourmente. Il eût été plus prudent de rebrousser chemin ; mais diverses causes s'y opposant, nous continuâmes notre route, en nous débattant avec bien de la peine

contre un vent violent qui nous poussait au visage une grêle fine et pénétrante. Plusieurs d'entre nous, saisis par le froid, épuisés de fatigue, tombèrent de faiblesse et périrent au milieu des neiges, sans qu'il fût possible de leur porter aucun secours. La nuit approchait et rendait notre position encore plus critique. Enfin, après avoir lutté pendant trois heures contre les angoisses de la mort, nous atteignîmes le revers de cette funeste montagne, d'où une pente rapide nous conduisit bientôt dans la plaine...:........

» Le lendemain il fallut traverser encore des torrens; le premier était si rapide que malgré toutes les précautions, trois hommes que la violence du courant entraînait dans le Chratis, rivière qui inonde toute la vallée de Cosenza, se seraient infailliblement noyés, s'ils n'avaient été secourus par quelque nageurs intrépides. Après deux heures de marche dans des plantations de riz, où l'on enfonçait exactement jusqu'à mi-jambe, des mares profondes, des fondrières et de nouveaux

torrens, toute trace de chemin ayant disparu, nous atteignîmes heureusement, avant la nuit, une belle avenue qui conduit à Cosenza, où nous arrivâmes à neuf heures du soir, dans un état affreux. »

Cosenza, capitale de la Calabre citérieure, est située au fond d'une grande vallée sur le penchant d'une colline. Cette ville autrefois la capitale du Brutium, est une des plus anciennes du royaume de Naples, et la plus considérable des Calabres. Elle est la résidence des autorités civiles, militaires et religieuses. Les rues en sont fort étroites, excepté une seule appelée la grande rue, bâtie assez régulièrement aux pieds de la colline baignée par les eaux du Chratis. Ce fut dans cette ville qu'en 410, la mort surprit Alaric. Mille ans après, on trouva le corps de ce redoutable chef des Visigoths, soudé entre deux boucliers, et enseveli au milieu de la rivière.

Il n'y a point de pont sur le Chratis; on traverse ce fleuve, qui remplit toute la vallée de Cosenza de ses eaux bourbeuses,

d'une manière assez bizarre : une charrette à deux roues, surmontée d'un étalage en planches, proportionné à la hauteur de l'eau, attend les passagers sur l'une ou l'autre rive; aussitôt qu'il y en a un assez grand nombre, aux cris aigus du conducteur, deux buffles de la plus haute taille, sortent, tout fangeux, des marais voisins, pour venir se ranger docilement sous le joug. Attelés à cette pesante machine, chargée de personnes et d'effets, ils la traînent péniblement à l'autre bord. Les roues enfoncent alternativement plus ou moins, de chaque côté, pendant la traversée, au point de faire craindre que la voiture ne verse au milieu de l'eau ; cependant on arrive ordinairement sans encombre.

Parmi les villages qui couvrent la surface du Campotémèse, il en est un surtout fort remarquable par sa position ; c'est Orsomarzo. Il serait difficile d'en trouver une plus affreuse et plus extraordinaire. Entouré de hautes montagnes qui s'élèvent presqu'à pic comme des mu-

railles, ce village n'a d'autre accès qu'une rampe escarpée, placée le long des sinuosités d'un torrent dont les eaux forment, de distance en distance, de superbes cascades. Ce torrent traverse le village, en sort par une fente de rocher, et va fertiliser une campagne très-riante et très-riche qui fait un contraste étonnant avec l'horreur qu'inspire cet affreux séjour, où il paraît inconcevable que des hommes aient pu faire leur demeure. Le sentier qui borde le torrent, à sa sortie du village, est taillé dans le roc.

Nicastro, Nicotera, Ste-Euphémie offrent des sites ravissans; mais ni leurs aspects romantiques, ni leurs ruines pleines de souvenirs, ni leurs sources, leurs cascades et leurs bosquets d'orangers et de citronniers qui embaument l'air des parfums les plus suaves, ne rendent leur séjour préférable à celui de Monteleone.

Cette ville, l'une des plus importantes de la Calabre ultérieure, est bâtie sur des hauteurs au pied desquelles coule l'Angitola. Située entre les golfes de Ste-Euphé-

mie et de Gioia, la chaîne des Apennins et la mer, on découvre du plateau sur lequel elle est placée, un grand et magnifique spectacle : l'horizon est terminé par le sommet vaporeux et bleuâtre de l'Etna. L'aspect de la ville elle-même qui est surmontée d'un château entouré de beaux arbres, est aussi gracieux que pittoresque. De hautes montagnes couvertes de majestueuses forêts, la garantissent des vents du nord et des frimas; et des sources abondantes qui jaillissent du pied de ces montagnes, fertilisent les campagnes environnantes, tempèrent les grandes chaleurs de l'été, et font de la ville, un séjour aussi beau qu'agréable à habiter en toute saison.

Une plaine couverte de riches moissons, plantée de bosquets d'oliviers qui sont aussi élevés que des chênes, peuplée de nombreuses fermes, entourée de massifs d'ormes, entrelacés de guirlandes de vignes dont les jets vigoureux atteignent le sommet des plus grands arbres, conduit de Monteleone à Nicotera, qui en est distant

de dix-huit milles. De la plupart des maisons de ce dernier lieu, on découvre les côtes de la Sicile, les îles de Lipari; et à l'approche de la nuit, le sommet toujours enflammé de Stromboli vient augmenter l'intérêt de ce grand spectacle.

Depuis le tremblement de terre de 1783 la population de Nicotera est dans un état voisin de l'indigence, et les environs quoiqu'encore assez bien cultivés, sont couverts de débris qui attestent les ravages auxquels ce pays fut alors en proie. L'auteur, pendant son séjour dans cette ville, était logé chez un hôte dont deux filles charmantes soignaient la vieillesse, et s'efforçaient à l'envi, de dissiper les chagrins. Ce vieillard avait été témoin de la catastrophe de 1783, qui lui avait fait perdre la plus grande partie de sa fortune. Les malheurs de ses concitoyens, les siens étaient incessamment présens à son imagination, et faisaient l'objet habituel de ses conversations. Voici les détails particuliers au canton qu'il habitait, qu'il donna à l'auteur sur cette funeste catastrophe.

Le 5 février 1783, on éprouva vers une heure après midi, une violente secousse qui fit précipitamment sortir une partie des habitans. Le plus grand nombre s'étant réfugié sur une montagne voisine, une nouvelle secousse plus forte que la première les renversa. Tout le terrain s'ébranla, les maisons s'écroulèrent de toutes parts, les murs épais et les tours élevées du château, arrachés de leurs fondemens, se renversèrent sur la ville, écrasèrent les maisons et ensevelirent sous leurs débris un grand nombre de personnes qui s'y trouvaient encore. Les habitans échappés au premier désastre, loin de s'attendre au nouveau danger qui les menaçait, se retirèrent sur la plage, où ils s'empressèrent de se former un abri avec les restes de leurs habitations. La mer était calme, le ciel pur et serein ; il était minuit, et le sommeil si nécessaire à ces malheureux, commençait à leur faire oublier momentanément leurs peines, quand tout-à-coup le promontoire de Campallà tomba en entier dans la mer, sans qu'au-

cun indice eut annoncé sa chute. Cette masse énorme repoussa les eaux sur la côte opposée, où elles noyèrent un grand nombre de Siciliens; se refoulant ensuite avec impétuosité sur la plage de Scylla, elles engloutirent toutes les personnes qui s'y étaient réfugiées. Le jour offrit à ceux qui avaient échappé à cette terrible convulsion de la nature, une multitude de cadavres horriblement défigurés, et les tristes restes de cette infortunée population errans à l'aventure, en proie au plus sombre désespoir et à la plus affreuse misère.

» Hélas! Monsieur, ajouta le vieillard, en terminant ce récit: Cette belle province peut, d'un moment à l'autre, voir un pareil désastre se renouveler, nous sommes entourés de volcans dont les communications souterraines menacent sans cesse notre sol. » Ses aimables filles voyant que le souvenir de cette épouvantable catastrophe le plongeait dans sa mélancolie ordinaire, cherchèrent à le distraire, en égayant le reste de la soirée par

de jolis airs siciliens qu'elles chantèrent en s'accompagnant sur la guitare.

Je passe les brillantes descriptions du Cap Vaticano, célèbre par la victoire que Sextus Pompée remporta sur la flotte d'Auguste; de Tropœa, que Scipion l'Africain fonda à son retour d'Afrique, de la jolie ville de Palmi, aux environs de laquelle les cendres des volcans nourrissent des forêts de châtaigniers, dont la hauteur et les dimensions excitent la surprise et l'admiration (1), des hauteurs de Scylla, riches des points de vue les plus pittoresques, et enfin de l'écueil si célèbre dans l'antiquité qui porte ce nom, pour arriver à la ville de Reggio, située sur les bords du détroit de Messine.

« Il est impossible, dit l'auteur dans

---

(1) On a remarqué généralement que les châtaigniers n'acquièrent ces étonnantes dimensions que sur la cendre des volcans. Le châtaignier si renommé que l'on voit dans la moyenne région de l'Etna, passe pour le plus bel arbre de l'Europe. On l'appelle *cassagno-di-cento-cavalli*, parce qu'on prétend que cent hommes à cheval tiendraient sous son ombrage.

son enthousiasme, de rien imaginer de plus beau que les campagnes qui environnent Reggio; elles réunissent les productions les plus délicieuses et les plus variées. Des ruisseaux et des sources abondantes jaillissant du pied des montagnes voisines, serpentent sous des berceaux d'orangers et de citronniers, et entretiennent dans ces lieux une fraîcheur et une fertilité surprenantes. C'est un vaste jardin orné de bocages parfumés, c'est l'Éden de la création.

» Les bords de la mer offrent de toutes parts des points de vue enchanteurs. Le détroit ressemble à un fleuve majestueux, qui s'est ouvert un passage entre deux montagnes. Des courans purifient l'air incessamment, et occasionnent des brises qui tempèrent les grandes chaleurs de l'été. En un mot, le climat, le sol, la situation de Reggio présentent à l'imagination tout ce que la fable et la poésie ont pu inventer de plus séduisant. »

Les charmes de l'illusion viennent aussi parfois, dans ces lieux privilégiés, se mê-

ler à ceux de la réalité : je veux parler du phénomène curieux, connu sous le nom de *fata morgana*, dont l'apparition est assez fréquente sur toute l'étendue du canal. L'auteur en décrit ainsi les causes et les effets :

Pendant les fortes chaleurs de l'été, il survient parfois un calme si parfait, que les courans du détroit perdent toute activité. La mer, resserrée entre les montagnes, s'élève alors de plusieurs pieds au-dessus de son niveau ordinaire. Si cette élévation a lieu au point du jour, tous les objets qui existent sur les bords du canal, y sont retracés sous des formes colossales. La mobilité de ce miroir marin qui, par ses mouvemens d'ondulation, est taillé à facette, répète sous mille formes diverses toutes ces images, qui se succèdent rapidement à mesure que la clarté s'augmente, et disparaissent aussitôt que le soleil est parvenu à une certaine hauteur. S'il arrive que l'atmosphère soit épaisse, et chargée de matières électriques, tous ces objets réfléchis dans l'air redoublent le

charme de cette scène, dont la magie est, tout au moins, fort exagérée par l'ardente imagination des habitans, qui voient dans l'air des palais magnifiques, des colonnades, des jardins enchantés, etc. »

Quand on retourne de Reggio à Monteleone par la route directe, la campagne, quoique belle par la hauteur des montagues, celle des arbres qui les couvrent, la multitude des cascades qui y répandent la fraîcheur, n'a plus d'empire sur le voyageur encore plein des souvenirs de sa première course. Il descend presque avec indifférence des sommets pittoresques de l'Aspramonte au fond des vallons romantiques de Solano, et songe encore aux riantes campagnes de Reggio, quand il chemine doucement à travers les grandes plantations d'oliviers du bourg de Seminara; et le Français seul, avant d'arriver à Monteleone, parcourt, avec quelqu'intérêt, près de Mileto, la plaine où quelques faibles bataillons français, dirigés par le général Régnier, mirent dans une déroute complète un corps de six mille Siciliens,

commandés par le prince de Hesse-Philipstadt, illustré par la défense de Gaëte.

Mais la contrée la plus sauvage des Calabres, et généralement de tous les Apennins, est, sans contredit, Lungo-Bucco, située à quinze milles de la jolie ville de Rossano. Les chemins qui y conduisent sont effroyables, et toujours dominés par de hautes montagnes. Lungo-Bucco lui-même est situé dans une vallée étroite, profonde, et traversée par un torrent qui roule, avec ses flots, d'énormes rochers. Les montagnes qui avoisinent ces affreux séjours, y répandent une teinte sombre et sauvage, qui attriste l'imagination la plus riante. Ce bourg renferme une population de trois mille âmes, composée de cloutiers, de forgerons, de charbonniers : enfin cette contrée, au dire de l'auteur, présente plus qu'aucune autre des Calabres, une véritable image du chaos par ses montagnes à pic, entassées les unes sur les autres, ses masses de rochers qui menacent d'écraser les habitations, et des torrens qui semblent prêts à les submerger.

Cette contrée forme le plus parfait contraste avec celle des côtes méridionales de la Calabre, baignées par le golfe de Tarente. Ces côtes offrent, au mois de janvier, tous les charmes du printemps ; on y arrive par des avenues d'orangers, de citronniers, de cédras ; et la ville de Corigliano qui en occupe le centre, est, après Reggio, la situation la plus riante, et le pays le plus riche des deux Calabres.

Les côtes orientales de la Calabre ultérieure, quoique belles, sont loin d'égaler les autres parties de cette province ; cependant le voyageur y peut encore chercher les ruines de l'antique Syllacixium, colonie fondée par les Athéniens, et détruite par les Sarrasins ; celles de Locres, dont les lois furent si renommées dans l'antiquité, et la Tour d'où s'embarqua Annibal pour retourner en Afrique : là, des murs d'une grande élévation, des voûtes de temple, quelques colonnes debout, dont les chapiteaux renversés sont d'un travail admirable, des aqueducs creusés dans le roc, charment encore son imagi-

nation, attachent son esprit, excitent sa curiosité; et quand il a fini son intéressant examen, il va se reposer de ses fatigues au joli village de Pentadola, qui termine la chaîne des Apennins, et ouvre l'entrée de la délicieuse vallée de Reggio.

Nous avons vu que dans les lieux même les moins favorisés des deux Calabres, le sol n'est jamais dépouillé de végétation, quand vient la saison favorable à son action. Dans les autres parties, tout concourt à la rendre plus vive, et dans quelques-unes, elle est admirable. La multiplicité des vallées et des montagnes, dont les expositions sont très-variées aussi bien que les températures, rendent possibles et faciles tous les genres de culture.

Ainsi, les plaines sont riches de grains et de légumes; les expositions abritées des vents du nord, voient croître la canne à sucre, l'aloès et le palmier; le châtaignier, le pin et le bouleau couvrent le sommet des montagnes; des vignobles qui seraient renommés si les habitans savaient en tirer parti, se déploient sur tous les côteaux; et

l'olivier produit une si grande abondance d'huile, que les propriétaires sont obligés de la conserver dans de vastes citernes. Sur d'autres points, le mûrier nourrit une quantité considérable de vers à soie, dont le produit, ainsi que celui du coton, est un objet extrêmement important. La plante de réglisse croît sans culture dans les terrains abandonnés, et des forêts d'ormes produisent une manne très-estimée, qu'on recueille en faisant une incision horizontale sur leurs troncs.

D'immenses troupeaux de bêtes à cornes passent alternativement des pâturages abondans de la Scylla, dans les paccages aromatiques des plaines où l'hiver n'étend point son influence.

Les grands propriétaires entretiennent aussi de superbes étalons, et sont parvenus, à cet égard, à obtenir une race de chevaux très-estimée. Ces chevaux sont de moyenne taille, bien faits, d'une grande souplesse, pleins de feu et de vigueur; mais pour l'activité, ils le cèdent au mulet, dont la force, l'adresse et la sûreté dans

les mauvais pas, facilitent dans ce pays difficile, des communications qui, sans lui, seraient presqu'impossibles.

Les plaines marécageuses nourrissent une grande quantité de buffles. L'aspect de ces animaux sauvages est effrayant, et leur rencontre dangereuse; cependant, lorsqu'ils sont domptés, ils servent au labourage, et quelquefois, comme nous l'avons vu pour le Chratis, au passage des rivières.

Il y a généralement en Calabre une grande quantité de gibier de toute espèce. Les côtes sont en outre très-poissonneuses. L'espadon nourrit une partie des habitans pendant plusieurs mois, et le thon alimente une branche de commerce très-lucrative.

La pêche de ce dernier exige de grandes avances, mais son produit est immense. On établit au milieu des rochers, à fleur d'eau, des filets retenus dans le fond de la mer par des plombs d'une grande pesanteur; et lorsqu'une quantité considérable de poissons s'est engagée dans les

replis de ces vastes filets, qui vont toujours en rétrécissant, on en ferme l'entrée, et alors commence le massacre de ces animaux. Attaqués de tous côtés avec des piques, des haches et des harpons, ils se heurtent avec violence contre les barques et les rochers. Cette manière barbare de les tuer, est un des grands amusemens du pays; on y est invité comme à une fête.

La nature a donc beaucoup fait pour rendre les Calabres heureuses et florissantes; mais les vices du gouvernement en causent le dépérissement. La condition des paysans y est des plus malheureuses; les fortunes y sont d'une disproportion extrême: les petits propriétaires y sont très-rares, et nulle part, à ce qu'il paraît, on ne trouve une transition plus subite, de l'extrême opulence à l'extrême indigence. La main de l'homme découragé, achève à peine le peu de travail que le climat et le sol lui laissent à faire.

A l'exception d'un petit nombre de villes et de plusieurs bourgs bâtis avec

quelque régularité, les villages présentent l'aspect le plus misérable et le plus dégoûtant. L'intérieur des maisons y est d'une malpropreté révoltante. Les porcs y vivent en commun avec les hommes, et il arrive même que des enfans au berceau sont parfois dévorés par ces animaux voraces.

Le Calabrais est de moyenne stature, bien proportionné et très-musculeux. Il a le teint basané, les traits de la physionomie très-prononcés, et les yeux pleins de feu et d'expression. A l'exemple des Espagnols avec lesquels il a beaucoup de rapports, il porte, en toute saison, un grand manteau noir qui lui donne un aspect sombre et lugubre. Sa chaussure se compose uniquement d'un morceau de peau serré, en forme de sandale, au-dessus de la cheville : sa tête est couverte d'un chapeau très-élevé, et dont la forme, terminée en pointe, a quelque chose de bizarre et de disgracieux. Il sort toujours armé d'un fusil, de deux pistolets, d'un poignard et d'une. ceinture en forme de

giberne, qui contient un grand nombre de cartouches. Toujours disposé à l'attaque et à la défense, il passe fièrement à côté de son ennemi, de celui qu'il sait rechercher avec soin toutes les occasions d'attenter à sa vie, mais barricadé dans sa maison, dès l'entrée de la nuit, il n'en sort que pour des motifs très-urgens.

La paresse du Calabrais passe toute expression : à l'exception de ceux que leur extrême indigence force à travailler pour vivre, tous les autres perdent leur vie dans l'oisiveté la plus complète. On les voit, couverts de leurs sinistres manteaux, sous lesquels ils sont armés de toutes pièces, former des groupes, des coteries sur les places publiques et au coin des rues, n'ayant d'autre distraction que le jeu, une de leurs passions favorites, qui amène presque toujours des querelles suivies de quelques coups de stilet.

L'ignorance et l'oisiveté sont, pour ce peuple, une source de vices affreux et de préjugés misérables, sa démoralisation est excessive, son âme inaccessible à toute

espèce de persuasion. Comme tous les peuples qui n'ont point d'institutions, ou qui en ont de mauvaises, il se fait presque toujours justice à lui-même : les haines sont héréditaires, et rien n'égale l'atrocité et la perfidie des moyens employés par les ennemis entre eux pour se nuire. Aussi, dit l'auteur, on peut affirmer sans craindre d'induire en erreur, qu'il existe peu de Calabrais dans toutes les classes qui ne soient entachés de plusieurs homicides ; et comme la superstition est compagne inséparable de l'ignorance, le brigand le plus atroce porte sur sa poitrine des reliques et des images de saints qu'il ose invoquer, même en commettant les plus grands crimes.

Le poignard n'est pas le seul moyen qui serve la vengeance du Calabrais, et la perfidie, la calomnie sont aussi, suivant l'occasion, ses armes favorites. Les Français, pendant qu'ils occupaient les Calabres, ont été mille fois témoins de pareils faits. En voici quelques-uns :

« Un commandant de la garde civique

calabraise, fit arrêter un boulanger qui préparait les rations de pain pour l'armée française, et le dénonça à la commission militaire, comme coupable d'avoir mêlé de l'arsenic à la pâte. Trois témoins signèrent la plainte, et quelques livres de pâte, déposées comme preuve authentique, et soumises à une opération chimique, semblaient ne laisser aucun doute sur la vérité du crime; cependant une foule de circonstances ayant fait naître quelques soupçons, on prit divers renseignemens, et il fut suffisamment reconnu que l'accusateur, homme singulièrement pervers, n'avait machiné cette trame odieuse que par un horrible sentiment de vengeance contre le boulanger, dont il avait voulu suborner la fille. Sa fuite et celle de ses complices ont achevé de convaincre les juges de sa culpabilité.

» Un jour, dit l'auteur, je vis entrer chez le commandant un homme d'une tournure grotesque, dont la physionomie bouleversée annonçait la plus violente agitation. Il débuta par dire brusquement que deux

jeunes fourriers français avaient attenté à l'honneur de ses nièces, logées chez lui, et dont il était le tuteur; qu'étant accouru à leur secours, il avait été violemment battu, et ses nièces fort maltraitées; ajoutant que si on ne lui rendait justice sur-le-champ il allait en porter plainte au général et au roi lui-même. Pénétrés du ton de chaleur et de vérité qu'employait cet individu, nous ne doutâmes pas un instant de la vérité du fait, mais le résultat d'une enquête que je fis moi-même, me donna la conviction que cet homme, jaloux sans motif réel, de ses nièces, victimes de son avarice et de ses coupables désirs, les avait lui-même accablées de mauvais traitemens sur le plus léger prétexte, et que nos fourriers, logés en face de sa maison, n'étaient entrés chez lui que pour les préserver de la brutalité de leur oncle. Les deux victimes réclamèrent ma protection contre lui; on les fit mettre au couvent, et le calomniateur fut condamné à un mois de prison.»

A ces traits j'en ajouterai deux qui pei-

gnent profondément le caractère national dans son penchant à la cruauté.

« Un chef de bande que ses nombreux assassinats avait fait surnommer *le boia* (le bourreau), fut blessé dans une attaque et fait prisonnier. Les actions barbares qu'il avait commises, les dommages considérables qu'il avait causés à plusieurs riches propriétaires de Cosenza, avaient animé contre lui une grande partie de la population. Plusieurs habitans vinrent solliciter comme une grâce, qu'on exerçât sur la personne de ce malheureux les mêmes atrocités dont il s'était rendu coupable envers les Français tombés entre ses mains. Il s'agissait de lui couper successivement le nez, les oreilles, les lèvres, de le mutiler enfin de mille manières, en attendant qu'on pût l'exposer au soleil nu et enduit de miel. Un grand nombre de jeunes gens de la ville ne rougirent pas de s'offrir pour exécuter eux-mêmes ses horreurs. Leur proposition fut rejetée avec indignation, et *il boia* fut exécuté dans la forme ordinaire. »

Un détachement français se rendait à Catanzaro; un soldat s'arrête un instant et est tué. On court après son assassin qui est bientôt saisi et conduit devant l'officier qui commandait le détachement. Interrogé sur le motif qui l'avait porté à tuer ce soldat français, il répondit naïvement qu'ayant son fusil caché près de lui, et voyant ce soldat lui présenter un beau point de mire, il n'avait pu résister à la tentation d'y viser. Traduit devant la commission militaire et condamné à être pendu, il demande grâce, en offrant de servir à la place de celui qu'il avait assassiné. Tout donna la preuve que la haine contre les Français n'avait nullement dirigé ce misérable qui avait agi du plus grand sang froid, et dans l'unique intention de connaître son adresse et la portée de son fusil.

Voilà où conduisent l'ignorance et l'absence des principes en toute chose. Soumis au despotisme le plus violent des riches et des barons, le Calabrais, avant l'entrée des Français dans ses montagnes, vivait écrasé sous le poids de tout ce que

la féodalité a de plus odieux. A la moindre résistance aux volontés et aux caprices les plus bizarres de ses maîtres, il tombait sous le poignard des sbires, milice armée que les barons entretenaient à cet effet. La justice était inconnue, tout était vénal; et quand l'argent manquait, de lâches complaisances suffisaient pour obtenir des faveurs, ou pour racheter les plus grands crimes.

Il est résulté de cet état de choses que la classe du peuple, plus spécialement victime de ces actes arbitraires, cherchant à se soustraire à leur rigueur, s'est réfugiée dans les forêts et dans les lieux les moins accessibles des montagnes, et s'est forcément livrée au brigandage. De là sont provenues ces bandes connues sous le nom de Committives qui ont augmenté la dépravation morale du peuple calabrais, en lui donnant le goût d'une indépendance sauvage, et en augmentant son aversion, déjà trop naturelle, pour le travail.

Le Calabrais devenu brigand, et celui qui cultive la terre, ont de si grands rap-

ports, qu'il est difficile de les distinguer; même mœurs, même costume, même armement. Le premier emploie seulement le fruit de ses rapines et de ses extorsions, à se procurer une veste de velours de coton, garnie de boutons d'argent, et à orner son chapeau de plumes et de rubans. Quelques chefs de bande étalent un peu plus de luxe et d'appareil.

Mais il existe au reste dans le caractère national (et ceux même que leur situation doit rendre ennemis du désordre, ne le démentent point à cet égard) un tel sentiment d'indulgence pour les brigands, que nul Calabrais n'en parle jamais qu'en les gratifiant de *povereti. Sono povereti*, disent-ils, *ce sont de pauvres diables.*

La sobriété du Calabrais est poussée à l'extrême, même dans les familles opulentes. La plus grande douceur de la vie est d'entasser des capitaux. Jamais on ne voit ce peuple animé par ce sentiment de gaîté, qui chez les autres nations européennes, éclate si franchement les jours de fête et les dimanches.

Quand la chicane ou la chasse, deux des plus grandes passions des habitans de la Calabre, trouvent l'occasion de se satisfaire, ceux-ci s'y livrent tout entiers. Les effets fréquens de vengeance et de haine qui ont lieu chez ce peuple, alimentent à Cosenza, un nombre prodigieux d'avocats et de procureurs; et depuis que les barons ne punissaient plus de mort ceux qui osaient prendre le plaisir de la chasse, ce plaisir était devenu fureur.

La peccorara et la tarentella sont les danses du pays. L'air de la dernière est bizarre et dépourvu de mélodie; il se joue sur quelques notes, dont le mouvement va toujours en croissant jusqu'à devenir convulsif. Deux personnes placées vis-à-vis l'une de l'autre, font, à la manière des sauvages, des contorsions et des gestes fort souvent indécens, et qui dégénèrent en une espèce de délire.

Les femmes de la Calabre ont peu d'attraits et sont dépourvues de grâces. Mariées habituellement fort jeunes, elles sont flétries de fort bonne heure. Leur fécon-

dité est extraordinaire; leur ignorance est profonde : les Calabraises même qui tiennent à la classe aisée, savent à peine lire et écrire ; celles qui possèdent ces deux talens, passent pour des merveilles. En général, leur existence est malheureuse, à cause de l'extrême jalousie des hommes qui les tiennent toujours renfermées, et les traitent sans aucun égard. Aimantes, passionnées, jalouses elles-mêmes à l'excès, elles épient toutes les occasions favorables pour se soustraire à cette cruelle contrainte, et se décident facilement à tout quitter pour suivre l'objet de leur affection.

Les mœurs des deux sexes sont très-relâchées d'ailleurs, et les ecclésiastiques mêmes ne font pas exception. Ils donnent très-souvent l'exemple des vices les plus honteux ; et comme l'auteur en a vu plusieurs qui, pour un modique salaire, avaient la bassesse de devenir les agens des officiers Français dans leurs intrigues amoureuses, il affirme, sans hésiter, qu il regarde le clergé des Calabres comme le plus corrompu de toute la chrétienté.

C'est un de ses membres qui donna aux Français, à leurs dépens, l'exemple le plus frappant de la ruse et de la perfidie calabraises.

Les officiers du bataillon dont l'auteur faisait partie, avaient tous connu à Rossano un petit abbé d'une très-jolie figure, vif, spirituel et amusant, qui vint les trouver à Lungo-Bucco, où ils tenaient garnison, s'offrant de leur être utile dans ce pays. Ayant gagné la confiance du commandant par quelques services, il vint un jour lui dire que s'il voulait lui donner un détachement, il promettait de faire arrêter deux chefs de révoltés, qu'on cherchait en vain depuis long-temps. Pour plus de sûreté, il demanda d'être caché sous un habit de soldat. Le commandant qui ne soupçonnait aucune espèce de perfidie, adopta son projet, qui présentait de grandes probabilités de succès; et l'abbé, couvert des vêtemens du plus petit voltigeur du bataillon qu'on était parvenu à ajuster le mieux possible à sa taille, partit avec le détachement. Après l'avoir fait errer

de village en village, par des chemins et des temps affreux, et l'avoir tenu caché pendant des journées entières dans les bois, l'abbé revêt son habit noir, sous prétexte d'aller aux informations, s'éloigne et ne reparaît plus. Le détachement, las de l'attendre, apprit enfin à son retour que tout ce manége avait eu pour but de lever, au nom du commandant, des contributions chez les plus riches particuliers.

Cependant, à travers les vices de l'ignorance et de la barbarie, le peuple Calabrais doit à son climat, peut-être aussi à son origine, une finesse et une subtilité d'esprit étonnantes. Son langage, qui est à l'italien ce que le provençal est au français, est plein d'originalité et d'expression. La classe un peu civilisée s'exprime avec une vivacité, une chaleur qui annoncent du génie; elle accompagne ses discours d'une pantomime très-significative, à la manière italienne, et se distingue essentiellement par des manières souples, insinuantes, et par un esprit très-délié.

Les villes dont les habitans se font re-

marquer, surtout par des mœurs et des dehors plus agréables, sont celles de la Calabre ultérieure, et parmi celles-ci, Monteleone.

Cantanzaro, dans la Calabre citérieure, mérite aussi une distinction; l'auteur n'hésite pas à donner aux femmes de cette ville, la palme de l'amabilité et de la beauté, sur toutes celles des deux Calabres.

Il fait aussi une exception honorable en faveur des habitans de Platumia, jolie petite ville de la Calabre citérieure. Cette ville n'est peuplée que de familles d'origine Albanaise, qui fuyant la persécution des Turcs après la mort de Scanderberg, s'étaient réfugiées en Italie. Le gouvernement de Naples ayant surtout favorisé leur établissement en Calabre, elles y out fondé des espèces de colonies, et conservent, au milieu des contrées et des mœurs les plus sauvages, leur religion, leur costume, dont la richesse et l'élégance sont remarquables, leur amour pour le travail et leur hospitalité héréditaire : l'union et la

tranquillité règnent parmi elles; et leurs voisins les respectent sans les imiter.

Telles sont les deux Calabres que le génie de la liberté et les lumières de la philosophie avaient, parmi les peuples de l'antiquité, placées si haut dans l'ordre de la civilisation, et que l'ignorance, le despotisme et la barbarie ont, depuis, placées si bas. On a dit, peut-être avec trop de raison, qu'il n'y avait de trop en Calabre que ses habitans; mais que ne peut un gouvernement éclairé, ferme et paternel? et de quel peuple ne peut-on changer l'esprit en améliorant son sort? Le séjour des Français dans ce pays y a détruit, sans doute pour toujours, beaucoup d'abus intolérables. Ils ont vu, sous leurs ordres, les administrations supérieures, généralement animées du noble désir d'améliorer la situation de leur pays. Les maux que la guerre a faits s'effaceront, les biens dont elle a été l'occasion s'accroîtront. Si le peuple Calabrais, presqu'isolé de l'Europe, et retranché derrière ses montagnes impraticables, était mu jamais par un vrai patriotisme, il devien-

drait indomptable, et son pays serait un refuge assuré contre toute espèce de tyrannie. L'homme de bien peut faire des vœux pour qu'un pareil état de choses se consolide promptement. Quand ces temps seront venus, alors l'artiste et le savant pourront y porter utilement leurs pas. Le premier y échauffera son génie à la vue des grands tableaux que la nature y a multipliés; le second y interrogera des ruines célèbres non encore fouillées; le botaniste y trouvera des plantes et des fleurs, peu communes en Europe; et le philosophe enfin, pénétré de la grandeur et de la prospérité des anciennes colonies grecques, pourra, sur leurs débris, donner un libre cours à ses méditations. Mais le voyageur que ne guide pas l'amour de l'étude, qui ne cherche que des plaisirs sans fatigue, ne doit point dans le royaume de Naples, pénétrer au-delà de la capitale; car les Calabres ne promettent que des jouissances péniblement achetées.

EXTRAIT

DU TABLEAU

DE L'EMPIRE DE RUSSIE,

Par M. Damaze de Reymond; publié en 1812.

Climat et animaux.

La mer Glaciale au nord; au midi, la Tartarie indépendante et la Tartarie chinoise; au couchant la Laponie, le golfe de Finlande, la mer Baltique et la Pologne; au levant la mer Pacifique et les mers particulières qui reçoivent leurs noms des côtes qu'elles baignent; tel est le cadre immense qui réunit les régions diverses connues sous le nom commun de Russie.

Les Russes sont en général grands, bien faits, vigoureux, extrêmement souples et durs au travail. Les femmes sont d'une taille avantageuse, assez belles et presque toutes brunes. Le teint des hommes et des fem-

mes se rapproche beaucoup de celui des Anglais et des Ecossais : ils ont la vue faible, ce qui peut être occasionné par l'éclat de la neige, qui couvre leur pays une grande partie de l'année, et plus encore par la fumée dont leurs maisons sont remplies pendant l'hiver.

Le Russe est vif, gai, actif, spirituel, brave, laborieux, rusé, sociable et parleur. Le peuple même, particulièrement dans les villes, ne manque pas d'une certaine éloquence et d'une politesse naturelles; aussi lui trouve-t-on quelque analogie avec le Français, dont il a de même l'extrême légèreté.

Les Russes, naturellement bons, deviennent violens et quelquefois cruels lorsqu'ils sont en colère, et l'ivrognerie est leur vice dominant.

La Russie, par sa nature brute et sauvage, et par ses sites pittoresques, offre un aspect curieux au voyageur. On rencontre tour-à-tour de sombres et majestueuses forêts, des lacs embellis par des îles verdoyantes, des fleuves sans nombre,

un heureux mélange de plaines et de vallées, une multitude de collines agréables, en tout une certaine originalité première, qu'en beaucoup d'endroits la main de l'homme n'a point encore altérée. Il est vrai que cette nature inculte est souvent stérile, et qu'elle dégénère quelquefois en vastes déserts.

Dans la partie septentrionale de la Russie il n'y a pour ainsi dire que deux saisons: l'été et l'hiver; les transitions de l'une à l'autre de ces saisons sont trop brusques, pour que l'on puisse compter sur un printemps, et surtout sur un automne; le retour du froid étant encore plus rapide que ne l'est l'arrivée de la chaleur.

Le froid est extrêmement rigoureux en hiver : on voit fréquemment des glaçons pendre à la longue barbe des paysans. Cette fourrure naturelle leur est d'autant plus nécessaire, qu'ils ne portent jamais rien autour du col, et que leur poitrine n'est couverte que d'une simple chemise. Les habitans des villes et les soldats, qui ne portent point de barbe, sont obligés,

pour défendre leur menton contre les intempéries de l'air, de l'envelopper d'un mouchoir: les autres parties du visage se trouvant à découvert sont sujètes à être gelées. Le froid fait quelquefois verser des larmes; aussitôt elles se changent en glaçons attachés aux cils. Lorsque par imprudence, ou par suite de l'extrême rigueur de la saison, un Russe a quelque membre gelé, le seul moyen qu'on emploie pour lui rendre le mouvement, est de le frotter avec de la neige; ainsi le remède est toujours à côté du mal. Si l'on approchait du feu le membre gelé, ou qu'on le plongeât dans l'eau chaude, la gangrène s'y mettrait sur-le-champ; mais ces accidens sont rares, parce que les Russes ont soin de ne sortir qu'habillés très-chaudement: ce sont surtout les extrémités qu'ils couvrent. Les pauvres emploient pour cela une peau de mouton, dont ils mettent la fourrure en dedans, et les riches portent une pelisse, un bonnet, des bottes ou des souliers fourrés.

La neige et la glace ne commencent à

fondre que vers la mi-avril, quelquefois même aux premiers jours de mai, ce qui n'empêche pas de se chauffer jusqu'au 10 ou au 15 juin. Il ne faut pas trop compter sur une série de beaux jours en été; le temps n'est serein que vers le milieu de mai. Les nuits de la dernière moitié de juin et du commencement de juillet sont chaudes et fort agréables, en raison d'un crépuscule continuel. A cette époque, le soleil se lève de deux à trois heures du matin, et se couche de neuf à dix heures, ce qui, joint aux crépuscules du matin et du soir, donne un jour de vingt-une heures. Mais c'est presque l'inverse en hiver: dans le mois de décembre, le soleil ne se lève plus qu'à neuf heures et demie du matin, et se couche avant trois heures; encore avec le brouillard du matin et celui du soir, peut-on réduire le jour à une heure ou deux.

Les mois d'août et de septembre sont assez beaux; passé cette dernière époque, l'automne, ou, pour mieux dire, l'hiver,

commence et amène avec lui les orages et les tempêtes.

La vigne et les arbres portant des fruits à noyaux ne croissent en plein-vent que dans les provinces méridionales. Dans le nord on les cultive dans des serres, et les jardins n'offrent guères d'autres fruits que des pommes, des prunes et des cerises fort aigres : mais on y a des fruits à baies en grande quantité, sans leur donner aucuns soins.

On fait en Russie un très-grand usage des champignons; il en est même qu'on regarde comme dangereux dans le reste de l'Europe et que l'on mange dans ce pays sans aucun inconvénient. Sur plus de soixante espèces différentes, il n'y en a que deux vénéneuses et les paysans ne s'y trompent jamais. Le pain et les champignons sont, pendant le carême, la nourriture des habitans des contrées forestières; pour les conserver en provision ils les font sécher, ensuite ils les salent.

Le bouleau sert de bois de chauffage;

avec son écorce on fait de petits barils dans lesquels on renferme du beurre, du caviar et de petits fruits; et avec ses branches auxquelles on laisse les feuilles, on fait des balais. Le tremble, moins commun que le bouleau, est le bois de charronnage par excellence; l'on en fabrique tous les charriots et tous les instrumens aratoires. Le tilleul est d'une grande utilité; on se sert de son écorce pour faire des paniers, des traîneaux, des sacs à grains, des chaussures, et une quantité prodigieuse de nattes qu'on emploie dans le pays et que l'on envoie aussi dans l'étranger.

Les chevaux de la Russie centrale sont en général d'une taille moyenne, très-robustes, bien faits et remarquables surtout par la bonté de leur allure et la finesse de leurs jambes. Ceux des cosaques du Don et du Borysthène sont sveltes et légers, mais sauvages et indomptables pour tout autre que leurs maîtres. Ils n'ont pas besoin de gardiens, pour les protéger contre les incursions que font parfois les bêtes féroces dans les steppes où on les

laissé paître en liberté, ils se défendent fort bien avec leurs dents et leurs pieds. Les Russes sont durs envers leurs chevaux, ils ne les laissent pas plus de quatre heures à l'écurie dans le cours de la journée et de la nuit, ce qui ne les empêche pas de vivre jusqu'à dix et quatorze ans. Les Russes laissent ordinairement leurs chevaux à tous crins, et loin de leur faire jamais le poil, ils ajoutent de faux crins lorsqu'ils ne trouvent pas les naturels assez longs.

Vers le nord les moutons sont petits, leur laine est grossière et mauvaise; dans les provinces méridionales, on voit de superbes troupeaux et des moutons engraissés pour les riches; il existe dans ces pays, une espèce particulière de moutons, dont la queue pèse quarante livres.

Le chien n'est pas propre à la chasse, mais il sert comme animal de trait; et malgré toute la fatigue qu'on lui fait éprouver, on le nourrit fort mal. On voit en Sibérie des levriers remarquables par leur taille élancée, la beauté de leur forme, et la longueur des poils qu'ils ont aux

oreilles, aux jambes, aux cuisses et à la queue; tout le reste de leur corps est ras. On rencontre dans les grandes villes, des bandes de chiens indépendans, n'appartenant à personne; ils errent dans les rues et aboient et hurlent toutes les nuits d'été.

Il existe en Russie une espèce d'oies fort belliqueuses, dont les combats sont aussi curieux que ceux des coqs en Angleterre. Le gibier de toute sorte est très-abondant, mais on ne trouve de cerfs, de biches et de daims, que dans les parcs de l'empereur et de quelques grands.

Les rivières et les lacs fournissent une grande quantité de poissons, et même quelques espèces inconnues au reste de l'Europe.

On peut se faire une idée de la pêche en Russie, en songeant que l'on exporte une immense quantité de colle de poisson et de caviar, malgré la grande consommation qui doit avoir lieu dans un pays où l'on fait maigre au moins la moitié de l'année: il y a deux sortes de pêches remarquables,

celle qui se fait dans le Volga, dans le lit même duquel on pratique de vastes chambres; elles occupent toutes la largeur du fleuve, et n'offrent pour y entrer qu'un défilé assez étroit; de cette manière le poisson se pêche par milliers. Il y a en hiver une autre pêche assez singulière. Les pêcheurs se rassemblent en nombre et pratiquent de distance en distance des trous dans la glace; ils se divisent en troupes de trente ou quarante, et les trous sont tirés au sort; alors chaque troupe pêche dans le trou qui lui est échu.

La Russie est célèbre par ses fourrures: mais elles sont présentement plus chères et plus rares qu'autrefois. On y trouve des loups, des ours et des lynx. Ils n'attaquent presque jamais les hommes, à moins qu'ils n'en soient attaqués. Un ours sur lequel on tire un coup de fusil et que l'on manque, va droit à l'agresseur. Une chose assez singulière, c'est qu'on voit souvent en hiver des loups rôder autour des villages, guettant un cochon ou un mouton, à côté duquel jouent des enfans

de cinq ou six ans, attendre pour se jeter sur leur proie que les enfans soient retirés.

C'est pendant l'hiver que les Russes font la chasse aux loups, et voici de quelle manière: cinq ou six chasseurs se réunissent dans un traîneau, et se munissent d'un cochon de lait qu'ils mettent dans un sac attaché à une longue corde. Arrivés à la forêt, ils jettent hors du traîneau le sac contenant le cochon, et lâchant toute la longueur de la corde, ils le tirent ainsi en allant contre le vent; les loups attirés par les cris du cochon dont ils sont très-friands, accourent pour saisir la proie et les chasseurs les tuent.

La peau du lynx sert aussi de fourrures, et n'est pas moins estimée que celle des loups blancs. L'ours blanc vit sur les bords de la mer Glaciale. Il a huit à neuf pieds de long sur cinq de haut, il est d'une couleur jaunâtre ou blanc sale; son poil est hérissé et grossier. On se sert de sa peau pour des couvertures de traîneaux ou des tapis.

L'air n'est pas moins peuplé que la surface de la terre; les bocages retentissent du chant des linottes, des alouettes et des rossignols, ainsi que du gazouillement des étourneaux et des moineaux.

Mœurs et habitation du paysan.

Le paysan russe gémit dans la servitude; dès qu'il sait tracer un sillon, tailler des pierres ou scier des planches, si son seigneur lui ordonne d'être artisan, aussitôt il cesse de travailler et ne fait jamais que ce qu'on exige de lui à la rigueur. Il ne cherche point à perfectionner ce qu'il fait, parce qu'il ne tirerait aucun parti de son talent, et que son maître seul en profiterait, puisqu'il peut lui demander jusqu'à son dernier kopek. Qu'il lui dise : sois maçon, il le sera ; sois forgeron, il battra l'enclume. En conséquence, nulle émulation, nulle industrie; les arts mécaniques et les métiers se propagent avec une lenteur extraordinaire : cependant le Russe les cultiverait s'il était libre, ne fût-ce que par avidité, car il est âpre au gain ;

mais celui qu'il fait étant précaire, il ne veut l'acheter par aucune peine. Il vole et rapine tant qu'il peut, puis il boit et mange son argent s'il ne l'enfouit pas ; car beaucoup de paysans ont cette funeste manie; et comme ils meurent souvent avec leur secret, leur petit pécule est perdu pour l'État; dans lequel le numéraire est fort rare, quoique l'on frappe tous les ans une assez grande quantité de monnaie métallique.

Les paysans russes appartiennent ou à la couronne ou aux nobles ; les premiers dépendent d'officiers et de surveillans, dont ils ont le droit de se plaindre aux autorités supérieures s'ils sont maltraités.

Le sort des paysans appartenant aux nobles, varie selon l'humeur douce ou sévère de ceux dont ils dépendent, ils ont trois moyens de recouvrer leur liberté : l'affranchissement, l'achat de la liberté, et le service dans les armées.

Les villages russes n'ont presque tous qu'une seule rue, longue, étroite et bordée des deux côtés de maisons construites en bois, mais non avec des planches,

ce serait un abri trop peu solide dans un pays aussi exposé aux intempéries de l'air. On se sert d'arbres entiers, dépouillés seulement de leur écorce; on les place les uns sur les autres après les avoir fendus aux extrémités, de manière à ce qu'ils s'enchassent aux quatre coins de la maison, ensuite on remplit les interstices avec de la mousse. Le toit fait en planches s'avance sur les fenêtres, de trois à quatre pieds pour empêcher l'humidité de pénétrer. Toutes les maisons sont bâties sur le même modèle.

Les écuries, les remises, les granges ont la même forme que les maisons, et enclosent la cour qui forme un carré long. La basse-cour se trouve derrière la maison; celle-ci a une grande et une petite porte d'entrée sur la rue.

L'intérieur de la maison diffère suivant l'aisance du propriétaire. En général, elle se compose d'une seule chambre dans laquelle tous les membres de la famille travaillent, mangent et dorment pêle-mêle. Chez les gens un peu plus riches, on voit

fréquemment au-dessus de la pièce commune, une chambre en mansarde éclairée par des fenêtres sur la rue; c'est là que demeurent les femmes de la maison.

A cette exception près, les chambres de toutes les maisons offrent un aspect à peu près semblable; c'est un carré de quinze à vingt pieds; le poêle, placé à côté de la porte à droite en entrant, occupe le quart de la pièce, il est surmonté d'une plate-forme, garnie en planches sur le côté, qui sert de lit la nuit et de banc pendant les repas. On allume ce poêle le matin, et on y cuit les provisions de la journée. Lorsque la braise est bien formée, on la rassemble dans un coin et on ferme le poêle, ce qui donne à la chambre une chaleur insupportable.

Dès qu'on est entré, les yeux sont frappés de toutes les images de saints devant lesquelles les Russes commencent toujours par se prosterner, avant même de parler au maître de la maison. On remarque aussi les fenêtres, ou pour mieux dire les ouvertures oblongues pratiquées sur la

rue pour introduire l'air, la lumière, et chasser les exhalaisons, la fumée et la vapeur. On ouvre et l'on ferme ces ouvertures en avançant ou reculant une planche assujétie dans une coulisse; mais rien de plus incommode, car le vent et le froid pénètrent avec une telle violence par ces ouvertures, qu'on préfère encore la vapeur, quelqu'épaisse qu'elle soit. Dans quelques maisons, cependant, il y a des fenêtres de quatre et même de six carreaux; dans ces demeures privilégiées, le poêle est de faïence, les murs sont couverts d'une tenture de papier, et l'on y trouve aussi un assez bon lit.

Lorsque la famille est trop nombreuse pour qu'elle puisse coucher tout entière sur le poêle, on fixe une barre qui va du poêle à la cloison opposée, et sert d'appui à des planches dont on se sert en guise de lit. Les autres meubles sont un vase attaché au plancher par une chaîne; il contient de l'eau dans laquelle les Russes se lavent les mains plusieurs fois le jour avec une certaine cérémonie; près de la porte ou près

du poêle, suivant la saison, un baquet pour conserver de l'eau fraîche ou de l'eau chaude; des pots de terre, des cuillères, des assiettes et autres vases en bois, des pincettes en forme de croissant et sans ressort, ce qui oblige d'en avoir de diverses grandeurs; enfin une balance avec laquelle on calcule ce que l'on mange de pain en le pesant avant et après chaque repas; les berceaux des enfans sont suspendus au bout d'une perche, et on les berce presque continuellement.

Dans les villages on ne connaît pas d'autres chandelles, que des morceaux de bois blanc. Les Russes parcourent leurs granges, leurs écuries, avec une torche de bois résineux enflammée à la main, et sans prendre aucunes précautions. Aussi voit-on souvent des villages entiers réduits en cendres; mais ces incendies ne causent pas un grand préjudice aux habitans, vu le peu de valeur de leurs meubles. Ils ont seulement la peine de rétablir de nouvelles demeures, à moins qu'ils ne se trouvent dans le voisinage d'une ville où ils peu-

vent acheter au marché des maisons toutes faites.

Les bains sont placés derrière la bassecour; le paysan russe se baigne ordinairement le samedi avec toute sa famille, c'est une préparation à la toilette du dimanche. Ces bains ne se prennent pas en se plongeant dans l'eau, ce sont des bains de vapeur: la chaleur des étuves est ordinairement de trente-huit à quarante-deux degrés de Réaumur. Le froid du dehors est quelquefois de vingt-huit à trente; ainsi, la différence des deux atmosphères est environ de soixante-dix degrés. Les Russes passent de l'une à l'autre sans y faire attention, voilà ce qui les rend si insensibles aux rigueurs des saisons, et si durs à la fatigue. Cette manière de se baigner leur paraît un remède à tous les maux.

Les paysans russes mangent du pain bis que l'on renouvelle une fois la semaine, et auquel les étrangers s'accoutument facilement, quoiqu'il ait un goût un peu aigre. Le plat favori des Russes est une soupe épaisse de choucroute hachée, qu'ils

font étuver, et à laquelle ils mêlent des tranches de bœuf et de cochon : outre cela, ils mangent de la grosse viande et du gibier. Les jours maigres ils vivent avec des poissons, des légumes, des champignons et des fruits ; ils font aussi des gâteaux à l'huile ou au beurre, composés de gruau, de blé vert et de millet, et des petits pâtés avec des oignons, de la viande, des œufs et des racines. Le pauvre est parfois réduit à l'ail, à l'oignon et aux concombres.

Les paysans russes portent la barbe longue et les cheveux courts : leur habillement, excepté dans l'Ukraine où l'on trouve le costume polonais, est le même dans presque toute la Russie. En hiver, ils s'enveloppent dans une peau de mouton, que les plus aisés font couvrir de drap ; ils portent de doubles gants, dont le supérieur est de cuir sans séparation de doigts ; sur la tête un bonnet de drap ou de coton, garni de peau de mouton moins grossière que celle du surtout ; les jambes enveloppées dans de larges et longues bandes de drap ; les souliers sont d'écorces de

tilleul tressées; on les attache avec des cordons faits aussi d'écorce. En été, le paysan lorsqu'il travaille, n'a que de grands pantalons de toile blanche ou rayée, et une espèce de tunique, c'est-à-dire une chemise qui descend par-dessus les pantalons jusqu'à mi-cuisse. Cette chemise, dont l'ouverture est oblique sur le côté gauche, n'a jamais de col; elle est bordée d'un cordon et quelquefois d'un galon d'or; on la ferme avec un bouton. Hors les heures de travail, les Russes portent par-dessus ce léger costume un habit, ou plutôt une espèce de redingote en drap, dont les pans taillés obliquement, se croisent de gauche à droite : la forme en haut est semblable à celle de la chemise, et se ferme de même; des ganses tiennent lieu de boutonnières : par-dessus ce vêtement, assez souvent de toile blanche, ils portent une ceinture de couleur qui tombe sur le côté; ils sont toujours munis d'un couteau et d'une hache; ce dernier instrument est universel. L'été, on substitue le chapeau rond au bonnet fourré.

L'habillement des femmes se compose d'une chemise blanche à manches longues, boutonnées au poignet, et d'une robe de toile bleue ou rouge sans manches; de sorte que l'on voit celles de la chemise, ce qui produit une variété assez agréable. Ces robes appelées *sarafan*, dessinent très-visiblement les formes, et sont garnies du haut en bas de boutons et de ganses avec lesquels on les ferme. Quelques femmes portent, au lieu de sarafan, des jupes et des corsets beaucoup moins jolis. Les jeunes filles ont le même costume que les femmes mariées; mais on les distingue à la coiffure. Celle des femmes, dont la forme varie un peu suivant leurs caprices, est un bonnet auquel s'attache un grand mouchoir, qui retombe sur le dos; les jeunes filles portent un simple ruban placé comme un bandeau, et souvent orné d'un galon d'or; quelques rubans plus étroits sont attachés aux extrémités de celui-là, et servent à lier auprès de la nuque, leurs cheveux, qui tombent en longues tresses sur leurs épaules.

Les femmes russes valent en général mieux que les hommes; elles sont douces, soumises, très-sédentaires, et bonnes mères de famille. Dans les querelles de ménage, qui finissent toujours par des coups, elles se laissent battre avec une patience et une résignation sans exemple.

Naissances.—Noces.— Funérailles.

En Russie, la naissance d'un enfant est suivie du baptême; on mange ensuite en famille et on s'enivre. Pendant le cours des couches de la femme, ceux qui viennent la voir, doivent, en s'approchant de son lit pour lui demander de ses nouvelles, glisser une pièce de monnaie dont la valeur varie, suivant la qualité et la fortune de la personne faisant l'offrande. Les personnes d'un rang élevé ne peuvent donner moins d'un ducat. Les gens mariés sont seuls assujétis à cet usage, probablement parce qu'ils peuvent, en pareille circonstance, être remboursés. Ce petit impôt est aboli à Pétersbourg, mais on le paie très-exactement dans toutes les provinces.

Les cérémonies du mariage sont nombreuses et assez singulières ; les époux ne se voient que le jour des noces; on les coiffe et on les pare devant un miroir commun ; ils peuvent approcher leurs joues, mais il faut qu'une étoffe les sépare; ensuite on se rend en pompe à l'église, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Le prêtre demande le consentement des époux, ensuite il leur donne à tous deux un anneau béni, et leur fait boire du vin trois fois, l'un après l'autre, dans le même vase. Pendant la cérémonie, les époux ont une couronne sur la tête ; lorsqu'elle est achevée on revient à la maison, où la mariée doit constamment se plaindre et se lamenter; il en est même qui s'égratignent.

Après le repas, les danses et les chants commencent: tout ce qui concourt à terminer la fête est un emblême de la fécondité. Le lit des époux est dressé sur des gerbes; les flambeaux sont posés dans des barils remplis d'orge et d'avoine. Le lendemain, le plus âgé de la famille porte aux

époux, en grande pompe, un pain fait exprès, sur lequel on incruste une pièce de monnaie, et une des agraffes que les femmes portent sur la poitrine; avant de donner ce pain, on le pose trois fois sur la tête de la jeune femme.

Il ne se fait point de mariage sans le *druschka* autrement dit, *aide du fiancé*, c'est une espèce de bouffon que l'on appelle à toutes les noces. Il est aussi indispensable que les violons en France. La fonction de ce personnage est d'aller dès le matin devant la porte des futurs époux, annoncer à haute voix à tous ceux qui se trouvent présens, que le très-haut et très-puissant prince....... et la très-haute et très-gracieuse princesse...... les invitent à assister au banquet des noces. Quelque gueux et misérables que soient les époux, la formule est toujours la même; mais il faut bien se garder de se présenter sur une telle invitation, sans quoi on serait hué et honni. Après cette invitation le *druschka* est encore chargé d'ouvrir la marche en conduisant les époux à l'église, et de mettre tout

le monde en train par ses plaisanteries et ses quolibets. Entr'autres attributs distinctifs, le *druschka* est coiffé d'un bonnet de forme conique. Pour remplir dignement cet état en Russie, car c'en est un quelquefois fort lucratif, il faut être gai et fécond en bons mots et en saillies, avoir l'air d'un bon vivant, réunir à une taille courte et ramassée une face bien nourrie, un teint enluminé, et surtout un large ventre: le *druschka*, doué par la nature de tous ces dons, ne peut manquer d'avoir la vogue.

Les funérailles se font en Russie avec beaucoup de pompe. Autrefois on enterrait les morts dès qu'ils avaient rendu le dernier soupir, maintenant on les garde huit à dix jours. Pendant ce temps, les parens et les proches, même les ennemis du défunt, se réunissent autour de son cadavre que l'on vêtit avec soin; ils le pleurent et témoignent leur douleur par mille signes extérieurs, mille simagrées d'affliction; ensuite, ceux envers qui il a eu des torts les lui rappellent et lui adressent des reproches. Le mort ainsi pleuré et répri-

mandé, est porté en terre par les popes et escorté de pleureuses payées pour répandre des larmes et pousser des gémissemens. Avant de le mettre dans la bière, on a eu soin de le munir d'un passeport pour l'éternité, dans lequel les popes certifient de sa bonne conduite, de sa foi, et recommandent à Saint-Pierre de lui ouvrir les portes du Paradis. Ce billet, revêtu de la signature de l'évêque, est placé dans la main du mort. Après l'enterrement, on revient à la maison célébrer les commémorations; ce sont des orgies qui durent neuf jours, et que l'on renouvelle encore à la fête et à l'anniversaire du défunt.

Jeux.— Danses.—Musique.

Les Russes à peine parvenus aux premiers degrés de civilisation, du moins dans les trois quarts de l'empire, conservent encore presque tous les traits de cet état de barbarie où l'on n'attache de prix qu'aux forces physiques, et n'ont pour jeux que des exercices violens.

La lutte est un de leurs principaux amusemens. Les lutteurs se prennent au collet, l'un de la main droite, l'autre de la main gauche, et cherchent ainsi à se terrasser en se donnant des crocs-en-jambes. Les *boxeurs* qui ne ressemblent point à ceux des Anglais, ont la main armée d'un gantelet de cuir, n'ayant de séparation que pour le pouce; lorsqu'un des deux champions est renversé, le combat cesse, et il n'a jamais de suites fâcheuses.

D'autres jeux doivent leur naissance aux saisons. De ce nombre sont le ballon, les montagnes de glace et les parties de traîneaux. Le besoin de s'échauffer en hiver a sans doute donné la première idée du ballon: c'est une enveloppe de peau de douze à dix-huit pouces de circonférence, que l'on remplit d'étoupes et de crins. Les joueurs se le renvoient en le lançant en l'air, tantôt du pied, tantôt de la main, et de la même manière qu'on lance les ballons faits avec des vessies. Seulement on parcourt plus d'espace qu'en France, parce que les joueurs se disputent à qui s'emparera du

ballon et le jettent quelquefois fort loin avec le pied.

Les montagnes de glace sont aussi un des plaisirs de l'hiver; dans les villages, on les établit sur le penchant d'une colline que l'on arrose pour la rendre glissante; mais dans les villes et surtout à Pétersbourg, on les élève à plus grands frais. C'est un échafaudage de cinquante pieds d'élévation environ, qui descend par une pente douce jusqu'à la rivière; on trouve à sa base un nouveau monticule. La première éminence, garnie de garde-fous pour les spectateurs, est formée par-dessus l'échafaudage avec de gros glaçons sur lesquels on jette de l'eau jusqu'à ce que la gelée les joigne ensemble, et que la surface offre une glace bien unie. C'est alors que dans de légers traîneaux on s'élance du haut de cette montagne, et qu'en une minute, on arrive au sommet de la seconde, où l'on est porté, par l'élan que l'on a pris, à la descente de la première. Si on veut recommencer la course, il faut revenir à pied sur la montagne, où l'on monte par un escalier.

Les courses de traîneaux n'ont guères lieu qu'à Pétersbourg, sur la Newa, le dimanche et les jours de fêtes. Les traîneaux destinés à ces courses sont attelés d'un ou de deux chevaux. S'il y en a deux, il faut absolument, sous peine d'être trouvé fort ridicule, que le cheval du brancard soit un trotteur, et que le porteur le suive au galop.

Les danses Russes sont variées. Tantôt ce sont des rondes où les jeunes filles et les jeunes gens, réunis en grand nombre, dansent ensemble; d'autres fois, deux danseurs fixent seuls tous les yeux; on fait cercle autour d'eux en chantant ou jouant de quelqu'instrument, et cette danse commence toujours par une sorte de pantomime. Chez les cosaques, c'est un défi entre le danseur et la danseuse: l'un déploie toute sa force et toute son agilité; l'autre, toute sa souplesse et toutes ses grâces.

Le goût de la danse est général en Russie; le dimanche et les jours de fête, lorsque le temps est serein, les villages sont

remplis de groupes dansans. L'hiver, comme il fait nuit dès trois heures, on danse à la lueur des flambeaux, ce qui offre un coup-d'œil singulier et une illumination réellement magique par ses effets et ses accidens. Qu'on se figure une rue large de vingt pieds et longue de trois à quatre cents pas, garnie à droite et à gauche de maisons couvertes de neige et remplie d'une foule d'hommes, de femmes, de jeunes garçons et de jeunes filles, tous un flambeau à la main et courant çà et là. On ne saurait peindre les effets produits par ce contraste de la lumière et de la nuit, par les reflets sur la neige, par l'éclat des étoffes de toutes couleurs et le mouvement des promeneurs et des danseurs.

Le Russe aime le chant encore plus que la danse. Sa gaîté et un penchant naturel semblent lui en inspirer la passion. Le laboureur chante en traçant son sillon, l'artisan en travaillant, le soldat en allant au combat, le postillon en conduisant son attelage. Ils ne se bornent pas à des chan-

sons nationales, quoiqu'ils en aient de fort belles et de très-remarquables par leur simplicité, ils improvisent; à la vérité ce n'est pas fort difficile, parce qu'ordinairement ils chantent de la prose, et presque toujours quelque chose d'analogue à la circonstance où ils se trouvent. Leurs instrumens sont assez variés, mais fort peu perfectionnés. Leur *roschok*, chalumeau fait d'écorce d'arbre, a un son criard et perçant; mais entendu dans le lointain, et renvoyé par les échos du bord des rivières sur lesquelles on le joue souvent, il produit un effet agréable.

Les Russes ont aussi une espèce de musique connue sous le nom de musique des cors-de-chasse, et qui leur est particulière. On en doit l'invention à un Bohémien nommé Maresch; elle est exécutée avec une perfection qui étonne, lorsque l'on connaît la singulière composition de l'orchestre. Il faut au moins pour le former, quarante musiciens, et leur nombre peut s'élever jusqu'à cent. Tous ont un instrument d'une forme semblable. Ce sont

des espèces de tubes recourbés seulement à l'embouchure, et qui vont en augmentant jusqu'à l'extrémité par laquelle s'échappe le son; mais la grandeur des instrumens varie; il y en a depuis deux pieds de long jusqu'à trente-deux, dans une échelle progressive, par la raison que chaque cor ne doit jamais donner qu'un seul et même son: en conséquence, pour embrasser quatre ou cinq octaves, il faut cinquante ou soixante cors de grandeur différente. Les exécutans n'ont pas de musique notée, ils n'en ont pas besoin, il n'est pas même nécessaire qu'ils sachent quelles notes ils font. Ce sont de vraies machines subordonnées au chef d'orchestre, aux signes duquel on obéit avec une précision mécanique. Lui seul a l'âme de cette musique; c'est de lui que dépendent absolument la chaleur et l'ensemble de l'exécution; qu'il marque la mesure avec âme, avec feu, la musique aura du feu et de l'âme, car les musiciens qu'il commande obéissent avec autant de précision que les touches d'un clavecin. Lorsqu'on

n'a point entendu cet étonnant concert, on a de la peine à se figurer que l'on puisse exécuter ainsi, avec ensemble et expression, non pas des morceaux simples et ordinaires, mais les compositions les plus compliquées de Mozart et de Pleyel. Rien n'est plus vrai cependant, et les musiciens allemands, italiens, français qui sont allés en Russie, ont tous admiré cette musique, que l'on n'entend que là et qu'on ne peut même entendre ailleurs; car il ne faut rien moins que la servile docilité d'un Russe, sa patience et son attention soutenues par force coups de bâtons, pour parvenir à ne pas attaquer mal-à-propos, ou ne pas soutenir trop long-temps une note, en exécutant les plus grandes symphonies; encore faut-il trois années consécutives d'exercices et de travaux continuels pour former un orchestre de ce genre. C'est en plein air et surtout dans le calme des nuits, que cette musique produit le meilleur effet; il est tel, que les yeux fermés ou à une certaine distance on ne soupçonnerait jamais la singulière compo-

sition de l'orchestre; car, il n'y a ni confusion, ni lenteur qui puissent, le moins du monde, en trahir le secret.

Liberté des cultes. Fêtes. Superstitions.

Il existe une religion dominante en Russie; c'est la religion grecque, surchargée de superstitions et de cérémonies. Aucun peuple n'est plus attaché à sa religion que le Russe, n'en est plus scrupuleux observateur ni plus intimement convaincu de sa prééminence sur toutes les autres, et cependant le Russe pousse la tolérance jusqu'au respect pour les autres cultes. Si le hasard le fait assister à une cérémonie religieuse quelle qu'elle soit, il se tiendra la tête nue, dans une attitude modeste et respectueuse. L'esprit de la nation a passé à cet égard chez tous les étrangers qui se trouvent en Russie: à Pétersbourg, luthériens, calvinistes, arméniens, protestans, catholiques, tous vivent dans la paix et l'union, les prêtres russes fréquentent même ceux des autres communions.

L'office de l'église grecque se célèbre

avec beaucoup de dignité et de pompe. Dans les fêtes solennelles, les prélats portent des habits sacerdotaux couverts d'or, d'argent et de perles. Leurs mitres brillent souvent de pierres précieuses ; elles ne sont pas terminées en pointes comme celles de nos évêques ; elles ont la forme de couronnes. Le costume des popes, hors de l'autel, est composé d'une longue robe bleue, verte ou violette, mais toujours de couleur foncée et à manches fort larges. Les prêtres laissent croître leur barbe ainsi que leurs cheveux ; ceux-ci tombent en anneaux sur leurs épaules. Ils portent l'été un chapeau sur leur tête et l'hiver un bonnet à large bord.

La religion russe consacre et célèbre un grand nombre de fêtes. Ce sont autant de jours d'ivresse pour le peuple ; il est vrai qu'il les achète par beaucoup de jeûnes et d'abstinences, car sa religion lui prescrit quatre carêmes. Le premier, dit le grand carême, commence huit semaines avant Pâques et dure jusqu'à cette fête. Le second est le carême de Saint-Pierre, il dure

cinq semaines et cinq jours. Le troisième, celui de la mère de Dieu, commence le 1er. août et se continue jusqu'à l'Assomption. Le quatrième précède Noël et commence le 15 novembre. Pour observer ce carême dans toute sa rigueur, on ne doit manger que des mets extrêmement légers et en fort petite quantité.

Indépendamment de ces quatre carêmes, on fait encore maigre tous les mercredis et samedis, ce qui joint aux vigiles, complète au moins six mois de maigre scrupuleusement observés par le Russe.

Une des fêtes les plus remarquables est la bénédiction des eaux, elle a lieu le 6 janvier. Voici comme on la célèbre à Pétersbourg: on élève sur la Newa, en face des fenêtres du palais impérial, un reposoir en forme de dôme, sous lequel on pratique une ouverture carrée précisément au milieu; l'espace compris entre cet endroit et le palais est couvert de tapis, parce que la famille impériale se rend ordinairement avec le clergé à cette cérémonie. Les régimens et la garde im-

périale y viennent apporter leurs drapeaux pour qu'on les asperge d'eau-benite. On puise de l'eau par le trou pratiqué dans la glace, au milieu du reposoir ; on la met dans un bassin ; le métropolitain y plonge un crucifix ; on rejette cette eau dans le trou, la bénédiction est faite et l'on reprend de l'eau pour en répandre sur les assistans. Pendant la cérémonie on chante des prières, et le canon de la forteresse se fait entendre. Ensuite le clergé et la famille impériale retournent au palais, et aussitôt après leur départ, le peuple rompt les barrières autour du reposoir, et se précipite en foule pour puiser de l'eau-bénite. Cette cérémonie est vulgairement appelée *le Jourdain.*

La fête de Pâques, non moins solennelle, répand encore plus d'allégresse. La fin d'un carême aussi long que rigoureux, l'approche des beaux jours, les premiers rayons du soleil qui reparaît dans tout son éclat après une longue absence, la magnificence extraordinaire des cérémonies, tout contribue à rendre cette fête chère

au peuple. Elle est annoncée la veille, à dix heures du soir, par le son des cloches. Alors on se porte en foule à l'église, et dès que l'office est fini, vers deux ou trois heures du matin, chacun revient chez soi rompre enfin les huit semaines de jeûnes et d'abstinence. Souvent ce repas dure jusqu'au milieu du jour suivant, et le bon Russe s'enivre pour perdre tout souvenir des macérations passées. Parmi les usages de cette fête, on remarque la présentation des œufs de Pâques; amis, parens, chacun en donne et en reçoit. Les serfs en présentent aussi à leurs seigneurs qu'ils embrassent, en leur disant : *cristos voscress*, le Christ est ressuscité. Le seigneur ne peut refuser l'accolade, et répond : *vo istiney voscress*, oui, il est ressuscité. On chôme la fête de Pâques huit jours de suite; elle est pour les Russes un nouveau carnaval. On a peine à se figurer jusqu'où ils portent leur joie; leur ivresse ou plutôt leurs déréglemens. Hôtels, auberges, cabarets, tout est plein de gens qui mangent, chantent, boivent et dansent. Les rues sont

jonchées d'hommes ivres. A cette époque les places de Pétersbourg offrent le coup-d'œil d'une espèce de foire. L'on y voit tous les jours, depuis midi jusqu'au soir, une affluence prodigieuse de peuple et de personnes de toutes conditions, qui en font le tour à pied, à cheval ou en voiture. Il est difficile de se faire une idée du tumulte et du bruit de ces réunions. Non-seulement chacun chante, siffle ou joue de quelqu'instrument, mais des bateleurs de toute espèce font retentir les airs du son de leurs trompettes et de leurs cors, pour appeler les badauds, et les inviter à voir leurs marionnettes, leurs pantomimes, leurs escamotages, ou bien leurs tours de force. C'est aussi à l'époque de ces fêtes que les Russes vont en escarpolette, exercice qu'ils aiment de passion.

On trouve chez eux presqu'autant de petites pratiques superstitieuses que de fêtes. Jamais un Russe ne mange de lièvre ni de pigeons, quoique ces animaux abondent dans son pays; il s'imagine que le lièvre est immonde et que le pigeon

est sacré, parce que le Saint-Esprit parut sous la forme de cet oiseau.

La sonnerie des cloches est un objet de vénération pour les Russes; ils trouvent du rapport entre les âmes des morts et cette musique aérienne et céleste; ils pensent qu'elle influe beaucoup sur leur salut. C'est une dévotion de sonner les cloches; aussi les jours de grandes solennités, ne les laisse-t-on pas reposer un instant. Il y a même de petites maisons bâties autour des clochers, dans lesquelles les dévots sonneurs trouvent de petites cordes attachées à la grosse corde de la cloche.

Le nombre mystique des Russes n'est pas trois, comme chez presque tous les autres peuples, mais quarante; ils attachent à ce nombre mille propriétés imaginaires; ils l'ont choisi, disent-ils, parce que Jésus-Christ a jeûné quarante jours, parce qu'il a fait son ascension au bout de quarante jours; parce que le peuple de Dieu a erré quarante ans dans le désert; et qu'on trouve le nombre qua-

rante compris trois fois dans celui des années que Moïse à vécu. Les Russes ont des saints pour toutes les maladies et pour toutes les circonstances de la vie.

Le rit grec condamne le culte des images taillées; jamais on ne voit une statue dans une église russe; mais on y trouve en revanche des milliers d'images de saints en peintures, auxquelles les fidèles rendent un culte presque égal à celui de la Divinité. Ce n'est même pas assez pour eux de les adorer dans les temples, ils leur élèvent encore des chapelles dans l'intérieur de leurs maisons. Il n'en est point où l'on ne trouve ce qu'on appelle en Russie, *un bog. Le bog* est le saint adopté par la maison, et sous la protection duquel se place chaque famille. Le culte qu'on rend à ces saints, et les vœux qu'on leur adresse, établissent beaucoup de rapports entre eux et les pénates des anciens. Le *bog* est ordinairement peint sur bois; mais on l'enjolive, et on l'entoure quelquefois de diamans qui lui donnent un très-haut prix. Les seigneurs surtout y mettent beaucoup de

luxe, ils ont souvent des chapelles de *bog* d'une valeur extraordinaire. Les jours de fête, le *bog* est entouré d'un luminaire très-brillant. Les cierges des *bogs* ne sont pas comme ceux des églises de France, menus par le haut, gros par le bas; ils vont, au contraire, en augmentant de bas en haut. De tels cierges, disent-ils, peignent mieux les regards que les saints laissent tomber du haut du ciel.

Le Knout.

En Russie, les lois condamnent très-rarement à la peine de mort. Les coupables de haute trahison sont seuls décapités; mais la mort ne serait-elle pas préférable à la douloureuse existence que l'on conserve aux condamnés? C'est toujours dans les affreux déserts de la Sibérie qu'on les relègue; après les avoir fouettés, marqués, leur avoir arraché les narines ou même les avoir punis du *knout*.

Le supplice du *knout* tire son nom de l'instrument que l'on emploie pour l'infliger. Cet instrument, long en tout de cinq

pieds, est composé d'une courroie, épaisse d'environ trois lignes, et durcie par une préparation particulière, d'un fouet fortement tressé et d'un manche de bois fort court. Le patient est attaché par les pieds et par la tête à une pièce de bois, de manière qu'il présente le dos sur lequel les coups sont portés. On prétend qu'un exécuteur adroit peut tuer un homme avec trois coups bien appliqués; mais cela n'arrive jamais. Les coupables meurent presque toujours des suites de cet horrible supplice dans les prisons, où l'on ne prend aucun soin de panser leurs plaies; ils sont bientôt dévorés par la gangrène. Il serait à souhaiter pour eux qu'ils mourussent sur le lieu du supplice. Le *knout* ne va jamais sans la marque qui s'imprime sur le front et sur les deux joues, ni sans l'enlèvement des narines; comme ce complément du supplice n'a lieu qu'après l'exécution de la peine principale, le malheureux coupable n'en souffre pas beaucoup, car il a souvent perdu le sentiment. Ceux qui échappent et survivent à toutes ces

horreurs, sont transportés des prisons aux colonies de la Sibérie. C'est au printemps et en automne, qu'on envoie les exilés. Ils sont conduits enchaînés deux à deux et attachés à une longue corde. Arrivés à Tobolsk, ceux qui savent quelque métier, sont distribués chez les artisans de la ville; les autres sont employés aux mines.

Outre ces nombreux supplices réservés aux coupables de quelque crime, il y a, pour les fautes moins graves, une autre punition, que l'on appelle *battoges*; elle s'administre avec une baguette grosse à peu près comme le doigt. Il faut deux exécuteurs pour donner les *battoges;* l'un tient la tête du patient, l'autre ses pieds, et tous deux frappent alternativement et en mesure sur son dos. Quand l'exécution est finie, le pauvre fustigé est obligé d'aller se jeter aux pieds du juge, pour le remercier de ne pas l'avoir condamné à subir une plus forte peine. Les nobles peuvent être condamnés à recevoir les *battoges;* c'est le châtiment dont ils punissent le plus fréquemment leurs serfs.

Pétersbourg.

Pétersbourg est situé sous le soixantième degré de latitude septentrionale, à l'embouchure de la Newa. Cette rivière l'environne presqu'entièrement; elle se divise en plusieurs bras, et forme des îles dans lesquelles sont placés plusieurs quartiers de la ville. On peut arriver à Pétersbourg par mer ou par terre: quand on arrive par mer, il faut toujours passer par Cronstadt. Dès que l'on sort du port de cette ville, une agréable vue prépare l'œil au tableau éclatant et magique qu'offre bientôt après Pétersbourg. A droite, sur les bords méridionaux du golfe, se présente l'aspect le plus délicieux; tantôt un côteau en pente douce, et couvert d'un tapis éblouissant de verdure et de fleurs; tantôt une colline escarpée, couronnée de bocages enchanteurs: ici c'est une vallée; là un jardin charmant; partout des maisons de campagne plus ou moins élégantes et riches; la plupart appartenant à des seigneurs russes ou à des négocians étrangers; mais

ce qui fixe surtout l'attention et efface tout le reste, ce sont les palais impériaux d'Oranienbaum, de Péterhof et de Strelnaya-Mysa, tous plus remarquables les uns que les autres. Sur la gauche, le long de la rive septentrionale du golfe, la vue est moins variée, moins riante; mais les belles forêts de sapins et de bouleaux qui la bordent, ont quelque chose de sévère, de majestueux, et présentent un contraste frappant avec la rive droite. Le milieu du tableau est terminé à l'horizon par les deux clochers de l'amirauté et de l'église du fort de Pétersbourg. A mesure que l'on approche, on découvre à l'extrémité nord-ouest de l'île de Vasilief, le port des galères; et en remontant le grand bras de la Newa, on jouit d'une vue imposante. La ville se présente sur une longueur de plus d'une lieue, et sur deux cents toises de large. A droite, on a la rive méridionale du fleuve, bordée d'un magnifique quai de granit. Le long du quai s'élèvent un grand nombre de belles maisons, d'hôtels et de palais. Plus loin, on voit la place de

Pierre Ier, où se trouve la magnifique statue équeste de cet empereur, et au-delà le pont de bateau qui conduit de cette place à l'île de Vasilief. Ce pont, long de cent trente toises, repose sur vingt et un grands bateaux. Au-delà est le vaste édifice de l'amirauté, avec ses chantiers et son beau clocher, dont la flèche dorée, éclairée par le soleil, semble une colonne de feu; un peu plus loin, le palais impérial, dont la vaste étendue et la saillie, dérobent aux yeux les autres beaux édifices qui continuent d'embellir cette rive de la Newa. A gauche est encore un superbe quai tout en granit, bordé de jolies maisons; puis le grand édifice de l'académie des arts, l'hôtel du corps des cadets, etc. Toujours en suivant de l'œil la même rive, on aperçoit la forteresse de Pétersbourg, et toute cette belle vue que l'on peut embrasser presque d'un seul coup-d'œil en arrivant dans la ville par eau, est terminée par l'hôpital militaire de marine.

En arrivant à Pétersbourg par terre, le dernier relais de cinq lieues est extrême-

ment varié. Près de la maison du maître de poste, on voit le château de Strelnaya-Mysa, appartenant au grand duc Constantin; et non loin de-là un couvent de moines. Le chemin est très-beau; on fait trois lieues ayant à sa droite de jolies maisons de campagne, et à sa gauche le golfe de Cronstadt. Durant les deux dernières lieues, la route s'éloigne un peu de la mer, et l'on passe, jusqu'à la capitale, au milieu d'une double haie de maisons de campagne, de jardins, de parcs, à travers lesquels on découvre de temps en temps les clochers de la ville et quelques autres édifices.

La porte par laquelle on entre est un arc de triomphe, bâti en granit fin. Il est à une seule arcade d'un style noble et simple, et surmonté d'urnes en marbre blanc. On arrive bientôt après au beau pont de Kalinskin, jeté sur la Fontanka et sur le canal de Catherine, dont les eaux se réunissent quelques pas plus haut, et se rendent dans le golfe de Cronstadt. Ce pont est de granit, comme les quatre autres que

l'on a jetés sur la Fontanka; il a deux arches, au milieu desquelles est un pont-levis. Les poids et cabestans sont placés entre quatre jolies colonnes de granit destinées à porter des reverbères. L'aspect de ce pont, des deux magnifiques canaux, et des superbes quais de granit qui les bordent, étonnent le voyageur.

Les auberges à Pétersbourg ne sont pas commodes, en général, sous le rapport du service: on n'y a point, comme en France, des domestiques destinés à s'occuper de tous les voyageurs, et il faut prendre un domestique de place.

Les quais de Pétersbourg sont un de ses plus beaux et de ses plus riches ornemens: celui de la rive gauche de la Newa est surtout remarquable, il a plus d'une lieue de longueur. Fondé sur une grille qui repose sur pilotis, il s'élève au moins de dix pieds au-dessus du niveau ordinaire du fleuve; dans toute sa longueur règne un trottoir large de sept à huit pieds, tout en granit, ainsi que le parapet. De distance en distance, le parapet est interrompu par des

reposoirs en demi-lune, avec des bancs de granit; à droite et à gauche on descend par une pente douce jusqu'au bord du fleuve; c'est par-là que les cochers vont puiser de l'eau, les blanchisseuses laver leur linge, et que ceux qui veulent passer le fleuve descendent pour s'embarquer en été et pour le traverser à pied en hiver.

Les ponts de bateaux étant très-éloignés les uns des autres, on serait obligé, dans une aussi grande ville que Pétersbourg, de faire en été d'immenses détours, s'il n'y avait sur les bords du fleuve des bateliers tous prêts à conduire d'une rive à l'autre, pour une très-légère rétribution. Leurs bateaux à deux rames ne sont pas couverts; mais au printemps, avant que les ponts soient rétablis, et en automne quand ils sont ôtés à cause des approches de l'hiver, on trouve aux endroits où on les passe, de grandes gondoles dirigées par dix ou douze rameurs. Elles appartiennent aux différens ministères de l'empire ou à des particuliers. Les gondoliers sont non-seulement très-bons rameurs, mais

comme on s'en sert en été pour des parties de promenades, ils sont obligés d'amuser la compagnie par leurs chants et par des morceaux de musique nationale, exécutés sur des instrumens. Les grands seigneurs ont leurs gondoles particulières, et font porter à leurs gondoliers une très-riche livrée.

Pétersbourg a, sur toutes les autres capitales de l'Europe, l'avantage d'avoir été bâti avec ensemble. Tout est jeune, frais et nouveau dans cette ville ; les rues sont droites, régulières et spacieuses : peut-être même cette régularité finit-elle par être monotone et fatigante ; les rues sont pavées à dos d'âne et pourvues d'égoûts pour l'écoulement des eaux; cependant au printemps et en automne elles sont couvertes de boue. On ne trouve point de fiacres, mais des voituriers qui en tiennent lieu; en été, ils se servent de petits chars à bancs, nommés en russe *droschki;* et en hiver, de traîneaux très-légers : ils conduisent à peu de frais partout où l'on veut aller. Ces traîneaux vont avec une extrême rapi-

dité; ils font en un quart-d'heure une course qu'un piéton ne ferait pas en plus d'une heure.

Pétersbourg est la ville des équipages; on ne les regarde pas comme objet de luxe, mais comme une chose indispensable et de première nécessité, en raison de la longueur des distances; aussi, même dans la classe moyenne, il n'est personne qui n'ait sa voiture. Comme les cochers et les jokeys sont obligés d'attendre leurs maîtres dans les rues, il est d'usage en hiver d'allumer des feux sur les places du Palais, de l'Opéra, et sur toutes celles où se rassemblent un grand nombre de voitures. Ce sont des espèces de cases rondes entourées d'un parapet de granit ou d'une grille de fer, et couvertes d'un dais en fer soutenu par des branches du même métal. On place le bois par terre; on l'allume, et vingt-cinq à trente personnes peuvent se chauffer à la fois.

Les rues et les quais sont fort bien éclairés la nuit, et la longue file des reverbères produit une belle illumination. Le jour, le

coup-d'œil est aussi fort agréable, et les rues de Pétersbourg offrent l'aspect le plus éclatant et le plus frais, tant à cause de la forme des maisons, que des couleurs claires et douces dont on les revêtit de temps en temps; elles sont en général construites en briques et ont peu d'ornemens, si ce n'est les colonnes si fort à la mode qu'on en place partout. Presque toutes les maisons n'ont que deux étages, elles sont garnies de plusieurs balcons; les toits sont en fer et une balustrade règne tout autour; les toits sont peints, ainsi que les maisons, en vert-pomme, en rouge, en blanc, le plus souvent en jaune-grisâtre. Outre le principal bâtiment sur la rue, il y a encore à chaque maison, des ailes saillantes et un double corps-de-logis sur le derrière. Les cours sont vastes et peuvent contenir, indépendamment des voitures des convives ou des visitans, une grande quantité de bois de chauffage. Le premier étage est destiné aux salons et aux appartemens des maîtres; les ailes et les bâtimens de derrière sont occupés par les enfans, leurs

gouverneurs et leurs gouvernantes; le rez-de-chaussée est réservé pour les chambres de domestiques, les cuisines et les caves; les remises, les écuries, les greniers et la glacière sont sur la cour. Les fenêtres sont vitrées en grands carreaux. Dans l'hiver, on met de doubles fenêtres que l'on place extérieurement, et dont on bouche soigneusement les plus petites ouvertures pour empêcher que la vapeur, se portant aux vitres du dedans, ne s'y gèle, ce qui intercepte le jour.

Le Palais d'hiver est plus remarquable par sa grandeur colossale, et la magnificence de son intérieur, que par la beauté de son architecture. C'est un carré long au milieu duquel est une cour assez vaste. La façade principale a, des deux côtés, des perrons couverts, surmontés de balcons; la grande entrée du milieu est réservée pour les souverains et les ambassadeurs.

L'Ermitage est une dépendance du palais d'hiver, avec lequel il communique par des arcades souterraines. Catherine II le fit bâtir, et s'y retirait chaque jour quel-

ques heures pour se dérober aux affaires. Les appartemens sont meublés avec richesse et élégance. Le faîte de l'édifice est occupé par un jardin suspendu, à la manière asiatique. Il y a un autre jardin d'hiver très-curieux; il est entièrement environné et couvert de vitrages, on peut le comparer à une vaste serre-chaude. On y voit des arbres dans toute leur hauteur; les allées sont belles; et ce qui anime surtout ce jardin factice, c'est un grand nombre d'oiseaux étrangers qui voltigent en liberté dans cette enceinte. La façade de l'Ermitage est dans le même alignement que le palais, ce qui forme sur les bords de la Newa une continuité d'édifices d'un effet majestueux.

En Russie, les maisons d'éducation ne sont autre chose que des établissemens militaires, où l'on s'occupe bien plus à former et à fortifier le corps par de nombreux exercices, qu'à développer, par l'étude, les facultés de l'esprit ou de l'imagination. Il y a quatre corps de cadets: le corps des cadets de terre; le corps des ca-

dets d'artillerie, les cadets des mines et les cadets Grecs. Chacun de ces établissemens a des réglemens qui lui sont propres. L'éducation et l'instruction que l'on y donne varient suivant la diversité de leur objet. Ces maisons ont été créées pour les nobles, et sont occupées par eux. Cependant on y reçoit quelques bourgeois; mais dans la crainte qu'ils oublient leur condition, il n'est rien, soit dans la division des corps, soit dans l'uniforme et dans tous les exercices, qui ne tende à la leur rappeler.

L'hôtel des cadets de terre est le plus considérable, ses bâtimens sont d'une immense étendue et renferment au moins deux mille personnes.

Le couvent des demoiselles est situé sur les bords de la Newa; il se trouve à l'extrémité de la ville, dans une espèce de retraite, loin du bruit et du monde. Il est bien bâti, spacieux et orné d'un beau jardin. Les personnes attachées à la maison demeurent toutes au couvent. Il est divisé en deux parties principales; l'une pour les demoiselles nobles que l'on prend, comme les

cadets, parmi les enfans des officiers qui ont bien mérité de la patrie; la seconde est pour les bourgeoises: comme les unes et les autres ne sont pas destinées à remplir absolument les mêmes devoirs et à jouer le même rôle dans la société, on ne suit pas un système d'éducation uniforme. On enseigne aux demoiselles nobles, les langues, le dessin, la danse, la musique; et même pendant les dernières années de leur séjour dans la maison, on leur apprend à se présenter dans un cercle et dans une assemblée, à faire les honneurs d'une maison; et dans l'autre quartier, on apprend aux bourgeoises à travailler en linge, à le blanchir, à pétrir le pain, etc., etc.

Outre ces deux établissemens, il y en a encore d'autres connus sous le nom *d'écoles normales*, où les deux sexes apprennent gratuitement à lire, à écrire, à compter, et quelquefois même les langues, l'histoire et la géographie. Il y a de ces écoles dans plusieurs quartiers.

Les hôpitaux ont cela de particulier, qu'ils sont doubles dans toutes leurs par-

ties: il y a toujours des chambres d'été et des chambres d'hiver; le climat nécessite cette mesure: les hôpitaux sont en général assez proprement tenus. Celui destiné aux fous tient au lazaret. Il y a de plus un hospice pour les enfans trouvés; une fois déposés dans cette maison, les enfans n'appartiennent plus à leurs parens. Pendant leur première enfance, on les donne à élever à des femmes de la campagne; ensuite on leur enseigne les élémens des langues et de quelques sciences. Ceux qui réussissent sont envoyés à l'Académie des arts; les autres deviennent artisans; et ceux dont on ne peut tirer aucun parti sont faits soldats.

Dans les villes, ce sont généralement les Russes qui exercent les métiers de tailleurs de pierres, de charpentiers et de maçons. Les premiers se distinguent surtout par la perfection de leur travail, quand ils sont dirigés par d'habiles architectes. Les belles colonnes de granit poli, d'un seul morceau, qui soutiennent la grille du jardin impérial de Pétersbourg, le rez-de-chaussée

du palais de marbre, les quarante verstes des quais de la Newa et des canaux, et la porte de Riga, sont de vrais chefs-d'œuvre.

Le charpentier russe est remarquable par la simplicité des moyens qu'il emploie et par l'étendue des ressources qu'il en sait tirer. Le marteau, la scie, le ciseau, le rabot lui sont inconnus, et lui seraient inutiles. Il n'a besoin que de sa hache, elle lui suffit pour bâtir presqu'à lui seul une maison dans laquelle il laisse bien peu de chose à faire au menuisier. Sa hache à la ceinture, il se rend à la ville au printemps, il y travaille jusqu'à l'automne; puis il retourne dans son village avec le produit de ses sueurs et de son industrie. Il en est de même du maçon. Ces ouvriers vont quelquefois chercher de l'ouvrage à cent lieues de leur village. Arrivés dans les villes, ils se rendent chez des entrepreneurs qui conviennent avec eux du prix qu'ils leur donneront pour un édifice entier.

A l'exception de ces trois métiers, la plupart des artisans de Pétersbourg sont des étrangers.

La couronne entretient plusieurs manufactures au sein de la capitale, entr'autres celle des glaces, d'où sortent les plus grandes glaces que l'on connaisse.

Les habitans de Pétersbourg se divisent en trois classes bien distinctes : le peuple, composé des artisans, des ouvriers et des paysans qui obtiennent de leurs seigneurs la permission de venir, pendant un laps de temps plus ou moins long, gagner leur vie à Pétersbourg; le tiers-état, comprenant les employés, les savans, les artistes, les possesseurs de terres et de mines, non revêtus d'emplois publics, et les négocians; enfin la noblesse, à laquelle appartiennent les seigneurs, les courtisans, et tous les gens en place, soit dans le civil, soit dans le militaire.

La vie et les habitudes du peuple n'offrent rien de remarquable, il serait même difficile de le suivre dans l'intérieur des maisons, puisque très-souvent il n'en a point. Les ouvriers mangent et couchent dans des lieux publics qui leur sont destinés. Tout ce que l'on peut dire sur le caractère

du peuple que l'on voit dans les rues, c'est qu'il est, en général, poli et obligeant. L'étranger égaré, trouve sur-le-champ vingt personnes empressées à le remettre dans sa route. Son accent ne lui attire pas comme à Londres, des sarcasmes ou des injures, on cherchera au contraire à le deviner en évitant de le faire répéter. La nourriture, que le peuple achète toute préparée, consiste en pain, en ail; il mange quelquefois de la viande et du poisson salé.

Le mobilier des maisons est toujours riche chez les particuliers, il est magnifique chez les grands. Pour les meubles de toute espèce on n'emploie que du bois d'acajou. Depuis la cuisine jusqu'aux salons de compagnie, il règne partout la plus extrême propreté. Il est vrai que dans aucun pays de l'Europe, on n'occupe un aussi grand nombre de domestiques; on en trouve jusqu'à deux ou trois cents chez de certains seigneurs, ce genre de luxe leur est propre, ils y placent leur magnificence.

Le même esprit de luxe et de prodiga-

lité se montre partout ; mais c'est particulièrement sur les tables qu'il se déploie avec le plus d'excès. Le Russe aime à voir réunies sur la sienne, les productions des pays les plus éloignés ; il veut même triompher de la nature, et malgré ses soixante degrés de latitude, avoir toute l'année les primeurs du printemps. Un étranger n'a point à craindre qu'on lui offre, pour boisson, de la bière ou du quas ; on trouve à Pétersbourg du vin, comme en France. Ceux de Bordeaux et de Porto sont les vins ordinaires que l'on boit avec l'eau et dont on ne saurait se passer, non-seulement chez les seigneurs, mais chez les bourgeois un peu aisés. Ensuite, viennent au dessert, les vins de l'Ermitage, de Médoc, de Côte-Rôtie, de Madère, de Malaga, et même de Tokai.

Le reste du repas est à l'avenant ; et si l'on est obligé de servir quelques productions indigènes, et d'employer les viandes et le gibier du pays pour le fond du dîner, on se dédommage par la recherche des ac-

cessoires. Les petits pois verts, les haricots, les asperges, les choux-fleurs, les concombres escortent même, au sein de l'hiver, le veau d'Archangel et le bœuf de l'Ukraine. Au dessert, ce sont les fromages de Hollande et de Suisse, la reinette de France, le *gold pippin* d'Angleterre, le *borsdorf* de Saxe, les pommes de Moskou et d'Astrakan, le raisin de la Crimée, l'ananas et la pêche des serres chaudes de Pétersbourg; on y joint des pâtisseries, des crêmes, des glaces, à toutes sortes de parfums même aux fraises; en un mot, on met sur la table d'un seigneur russe, tout ce qui se trouve sur la carte des plus fameux restaurateurs de Paris.

On se rassemble pour dîner vers deux ou trois heures, et avant de se mettre à table, il est d'usage d'éveiller l'appétit par un léger goûter que l'on sert sur plusieurs petites tables. Il consiste en caviar, anchois, viandes fumées, saumon, saucisses de Brunswick et poissons frits, dont on mange peu; mais seulement pour boire

un verre de Madère, de Malaga et de quelqu'autre liqueur propre à mettre l'estomac en bonne disposition.

On fait ce petit repas debout, tout en causant, et ce n'est que vers quatre ou cinq heures que l'on se met à table. On est servi par des laquais et jamais par des femmes. Le repas se prolonge ordinairement jusqu'à six ou sept heures. Ensuite on présente du café, puis on passe dans le salon où l'on joue et où l'on prend du thé.

Les hommes et les femmes suivent, dans leur costume, les modes françaises. On est reçu partout en frac, les officiers vont dans la société en uniforme. Les hommes rivalisent avec les femmes à qui portera le plus de diamans. On ne voit guères moins d'épaulettes, de garnitures de chapeaux, de crachats, de décorations de toute espèce, que de colliers, de ceintures et de pendans d'oreilles en diamans. Les classes inférieures ont la même manie, et il n'est guères de femmes de petits bourgeois, qui ne veuillent avoir une ceinture ou au moins une coiffure garnie en pierres précieuses.

Il n'y a cependant que la bonne société habillée à la française ; tout le reste, même les marchands, portent des habits à la russe.

On met généralement de la politesse dans le langage, mais on ne donne jamais de titres ni de qualifications ; l'on se borne à appeler celui à qui l'on parle, du nom de son père. Et l'on dit, à la manière des Grecs : Alexis, fils de Pierre.

Les réunions de société cessent au printemps, c'est-à-dire vers la fin de juin. A cette époque la Cour quitte la ville, le prince va séjourner à une de ses maisons de plaisance, et les grands se répandent dans leurs terres, jusqu'à ce que l'hiver et la présence du souverain les rappellent, ce qui a lieu vers le mois de septembre. Les bourgeois qui n'ont point de terres en propriété, louent une maison de campagne dans les environs de Pétersbourg, car il faut absolument passer l'été hors la ville, fût-ce dans une chaumière. Les négocians même que leurs affaires sembleraient devoir retenir à la ville, restent une

bonne partie de la semaine à la campagne. Il n'est pas étonnant que dans un pays où l'on regarde comme miraculeux d'avoir trente beaux jours d'été, on soit fort empressé d'en jouir pleinement.

Cet usage de passer la belle saison à la campagne, a multiplié les habitations champêtres dans les environs de Pétersbourg, où l'on en voit de délicieuses.

L'hiver, et pendant le carnaval surtout, les bals sont très-fréquens. Chez presque tout le monde, à cette dernière époque, on en donne plusieurs masqués. On s'y présente sous toutes sortes de déguisemens, particulièrement en domino; mais pour porter le masque, il faut que l'on soit connu du maître de la maison. Le peuple aime beaucoup à se masquer pour courir les rues; et le carnaval est un des momens où le coup-d'œil de la ville est le plus curieux, l'allégresse et la joie sont universelles.

On suspend toutes les affaires, tous les travaux, pour ne songer qu'à se bien divertir. Presque tout le peuple s'enivre;

c'est un des plus grands plaisirs des Russes. Néanmoins ils en prennent d'autres pendant le carnaval, surtout celui des montagnes de glace, dont ils ne se soucient guères le reste de l'hiver.

Les spectacles sont encore un des plaisirs de Pétersbourg : il y a deux salles et trois sociétés d'artistes, les comédiens français, les comédiens russes et les comédiens allemands. Ces derniers jouent seuls sur un petit théâtre ; les artistes français et russes jouent alternativement dans la même salle, la tragédie et la comédie, chacun dans leur langue. L'opéra est joué conjointement par des Russes et des Français. L'orchestre, entièrement composé de musiciens nationaux, est fort bon.

Les habitans de cette belle ville ont plusieurs promenades pour les diverses saisons. En hiver, la rue dite *Perspective de Neuski*, est le rendez-vous du beau monde; c'est là que l'on vient dans d'élégans traîneaux recueillir le peu de rayons que le soleil répand sur la terre. Cette magnifique rue offre aussi un asile aux pié-

tons; car au milieu est une allée d'arbres, dans laquelle on peut se promener en sûreté pendant que les traîneaux se croisent et volent à droite et à gauche. Un autre lieu propre à la promenade en hiver, et fort agréable pour l'étranger accoutumé au Palais-Royal de Paris, est le *Gostinnoi-Dvor*. Cet édifice, où sont rassemblés les marchands de toute espèce, offre une promenade à couvert d'environ un quart de lieue de tour. Il est formé d'arcades en dedans et en dehors, et c'est sous ces arcades que sont les boutiques : elles ne sont point mélangées comme à Paris; chaque branche de commerce a son quartier, ce qui est sans doute plus symétrique, mais moins agréable à la vue. Au reste, le grand nombre de personnes allant et venant pour vendre et acheter, la diversité des costumes, le jargon des marchands, toujours empressés de faire des offres aux passans, tout cela paraît neuf et curieux au voyageur. Le *Gostinnoi-Dvor* n'est ouvert que le jour, parce qu'il est défendu d'y conserver de la lumière ou du feu dès

l'instant qu'il fait nuit ; ce serait cependant un lieu agréable pour passer les longues soirées d'hiver, pendant lesquelles il ne reste à choisir qu'entre la société et le spectacle.

Au retour du printemps, les promeneurs se portent en foule aux nouveaux boulevards ; ce sont trois allées de tilleuls qui environnent l'amirauté : l'allée du milieu, trois fois plus large que les deux autres, a plus de cent pieds; la promenade est sablée et bien battue. Cette promenade est entretenue avec le plus grand soin; l'âge des arbres est marqué sur chacun d'eux, comme on fait chez nous pour les orangers. La beauté du point de vue dont on jouit sur ces boulevards, justifie la prédilection qu'on leur donne. Lorsque les arbres auront atteint une assez grande hauteur pour donner de l'ombrage, ce sera, sans contredit, une des plus belles promenades que l'on puisse trouver dans aucune capitale de l'Europe.

Environs de Pétersbourg. — Le château de Péterhof.

Le chemin de Péterhof offre une suite non interrompue de maisons, de jardins, de bosquets et de parcs. On est effrayé des sommes énormes qu'ont dû coûter tous ces jardins, quand on pense qu'ils sont assis sur des marais, et que leur sol est composé de terres rapportées. Aussi appartiennent-ils presque tous à des seigneurs puissamment riches, assez magnifiques pour permettre l'entrée de leurs jardins à toute personne décemment vêtue, et pour donner *gratis* des concerts et des rafraîchissemens.

Le palais impérial de Péterhof est un de ceux où l'on a fait le plus de dépense : il est composé d'un corps-de-logis de six ailes, dont trois à droite et trois à gauche ; deux grands pavillons à dômes dorés terminent le palais, auquel ils sont joints par deux galeries. La façade donne sur les jardins, et présente quatre-vingt croisées.

Dans l'intérieur, on remarque une salle de billard, avec une collection nombreuse de petits tableaux représentant de jolies figures d'hommes et de femmes; ensuite une pièce, dans laquelle est un divan, dont la boiserie est de la main de Pierre Ier, et la salle d'audience, où l'on distingue, parmi tous les portraits des princes de la Maison Romanof, celui de Catherine II, habillée en homme avec l'nniforme des gardes.

Quelques Russes prétendent que les magnifiques jardins de Péterhof rivalisent avec ceux de Versailles; mais les premiers, malgré leurs nombreux jets d'eau, leurs fontaines, leurs bassins, leurs cascades, leurs dauphins, leurs statues, et leurs groupes de toute espèce vomissant de l'eau sous mille formes différentes, sont loin d'approcher de ceux qu'a dessinés le célèbre Lenôtre.

Plusieurs pavillons sont disséminés dans les jardins; on remarque entre autres la maison de Pierre Ier, dont le pied est battu par les eaux de la mer : c'était la retraite

de ce prince, et on l'a conservée, ainsi que les meubles, avec tout le respect dû à la mémoire de ce grand homme. La maison est bâtie à la manière hollandaise, en briques non revêtues de stuc; elle n'a qu'un étage, et le toit est en fer : elle ne se compose que de six pièces; le salon et la chambre à coucher du Czar sont les plus remarquables. La cheminée du salon est ornée de vases de porcelaine, pour lesquels Pierre-le-Grand avait un attachement tout particulier, parce que c'étaient les premiers venus de la Chine, par la communication qu'il avait ouverte entre cet empire et la Russie. La chambre à coucher est petite et les murs sont blanchis; une toile à voile de couleur sert de tapis; le lit de six pieds et demi de long, n'a point de rideaux, et n'est remarquable que par l'extrême finesse des draps; on les conserve soigneusement.

Péterhof est un des châteaux que l'empereur Alexandre habite le plus fréquemment.

Le village de Péterhof offre l'image d'une

misère d'autant plus frappante, que le voisinage du palais la fait ressortir davantage.

Manière de voyager en Russie.

Lorsqu'un étranger veut quitter Pétersbourg, soit pour sortir de Russie, soit pour voyager dans l'intérieur de l'empire, il est d'abord obligé de faire annoncer son départ trois fois dans la gazette ; il faut ensuite qu'il s'adresse à l'ambassadeur de sa nation pour obtenir une requête, que l'on présente au collége impérial, dans laquelle on fait la demande du passeport. Il faut de plus prouver au collége qu'on est identiquement le même individu que celui qui demande le passeport, et produire en conséquence les trois gazettes où se trouve l'annonce du départ; il faut enfin exhiber le passeport avec lequel on est entré dans l'empire: ces formalités remplies, le voyageur obtient ce qu'il demande; mais il lui faut encore un *podaroschna*, c'est une autre espèce de passeport où est spécifié le nombre de chevaux que l'on prend. Ce

second passeport est expédié par le gouverneur militaire; et si l'on n'était pourvu de ces deux pièces, on s'exposerait à de très-grands désagrémens.

Les postes sont fort mal servies; la couronne n'entretient des chevaux sur la route de Pétersbourg à Moskou, que dans les villes et aux deux premières et dernières stations; les autres relais sont fournis par les *iemtchiki*, c'est ainsi que l'on appelle les paysans qui, dans les villages, sont chargés de conduire la poste. Quand un voyageur arrive à une station, les *iemtchiki* entourent sa voiture, l'examinent de la tête aux pieds, pour voir si sa tournure annonce un homme généreux; ils demandent au postillon arrivant ce qu'on lui a donné pour boire; puis ils se disputent des heures entières pour décider quels seront ceux qui conduiront; enfin, lorsqu'ils sont las de crier, ou que le sort les a mis d'accord, ils attèlent bien lentement quelques mauvais chevaux, avec lesquels on fait tout au plus quatre verstes par heure, surtout en été; car en hiver la rigueur du

froid les rend un peu plus actifs, et les routes sont plus belles, attendu que les grandes routes sont construites avec des arbres tout entiers, couchés en travers à côté les uns des autres, et qu'il n'est pas facile de courir sur un tel chemin. La pluie et les pieds des chevaux dont les pas sont égaux, forment des excavations, et sillonnent les routes d'une manière toujours fort désagréable, quelquefois même très-dangereuse pour les voyageurs.

Pour ne pas verser et ne pas s'arrêter à chaque instant chez le charron ou chez le maréchal, il faut bien se garder de prendre des voitures françaises ou allemandes, elles sont toujours brisées par les cahots, et l'on ne trouve point d'ouvriers en état de les raccommoder; les *viennoises* résistent beaucoup davantage, et offrent plus de commodités, parce qu'on les convertit en espèce de maisons ambulantes, dans lesquelles on peut passer les jours et les nuits sans redouter l'intempérie des saisons; chose d'autant plus agréable, qu'on ne trouve dans les auberges, ou plutôt dans

les maisons censées en tenir lieu, ni draps, ni matelas, ni souvent même de paille fraîche pour les remplacer. La nourriture répond au mobilier ; on ne peut se procurer les choses les plus nécessaires à la vie, et pour ne pas mourir de faim, il faut se munir de biscuit, de viandes froides, de bouteilles de bon vin en hiver, et de vinaigre en été, si l'on doit parcourir les provinces méridionales.

Moskou.

Tout le monde sait que la ville de Moskou fut détruite par un horrible incendie : on travaille maintenant à la reconstruire sur un nouveau plan ; mais les jeunes gens qui n'ont pas encore lu beaucoup de voyages, seront bien aises d'apprendre ce qu'était cette ville surprenante, lorsque les flammes la consumèrent.

La ville de Moskou ne pouvait se comparer qu'à elle-même ; elle avait conservé tous les traits caractéristiques de la nation dont elle était la capitale. Un étranger tout-à-coup transporté à Pétersbourg, ne devi-

nerait jamais, dans certains quartiers et au simple aspect de la ville, s'il est en Russie, en Hollande, ou en Allemagne, au lieu qu'en quelqu'endroit qu'on l'eût placé à Moskou, il n'eût pas hésité à dire où il était. A quel autre pays en effet qu'à la Russie, pouvait appartenir une ville où l'on voyait la misère la plus affreuse à côté d'une opulence orientale, et de chétives cabanes tout près de palais immenses. Ces contrastes qu'aucunes nuances intermédiaires n'adoucissaient, pouvaient-ils se rencontrer ailleurs que dans un gouvernement où la fortune et la liberté de la nation ont été sacrifiées à un corps privilégié ?

L'aspect de Moskou paraissait nouveau et bizarre à tous les étrangers. Cette ville gigantesque et irrégulière s'étendait en forme de croissant. Elle était bâtie sans aucune espèce de plan et d'uniformité: on voyait tour-à-tour de vastes édifices occupant autant de place que certaines villes de province; des églises et des chapelles construites dans le goût le plus gothi-

que, à côté de mauvaises maisons en bois, et souvent de grands espaces vides, couverts d'herbes et de broussailles.

La circonférence de Moskou, plus grande que celle d'aucune autre ville, était de dix lieues, et nulle part on ne trouvait autant d'églises, de chapelles et de couvens, bâtis sur le même modèle; les chapelles, ainsi que les églises, se composaient de cinq dômes; le plus grand au milieu, les quatre autres formant le carré; ces dômes couverts en étain, en cuivre doré ou en ferblanc, et peints de diverses couleurs, produisaient l'effet le plus singulier lorsque le soleil donnait en plein sur toutes ces coupoles.

Les palais, les hôtels, les maisons étaient remarquables par la profusion, le mauvais goût et le mélange d'ornemens de toute espèce, tels que statues, reliefs, vases, cariatides, festons, colonnes; et la ville dans son ensemble, offrait à l'œil une bigarure et un mélange aussi piquant qu'original. On pouvait croire cette ville le point de réunion des députés de tous les états

de l'Europe et de l'Asie. Car on trouvait des huttes des régions arctiques, des palais plâtrés de Suède et de Danemarck, des murs peints du Tyrol, des mosquées de Constantinople, des temples tartares de Bucharie, des pagodes, des pavillons et des virandas de Chine, des cabarets d'Espagne, des édifices publics de France, des ruines d'architecture de Rome, des terrasses et des treillis de Naples et des magasins de Londres.

La diversité des costumes égalait celle des maisons, et l'on rencontrait dans les rues, des Anglais, des Français, des Russes, des Italiens, des Allemands, des Cosaques, des Grecs, des Turcs, des Arméniens, des Tartares et des Chinois, chacun vêtu à la mode de son pays.

La ville de Moskou était bâtie à la manière des villes asiatiques. Les divers quartiers formaient autant d'enceintes qui s'enveloppaient les unes et les autres.

Le premier quartier, celui du *Kremlin*, ou de la *forteresse*, occupait le centre de la ville et la partie la plus élevée; il for-

mait un triangle parfait, borné d'un côté par la Moskwa, de l'autre par la Néglina, du troisième par une muraille crénelée et flanquée de tours rondes et carrées. Le quartier du *Kremlin* renfermait le plus d'édifices; on y voyait entr'autres le palais des Czars et quelques églises. On y pénétrait par plusieurs portes, parmi lesquelles on remarquait *la Porte Sacrée*. On ne pouvait jamais passer sous son portail sans ôter son chapeau, par respect pour une image qui s'y trouvait, et devant laquelle brûlait continuellement une lampe.

Le palais des Czars situé dans le *Kremlin* était un vaste bâtiment formé de plusieurs pièces incohérentes, bâties après coup, et toujours sans aucun plan; le faîte en était lourd, sans grâce et couvert de plusieurs petits globes dorés. On remarquait à la façade une fenêtre percée entre deux piliers; c'était là que les Czars s'asseyaient ordinairement (1) pour rece-

(1) Avant que le siége du Gouvernement fût transféré à Pétersbourg.

voir les pétitions de leurs sujets. Les supplians les déposaient dans la cour sur une pierre, et quand le Czar le jugeait convenable, il se les faisait apporter. Les appartemens fort petits, à l'exception de la salle d'audience où l'on recevait jadis les ambassadeurs, avaient été réparés et meublés sous le règne de Paul Ier, mais on essayait en vain de les rendre dignes d'un souverain. Il n'y avait réellement que le trésor de remarquable. Il était composé de plusieurs salons, où l'on trouvait les vêtemens et les manteaux qui avaient servi au couronnement des empereurs et des impératrices. De grandes armoires vitrées contenaient ces ornemens; on y voyait au-dessus une grande quantité de plats, de bassins, de coupes, de candelabres d'or et d'argent massifs, et divers présens du même genre, faits aux empereurs par des villes ou par des princes; des trônes de différentes formes, ainsi que des couronnes d'or et de pierres précieuses.

Chacune de ces couronnes était ac-

compagnée d'un sceptre, d'un globe et d'un sabre.

Non loin du palais était la cathédrale, autrement dite l'église de l'Assomption. Son architecture ressemblait à celle de toutes les églises grecques. On remarquait sur ses murs plusieurs peintures de proportion colossale, que l'on faisait remonter au quinzième siècle, entr'autres, une tête de vierge, que le peuple attribuait à Saint-Luc et qu'il douait par conséquent du don des miracles. Le visage en était presque noir, les pieds et les mains dorés, et la tête environnée d'une auréole de pierres précieuses. Cette peinture, sur la porte du sanctuaire, était renfermée dans une grande armoire d'argent, qu'on n'ouvrait qu'aux grandes fêtes et pour les étrangers. On enterrait tous les patriarches dans l'église de l'Assomption. Leurs tombeaux, d'une construction simple, rangés autour du temple, étaient couverts d'un poêle de drap rouge, avec une croix d'argent brodée au milieu. C'est aussi dans

cette église que se faisait le couronnement des empereurs de Russie. Nous espérons amuser le lecteur en mettant sous ses yeux le récit exact de tout ce qui s'est passé à cette occasion, lors de l'avènement d'Alexandre Ier au trône de toutes les Russies. La fête du couronnement eut lieu le 15 septembre 1801.

Dès le matin, les marques de la souveraineté, ainsi que celles des différentes charges qui devaient être conférées à la cérémonie, furent portées avec pompe dans la salle d'audience, au palais du Kremlin. Les symboles des dignités de l'empire, posés sur des coussins magnifiques, furent placés sur une table mise sous le dais qui couvrait le trône; c'était l'ordre de saint André, la bannière, le sceau de l'empire, le glaive, le manteau de l'impératrice, le manteau de l'empereur, le sceptre, le globe, la petite couronne impériale, et la grande couronne impériale.

Ces symboles de la souveraineté furent escortés jusqu'à la salle d'audience, par vingt-quatre chevaliers-gardes et un offi-

cier ; trente-deux officiers supérieurs placés sur les marches de l'escalier rouge ; soutenaient le dais qui était couvert en dehors de drap d'argent, et garni en dedans de drap d'or.

Vingt-un coups de canon donnèrent le signal pour se rassembler dans la cathédrale. Les seigneurs de la cour et les ministres étrangers y entrèrent par billets, et prirent chacun la place qui leur était assignée. Alors on célébra le service divin. Quand il fut achevé, le clergé, revêtu de ses habits pontificaux, attendit l'arrivée du cortége.

Pendant que l'empereur et l'impératrice sortaient des appartemens du palais pour se rendre à la salle d'audience, l'impératrice douairière, accompagnée des grandes duchesses, se rendit directement à la cathédrale; elle était entourée de plusieurs autres seigneurs et dames de la cour, et portait la couronne et le manteau impérial, dont la queue était soutenue par six chambellans, et la pointe par un des principaux seigneurs de la cour.

L'empereur et l'impératrice, en se rendant à la salle d'audience, étaient précédés du proto-pope de l'église cathédrale, qui aspergeait d'eau-bénite le chemin que LL. MM. parcouraient. L'empereur, arrivé dans la salle, monta sur le trône, placé sous le dais; et aussitôt on entendit le bruit des timballes et les fanfares des trompettes.

La marche du cortége, ouverte par l'impératrice douairière, fut annoncée au son de toutes les cloches. Lorsque les marques de la souveraineté approchèrent des portes de l'église, le clergé alla les recevoir à la dernière marche; le sous-popé les encensa et les aspergea d'eau-bénite. Au moment où l'empereur entra dans l'église, le métropolitain Platon, le même qui avait déjà sacré Pierre III, Catherine II et Paul Ier, alla à sa rencontre avec la croix, et le premier évêque avec l'eau-bénite. L'empereur et l'impératrice rendirent d'abord leurs respects au maître-autel et aux images saintes, puis s'assirent sur un trône qu'on leur avait élevé sous

un dais au centre de l'église. Les évêques, les archimandrites, et le reste du clergé, se placèrent sur deux rangs, depuis le trône jusqu'au maître-autel. Des chantres entonnèrent un psaume; les marques de la souveraineté furent déposées, et les personnes qui les avaient portées se placèrent dans l'ordre indiqué sur les marches du trône: les maréchaux et les autres dignitaires prirent place vis-à-vis le maître-autel. Les généraux et les personnes attachées à l'armée ou à l'administration, se placèrent dans les galeries latérales qu'on leur avait assignées.

Il se passa une scène touchante avant la cérémonie du couronnement: l'empereur s'approcha de sa mère, qui, les larmes aux yeux, le bénit avec une image peinte par elle-même. Après qu'on eut lu l'évangile, le métropolitain, assisté de son clergé, présenta sur un coussin le manteau impérial, et prononça une prière pendant que l'empereur s'en revêtissait. Après cette cérémonie, on lut à haute voix deux prières; ensuite l'empereur se fit donner la

couronne, et la posa lui-même sur sa tête pendant que le métropolitain continuait de prier. L'empereur reçut de la même manière le sceptre et le globe ; il prit le premier de la main droite, le second de la main gauche, et se remit sur son trône ; ensuite il les déposa sur les coussins, appela l'impératrice, ôta sa couronne de dessus sa tête, en toucha celle de l'impératrice, comme pour lui communiquer son pouvoir et sa puissance, et la replaça sur la sienne; après quoi il décora son épouse du manteau et de l'ordre de Saint-André, et il se fit donner de nouveau le sceptre et le globe.

Le proto-diacre proclama alors tous les titres de l'empereur, et entonna un hymne pour demander au ciel la conservation des jours du monarque : cet hymne fut répété en chœur par tous les chantres. Pendant cette cérémonie, on sonna toutes les cloches, on tira cent un coups de canon, et toutes les troupes qui se trouvaient dans le Kremlin firent une triple décharge de mousqueterie.

Le chant, le son des cloches et les décharges d'artillerie et de mousqueterie étant terminés, l'empereur se leva de son trône, rendit le sceptre et le globe aux personnes qui les avaient portés pendant la procession, et fit à genoux une prière, que répétèrent après lui le métropolitain et toutes les personnes réunies dans l'église, tandis qu'il se tint seul debout. Après cette prière, le métropolitain Platon prononça un discours de félicitations assez court, mais où l'on remarqua le ton d'une éloquence évangélique dans ses vœux à la Providence pour le jeune empereur, dans la courageuse exposition des devoirs d'un prince, et dans ses touchantes et religieuses consolations à l'impératrice douairière.

Ce discours fut suivi d'un hymne chanté au son des cloches; puis on commença la lithurgie, pendant laquelle leurs majestés, aux endroits principaux, c'est-à-dire, à la lecture de l'évangile, à l'élévation du pain et du calice, ôtèrent leurs couronnes, et la donnèrent à tenir aux seigneurs qui les

entouraient. Vers la fin de la lithurgie, le vice-gouverneur, assisté de deux personnes, étendit, depuis le trône jusqu'au maître-autel, un tapis rouge brodé en or, sur lequel l'empereur marcha à l'autel pour y recevoir l'huile sainte et le sacrement de la communion. Auprès de la porte du maître-autel, on avait étendu un tapis de drap d'or sur un autre de velours. L'impératrice suivait les pas de l'empereur, et devant eux, ainsi qu'à leurs côtés, marchaient les personnes désignées plus haut, qui s'arrêtèrent sur les marches du maître-autel.

L'empereur se plaça auprès de la principale porte du maître-autel, nommée *Zneskige leveri*, c'est-à-dire, la porte royale, et sur le tapis de drap d'or; mais l'impératrice se tint à quelque distance de cette porte. Pendant le sacre et la communion, on tint la couronne, le sceptre et le globe. Le métropolitain avait l'huile sainte enfermée dans un vase d'or; il y trempa une espèce de pinceau, avec lequel il toucha le front, les yeux, les nari-

nes, la bouche, la poitrine et les deux côtés des mains de l'empereur, en disant : *signe du don du Saint-Esprit.* Le plus ancien évêque essuya les traces de l'huile sainte avec du coton. Cette cérémonie eut lieu au son des cloches, au bruit des canons et de la mousqueterie. Ensuite, l'impératrice se plaça sur le même tapis d'or; mais elle ne reçut l'onction qu'au front. L'empereur passa par la porte du maître-autel pour entrer dans l'intérieur du sanctuaire, où lui seul a le droit de pénétrer; et là, il reçut la communion des mains du métropolitain ; il était, durant ce temps, debout sur un tapis d'or.

Pendant que l'empereur, devant lequel on portait les marques de la souveraineté dont il s'était dépouillé, retournait à sa place, l'impératrice se présenta à la porte du maître-autel, où elle reçut la communion à la manière accoutumée ; puis leurs majestés se rendirent au trône. L'empereur et l'impératrice reprirent leurs couronnes. L'empereur portait le sceptre et le globe.

Le monarque et son épouse quittèrent l'église pour aller visiter celle des Archanges. De la porte septentrionale de la cathédrale, jusqu'à celle de l'église des Archanges, on avait fait un chemin bordé d'une balustrade de la hauteur d'un pied, et recouverte de drap rouge; le cortége passa sur ce tapis en faisant le tour du grand clocher, nommé *ivan velichi*, au bruit des cloches, de l'artillerie et de la mousqueterie. Arrivées à l'église des Archanges, leurs majestés rendirent leurs hommages aux images saintes et aux tombeaux de leurs ancêtres, pendant que le clergé chantait des hymnes et des prières solennelles. De là, leurs majestés, suivant toujours le même chemin, se rendirent à l'église de l'Annonciation, où elles firent les mêmes actes de piété et retournèrent ensuite au palais. L'empereur marchait sous le dais, la couronne sur la tête, le sceptre et le globe dans les mains; huit chambellans portaient la queue de son manteau, dont la pointe était soutenue par le grand écuyer. L'impératrice le suivait:

huit chambellans portaient également la queue de son manteau, dont le grand-veneur soutenait la pointe. Pendant que leurs majestés firent leurs prières dans l'église des Archanges, les trente-deux officiers supérieurs firent le tour de l'église avec le dais, et le posèrent à la porte par laquelle leurs majestés devaient sortir ; mais il fut porté par des généraux-majors et des lieutenans généraux, quand elles se mirent en route pour retourner au palais.

Le cortége s'y rendit dans le même ordre que l'on avait observé pour venir.

Telles ont été les cérémonies du couronnement de l'empereur Alexandre I[er].

Parmi les choses remarquables que l'on voyait dans le trésor de la cathédrale, se trouvait un habillement complet de prêtre, brodé par Catherine II ; plusieurs livres d'évangiles dont les couvertures étaient enrichies de diamans et de pierres précieuses, et des calices de la plus grande richesse.

Entre l'église de l'Assomption et celle

des Archanges, était située la tour de Saint-Ivan où l'on voyait la plus grosse cloche suspendue qu'il y eut à Moskou; elle avait quarante pieds neuf pouces de tour, et pesait trois mille cinq cent cinquante-un ponds.

Pour jouir du coup-d'œil que présentait Moskou, on ne pouvait choisir un endroit plus favorable que le haut du clocher de Saint-Ivan; il dominait la ville, et de là, les églises, les palais, les couvens, les faubourgs, les campagnes environnantes, tout cela se déroulait comme un magnifique tableau aux yeux du spectateur.

L'ancien palais des Czars, situé dans le Kremlin, se trouvant mal distribué et fort incommode pour loger un souverain et sa cour, Catherine II avait fait bâtir un nouveau palais. Si l'architecture n'en était pas belle, il remplissait au moins sa destination par son immense étendue. C'était un vaste assemblage de plusieurs bâtimens qui formaient différentes rues. Il avait de grands jardins très-agréables, de belles serres et une orangerie.

Le plus bel hôpital de Moskou était celui de Catherine, ou l'hôpital des bourgeois; il était formé de treize bâtimens en bois, séparés et à un seul étage. L'État fournissait quelques fonds pour son entretien; on subvenait au reste de la dépense, en percevant de chaque malade quatre roubles par mois.

Trois chirurgiens, trois sous-chirurgiens, et un médecin étaient attachés au service de cet hôpital. Les malades y étaient fort bien traités; chacun avait sa chambre, un très-beau lit et du linge assez fin; un bâtiment était réservé aux fous.

Une des curiosités de Moskou, était le *marché aux maisons*. Il se tenait dans un faubourg; on y voyait des maisons non montées, étalées à terre; chaque pièce de bois numérotée; l'assemblage s'en faisait avec une promptitude étonnante; il y en avait de toutes grandeurs et même de plusieurs étages; il ne fallait pas plus d'une semaine pour acheter, transporter et construire une maison de cette espèce. On raconte que dans un voyage de Catherine II,

à Moskou, l'hôtel du prince Gallitzin, où elle devait descendre, s'étant trouvé trop petit, on construisit, dans l'espace de six semaines, un nouvel hôtel, attenant au premier, mais plus beau et plus vaste. On l'a démonté depuis, et transporté sur une colline pour en faire une maison de plaisance.

Le *marché du dimanche* était encore un spectacle nouveau pour un étranger; il se tenait tous les dimanches, depuis cinq heures du matin jusqu'à huit, sur la place *Gallitzin*, non loin du Kremlin: on y vendait de la volaille, des paons, des pigeons, des chiens de chasse, des chiens de fantaisie, des oiseaux chantans, surtout des rossignols, ainsi qu'une prodigieuse quantité de fourmis pour les nourrir. Outre ces marchands qui avaient des boutiques fixes, on voyait encore beaucoup de colporteurs ambulans, présentant mille objets divers; mais ce qui fixait principalement l'attention, c'était les oiseleurs et les exercices qu'ils faisaient faire à leurs pigeons.

On avait établi à Moskou quatre promenades publiques sur le modèle des boulevards de Paris, et pendant la semaine de Pâques, on faisait des promenades ressemblant beaucoup à celles de Long-Champ; chaque famille paraissait dans l'équipage et le costume le plus brillant.

On aurait peine à se figurer jusqu'où les nobles de Moskou portaient la magnificence et la pompe. Semblables aux anciens satrapes de l'Asie, ils avaient des palais, une cour et des esclaves sans nombre. On y voyait des hôtels semblables à des villes, où l'on trouvait: maison de maître, jardins, chapelle, théâtre, en un mot tout ce qu'on peut désirer pour passer sa vie agréablement sans sortir de chez soi.

Environs de Moskou.

A quatre verstes de Moskou, sur la route que l'on parcourt en venant de Pétersbourg, est le palais impérial de Pétrowski, où les souverains font leur résidence quand ils viennent à Moskou, parce que le Krem-

lin est inhabitable et que le palais neuf n'était pas meublé. Cette masse imposante est bâtie en briques; on admire dans ses parcs une superbe collection d'oiseaux rares et étrangers.

Le palais d'Astankina est, de tous ceux qui avoisinent Moskou, le plus riche et le plus magnifiquement meublé, sans en excepter même les palais impériaux. Les tableaux, les statues, les vases, les tables en mosaïque, en jaspe, les lustres, les tapisseries, les pendules à machines, les les candélabres y sont prodigués et entassés avec tant de profusion, qu'on prendrait volontiers les appartemens pour des gardes-meubles. Le comte Schérémétof, auquel le château appartient, y a fait bâtir, dans sa jeunesse, un théâtre où douze cents personnes peuvent tenir. Il s'était formé, parmi ses serfs, une troupe de comédiens, à laquelle il faisait donner des leçons par les meilleurs maîtres; les décorations et les costumes sont d'une richesse égale à celle des premiers théâtres des capitales; et le comte a fait jouer chez lui les

opéras les plus magnifiques, sans qu'il manquât la moindre chose dans les décorations ni dans les ballets. Sa passion pour le théâtre fut pour lui l'occasion d'un amour dont les suites ont été bien funestes : après avoir épousé une de ses vassales, actrice de son opéra, il eut le malheur de la voir expirer dans ses bras au moment où elle allait le rendre père; depuis lors, ne pouvant habiter des lieux qui lui rappelaient de si cruels souvenirs, il a abandonné son palais.

A quelques verstes de Moskou, le couvent de la nouvelle Jérusalem attire un grand nombre de pélerins; on y voit une église, copie exacte et parfaite de celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem; les trous où furent plantés les croix de Jésus-Christ et des deux larrons, la pierre miraculeuse ôtée du sépulcre, le tombeau, la prison, les instrumens du supplice, tout a été imité avec une fidélité scrupuleuse; les dévots viennent visiter ce monument pour lequel on a au moins autant de respect qu'on en aurait pour celui qui a servi de modèle.

Le dôme de l'église est remarquable par sa hardiesse, son élégance et la manière dont le jour s'y introduit. Dans le trésor du couvent sont renfermés des habits sacerdotaux d'une grande richesse.

Le couvent de Trotskoi, ou de la Trinité, à soixante verstes de Moskou, est célèbre parce que Pierre Ier s'y réfugia quand il ôta à sa sœur Sophie l'administration de l'empire, et qu'avant lui, plusieurs souverains de Russie y cherchèrent un asile dans les temps difficiles. Ce couvent, qui a soutenu plus d'un siége, est si vaste, que de loin on le prendrait pour une petite ville. Les nombreuses fortifications dont il est entouré augmentent cette illusion. Il est environné d'une haute muraille de briques, crénelée et flanquée de tours de distance en distance, avec des embrasures pour le mousquet et le canon; un fossé profond défend encore l'approche des murs, et en fait une véritable place forte.

Outre l'habitation des moines, cette enceinte renferme un palais impérial et neuf

grandes églises; le couvent proprement dit, est formé d'un rang de bâtimens très-spacieux environnant une cour carrée. Le palais, dans lequel les souverains faisaient de fréquens séjours quand ils résidaient à Moskou, n'est pas très-grand, mais un des appartemens renferme des ouvrages en stuc, qui représentent les principales actions de la vie de Pierre I[er]. Les églises sont belles à la manière Russe, c'est-à-dire, pleines d'ornemens et de richesses.

A six verstes du couvent de la Trinité est celui de Béthanie. Au sommet d'une montagne, on a bâti une église d'un style gothique. On prétend que c'est pour figurer l'ascension de Jésus-Christ. A sa base, l'archevêque Platon a fait creuser une chapelle, où l'on voit des figures en cire, représentant la résurrection de Lazare. Le reste du couvent n'a rien de remarquable.

La Sibérie.

Les principaux peuples qui vivent dans les immenses et stériles déserts de la Sibérie, et auxquels viennent se rattacher les

autres tribus secondaires, sont: les Samoyèdes, les Tatars, les Ostiacks, les Tangouses et les Jakutes. Ces peuples se ressemblent sous quelques rapports généraux qui tiennent essentiellement au climat et à la nature du pays, mais ils diffèrent par le costume, par les mœurs, par les cultes et par les erreurs religieuses. Nous parlerons de chacun d'eux séparément.

Samoyèdes.

Les Samoyèdes habitent la partie la plus septentrionale de la Sibérie; ils occupent une vaste étendue de pays le long des bords de la mer Glaciale, depuis le fleuve Mesen en Europe, jusqu'aux rivages de la Léna en Asie; ce qui forme un espace de soixante-cinq degrés de longitude.

Les Samoyèdes forment moins un peuple qu'un amas de familles isolées qui s'unissent et se mêlent difficilement. Semblables à tous les autres peuples nomades, on n'a pu les assujétir jusqu'ici à aucune constitution politique; seulement ils paient

quelques légers tribus avec beaucoup d'exactitude.

Rarement les Samoyèdes ont plus de cinq pieds de haut. Leur tête est grosse, et leur visage, d'un ensemble assez désagréable, offre un nez aplati, de petits yeux noirs mal fendus, une grande bouche, de longues oreilles et un teint olivâtre; leurs cheveux sont noirs et épais; ils ne portent point de barbe, ils s'épilent soigneusement et conservent soigneusement des moustaches.

Les femmes sont plus petites que les hommes, et leur taille est plus dégagée: dans leur jeunesse elles ont des traits assez délicats; mais leur principale beauté consiste dans l'extrême petitesse de leurs pieds.

Rien de plus affreux que le sort de ces femmes que l'on vend et que l'on achète comme une marchandise. Elles sont traitées comme de viles esclaves; elles ne partagent point la table de leurs époux; et plus elles vieillissent, plus leur déplorable condition s'aggrave; on les délaisse, on ne leur accorde aucuns soins, on leur re-

fuse même quelquefois de la nourriture; en un mot, elles sont trop heureuses lorsque par un dernier sentiment de pitié, ou plutôt par un dernier excès de barbarie, leurs maris abrègent leurs maux en les noyant. Sont-ils mécontens de leurs compagnes? Ils ont le droit de les renvoyer chez leurs parens et d'exiger la restitution du prix qu'ils ont donné. Ils ont un tel mépris pour les filles, que les pauvres malheureuses en naissant, ne reçoivent même pas un nom de leur père.

Indépendamment de cette cruauté envers les femmes, qui seule aurait mérité aux Samoyèdes le nom qu'ils portent, équivalant presque au mot antropophage, on leur reproche encore l'insouciance, l'apathie et la paresse; mais le climat en est la première et principale cause; du reste, ils n'ont aucune idée du vice ni de la vertu. Il n'y a même pas dans leur langue, de terme pour désigner le sens de ces deux mots.

Les Samoyèdes sont nomades comme les Lapons. La nature leur a donné la même

ressource dans leur misère; les rennes sont aussi nombreux chez eux qu'en Laponie; mais ils ne savent pas en tirer le même parti, parce qu'ils n'ont pas l'usage de les traire, et qu'ils ne les tuent pour les manger que dans la plus extrême nécessité. En hiver, ils vivent de la chasse; en été, de la pêche. Peu difficiles sur l'espèce du gibier, ils mangent de tout, à l'exception des chiens, des chats, des hermines et des écureuils; ils font rarement cuire leurs viandes, et mangent de même le poisson cru et sans préparation. Ils pêchent avec des filets faits d'écorce d'osier, et l'arc est leur arme de chasse. Un Samoyède qui a pourvu la maison de poisson ou de gibier, a rempli sa tâche, il ne lui reste plus qu'à dormir auprès du feu. C'est sur les femmes que roulent tous les autres soins du ménage. Il faut qu'elles préparent la nourriture, entretiennent le foyer, gardent les rennes, cousent les habits, et soignent leurs enfans.

Les habitations des Samoyèdes sont composées de quelques pieux assez légers qu'ils

revêtent d'écorces d'arbres cousues ensemble et recouvertes de peaux de rennes. Il y a au sommet une ouverture destinée à donner passage à la fumée; on la ferme dans les grands froids. Ces maisons, ou plutôt ces tentes, sont portatives comme celles des Lapons.

Les Samoyèdes font leurs habits avec des peaux de renard, de renne ou de loup, et les garnissent de fourrures et de peaux de canard: ils portent des espèces de vestes closes de tous côtés; de sorte qu'il faut pour s'en revêtir, lever les bras par-dessus la tête, et les passer les premiers. Leurs culottes sont serrées et descendent jusqu'à la cheville, quelquefois même elles ne font qu'un avec les bottes ou les souliers. L'été les vêtemens sont faits avec de la peau de poisson, que les femmes savent très-bien apprêter; on les embellit même de broderies et de franges. Les amusemens des Samoyèdes sont la lutte, le saut et la danse. Malgré leur profond mépris pour les femmes, ils les admettent à leurs dan-

ses, et elles ne sont point dépourvues de grâces.

On achète une femme depuis vingt-cinq jusqu'à cent rennes, suivant sa beauté ou ses qualités. Dès qu'une fille est accordée en mariage, ou plutôt dès que le contrat de vente est arrêté, on la met pieds et mains liés sur un traîneau, et on la conduit ainsi, plutôt en victime qu'en épouse, à la hutte de son mari. Le Samoyède est très-jaloux; jamais il ne perd sa femme de vue; il faut qu'elle le suive à la chasse, à la pêche, et si elle avait le malheur de commettre une faute il en tirerait une vengeance terrible; mais les femmes sont parfaitement honnêtes et leur conduite est fort régulière.

Les Samoyèdes n'ont pour culte que des superstitions, et pour prêtres que des sorciers. Les moins sauvages, ceux qui ont le plus de rapports avec les Européens, se sont formés de Dieu l'idée d'un être semblable à eux, mais beaucoup plus puissant, et ne trouvant point le mal dans leur cœur,

ils l'attribuent à un être malfaisant auquel la terreur qu'il leur inspire les fait sacrifier. Ils regardent aussi le soleil et la lune comme des divinités secondaires, mais le principal objet de leur culte, ce sont les mânes; ils les redoutent presqu'à l'égal des démons. Placés sous un ciel vaporeux où les nuages offrent souvent mille formes bizarres propres à effrayer leur imagination, ils ont fini par voir partout des ombres, des esprits, des revenans; et il n'est pas jusqu'aux mânes du renne qu'ils viennent de tuer, auxquels ils ne fassent des sacrifices. Il est très-naturel d'attribuer la cause de ces superstitions aux effets magiques de la lumière et des ombres, aux prestiges du ciel, aux erreurs occasionnées par les brouillards; tout cela doit nécessairement produire une impression profonde sur l'esprit d'un homme ignorant, lorsqu'un homme instruit en est étonné; d'ailleurs l'influence des premières sensations est bien puissante sur le reste de la vie, c'est elle probablement qui cause l'irritabilité des nerfs des Samoyèdes et les accès de

fureur dans lesquels ils entrent à la vue d'un objet imprévu, ou au moindre attouchement inattendu; lorsqu'ils sont attaqués de cette maladie, connue seulement chez les peuples du nord, leurs transports sont tels, qu'ils se saisissent d'un couteau, d'une hache, ou de toute autre arme à leur portée, et se précipitent sur la personne qui a causé leur frayeur. Si on s'oppose à ce qu'ils assouvissent leur rage, ils se roulent par terre, et poussent des hurlemens. Le seul moyen de ramener le maniaque à lui-même, c'est de lui faire respirer la vapeur de poil de renne qu'on lui brûle sous le nez. Alors, à la fureur succède un sommeil léthargique qui dure quelquefois vingt-quatre heures. Ceux atteints de cette sorte d'épilepsie sont regardés comme soreiers de naissance; et on le leur répète si souvent pendant leur enfance, qu'ils finissent par le croire, et par la suite ces malheureux agissent de bonne foi. Au surplus, l'état des prêtres ou des *kodesnics*, ainsi qu'ils les appellent, n'est ni onéreux, ni fatigant; car toutes leurs

fonctions se bornent à donner quelques conseils et quelques bagatelles, que l'on regarde comme des talismans pleins de vertu, lorsqu'on vient les consulter pour quelques maladies, ou sur l'issue de quelqu'événement.

Les enterremens se font sans beaucoup de cérémonies : on revêt le mort de ses habits les plus précieux ; on lui met un chaudron sur la tête, et on le porte ainsi au lieu de sa sépulture. On pose auprès de lui son arc et ses flèches pour son usage dans l'autre monde ; puis on immole un renne que l'on mange, et pendant la cérémonie on se garde bien de prononcer le nom du défunt. Si l'on en veut parler, on emploie des périphrases, parce qu'on craint, en le nommant, d'irriter ses mânes.

Les Tatars.

Les Tatars de Sibérie occupent les gouvernemens de Tobolsk et d'Orenbourg. Les révolutions occasionnées par les événemens politiques, les ont partagés en plusieurs tribus dont l'origine est com-

mune, mais les usages très-différens. Nous parlerons de trois tribus qui ont des traits de caractère bien marqués : les Baschkirs, les Tatars de Tobolsk et les Barabinzes.

Les Baschkirs.

Les Baschkirs habitent la partie septentrionale du gouvernement d'Orenbourg, entre le Volga et l'Oural. Ils ont de petits yeux, de grandes oreilles, un nez épaté et une face aplatie ; ils sont de taille moyenne et assez bien constitués. Les femmes ont généralement de la régularité dans les traits ; on en voit même de fort jolies. Il est vrai que le climat de cette partie de la Sibérie est plus propre que les autres régions plus septentrionales, au développement des qualités physiques de l'homme, ainsi qu'à toutes les productions de la nature; car si l'on se ressent encore en ces lieux des rigueurs des hivers de Sibérie, on y éprouve aussi les douceurs de l'été ; il est même assez long pour mûrir les moissons; et si les Baschkirs étaient moins indolens, et savaient faire valoir

le sol fécond qu'ils habitent, peu de laboureurs seraient aussi amplement dédommagés de leurs peines ; mais ils sont trop paresseux et trop ennemis de toutes espèces d'occupations. Ils passent l'hiver continuellement accroupis autour de leur foyer, et tuent le temps en fumant et buvant du *koumiss*, liqueur qu'ils préparent avec du lait de jument aigri ; ce n'est qu'en été qu'ils chassent, soignent leurs troupeaux, leurs abeilles, et labourent quelques coins de terre. Ils poussent si loin l'apathie, qu'ils aiment mieux laisser sans exploitation les mines dont leurs montagnes sont remplies, que d'y travailler eux-mêmes : du reste, ils ont de bonnes qualités, ils sont très-hospitaliers ; le voyageur est toujours sûr de trouver un asile dans leurs cabanes, et une place à leurs tables. Ils poussent aussi très-loin le respect pour la vieillesse ; *les barbes blanches*, c'est ainsi qu'ils appellent les vieillards, sont chez eux l'objet d'un culte touchant. Dans les fêtes, dans les réunions ils ont toujours la place d'hon-

neur ; respects, attention, égards, complaisance, tout leur est prodigué, tout vient se rapporter à eux.

On pourrait dire des Baschkirs qu'ils sont nomades et qu'ils ne le sont pas; car, pendant l'hiver, ils ont des habitations fixes, et en été, ils en ont de portatives. Les villages d'hiver qu'ils nomment *Aoul*, sont composés de trente à quarante cabanes ; elles sont bâties avec des poutres qui ne sont pas même dépouillées de leur écorce, et que l'on entasse grossièrement les unes sur les autres : on ne fait ni distribution ni séparation dans l'intérieur ; c'est une enceinte qui sert à la fois de cuisine, d'étable, de salle à manger et de chambre à coucher. Le jour ne pénètre dans ce taudis que par quelques trous pratiqués dans le mur ; on les bouche avec des vessies ou quelqu'autre chose, que l'on rend transparent en l'enduisant d'huile. Le foyer est placé dans une cheminée faite avec des perches et de la terre-glaise : les maisons volantes d'été sont rondes et bâties avec des perches que l'on re-

vêt d'écorces d'arbre et de peaux. Le mobilier est aussi simple que les maisons ; la vaisselle est d'écorce de bouleau, et les vases sont des outres qu'ils font avec des vessies ; ils ont cependant inventé des moulins à eau et à bras assez ingénieux ; c'est peut-être la seule occasion où leur paresse les ait bien inspirés ; car ils ne voient d'utilité aux machines que lorsqu'elles diminuent le travail et la peine.

Les femmes sont beaucoup plus actives que les hommes. Il faut qu'elles fassent dans la maison tout ce que ceux-ci ne veulent pas faire, c'est-à-dire, presque tout. Elles apprêtent des fourrures, et tissent de la toile d'ortie pour les habillemens. Elles gardent les bestiaux, préparent les alimens; mais leurs nombreuses occupations sont cause qu'elles ne s'acquittent point de leurs premiers devoirs, car elles laissent leurs enfans presqu'à l'abandon, et ils croupissent toujours dans une malpropreté dégoûtante.

La nourriture des Baschkirs consiste en gibier, en poisson et en lait de jument. Ils

se nourrissent aussi de gruaux et de bouillie de farine. Tout cela n'a rien de rebutant, mais c'est préparé avec tant de malpropreté qu'il est impossible d'en manger sans dégoût. Comment goûterait-on, sans une répugnance extrême, le lait qu'ils ont pressé dans la calotte de crin grasse et huileuse dont ils se couvrent habituellement la tête? Ils ne se servent cependant pas d'autre vase. Pour leur compte peu leur importe et rien n'est capable de ralentir leur gloutonnerie. Quelques-uns dévorent dix ou douze livres de viande, et engloutissent autant de pintes de lait aigre. Ils ont des heures réglées pour les repas, et mangent assis sur leurs talons.

Les hommes portent un habit ample, long et garni de fourrures; ils le fixent à la taille par une ceinture et un ceinturon auquel pend un sabre; ils ont de plus des pantalons fort larges et des bottines. Lorsqu'ils ne sont pas à cheval, ils mettent des espèces de pantoufles. La dépouille des brebis et des chevaux sert à leur faire des pelisses d'hiver. Les pelisses de peau de

cheval sont arrangées de manière que la crinière se trouve sur le dos et puisse flotter au gré du vent. Ils portent la barbe longue, et sur leur tête rasée ils mettent une petite calotte de crin, quelquefois brodée en or et en argent. Les robes de femmes sont de drap ou de soie, on les assujettit avec une ceinture. Leur coiffure et le fichu qu'elles portent sur leur col, sont garnis de grains en verre de couleur et de médailles qu'elles appliquent les unes sur les autres. Les filles se distinguent des femmes, en portant leurs cheveux en plusieurs tresses, tandis que ces dernières n'en ont que deux. Les Baschkiriennes aiment beaucoup l'exercice du cheval ; elles donnent les premières leçons d'équitation à leurs enfans, et les font monter à cheval avec elles lorsqu'ils sont à la mamelle.

Les malheureuses femmes sont encore une marchandise dans ce pays comme dans tous ceux qui l'avoisinent. Elles coûtent depuis quinze jusqu'à deux cents pièces de bétail, cependant leur sort est loin

d'être aussi rigoureux que chez les Samoyèdes. Leurs parens les préfèrent même aux garçons, parce qu'elles les enrichissent; tandis que l'établissement de leurs enfans mâles les ruine.

Les cérémonies du mariage sont simples, le prêtre dit à l'époux en lui donnant une flèche : « Sois brave, nourris et » défends ta femme pendant que tu es » jeune ; elle te donnera des enfans qui te » nourriront et prendront soin de toi quand » tu seras vieux. » Les noces sont toujours accompagnées de divertissemens et de festins. On danse, on chante des chansons nationales que l'on accompagne sur une flûte faite avec un tronc de chou foré ; c'est le seul instrument que connaissent les Tatars.

Les convois des Baschkirs offrent un coup-d'œil particulier et peut-être unique dans son genre. Dans ce pays, on n'assiste à un enterrement qu'à cheval ; le mort est étendu sur une planche suspendue entre deux chevaux. Le *moulla* et les fossoyeurs marchent à la tête de la caval-

cade. Si l'on en excepte cette singulière procession, le reste se passe à peu près comme partout ailleurs ; on enterre le mort, et on fait un sacrifice.

La religion des Baschkirs est la mahométane, mélangée d'une foule d'anciennes pratiques païennes.

Les Tatars de Tobolsk.

Les Tatars de Tobolsk n'habitent point Tobolsk comme on pourrait le croire ; mais ils sont répandus sur les deux rives du fleuve qui donne son nom à cette ville. Ce sont les descendans de ces anciens Tatars vaincus par les Cosaques, lorsqu'ils pénétrèrent jusqu'à l'Irtisch, au milieu du seizième siècle et ruinèrent Sibir, ancienne capitale de la Sibérie. Ils ont conservé la paresse et la nonchalance qui distinguèrent, dans tous les temps, les Tatars. Laboureurs par nécessité, ils ne cultivent absolument que l'espace de terrain suffisant pour leur subsistance; et ils n'en cultiveraient pas du tout, si les troupeaux et la chasse pouvaient les nourrir ; mais les

brouillards qui s'élèvent de l'Irtisch et du Tobol sont mortels pour les troupeaux, et leur pays n'a point de gibier.

La principale occupation des femmes est de faire de la toile ; leurs métiers sont si mal construits qu'elles se donnent beaucoup de peine pour faire fort peu d'ouvrage. Malgré la permission qu'accorde la religion mahométane de prendre plusieurs femmes, ces Tatars en ont rarement plus d'une, parce qu'il faut les acheter de cinquante à soixante roubles, et qu'ils ne sont pas riches.

La principale nourriture des Tatars est la chair de poulain et le lait de jument.

Les femmes portent en hiver des pelisses, et des bonnets qu'elles font avec des peaux de canards, de plongeons et d'autres oiseaux aquatiques, qu'elles ont l'art de tanner, sans faire tomber les plumes. L'été elles portent un voile sur la tête ; elles n'ont pour vêtement qu'une longue robe de toile d'ortie, qui les enveloppe de la tête aux pieds et qui est boutonnée pardevant. Elles portent aussi en guise d'é-

ventail une touffe de crin, attachée à un manche de bois, dont elles se servent pour chasser les insectes.

Les Ostiaks.

Les Ostiaks sont, ainsi que les Samoyèdes, d'origine Finlandaise; ils vivaient jadis sous la puissance des Tatars, avant que les uns et les autres passassent sous la domination des Russes.

Les Ostiaks habitent entre l'Obby et le Jeniscï; leur taille est au-dessous de la moyenne; ils sont d'une constitution faible, ils ont le teint blême; leur visage est toujours à moitié couvert de leur sale chevelure, dont la couleur rousse est très-désagréable : les femmes sont quelquefois jolies dans leur jeunesse, mais elles se flétrissent de très-bonne heure.

Les Ostiaks sont simples, crédules, superstitieux, laborieux quand la nécessité les aiguillonne, fort hospitaliers et doués d'un très-bon cœur. Il est touchant de les voir offrir à leurs hôtes, lorsqu'ils partent, ce qu'ils ont de plus précieux en fourru-

res, et témoigner une grande joie lorsqu'on accepte leurs dons : il n'est pas jusqu'aux petits enfans qui ne présentent aussi ce qu'ils ont ; il est fâcheux que l'extrême malpropreté de ce peuple ne permette pas aux étrangers de faire un long séjour parmi des gens qui les accueillent si bien ; les uns et les autres gagneraient à cette fréquentation.

L'habillement des hommes et des femmes diffère peu quant à la forme ; ils sont faits avec des peaux de rennes et d'autres animaux. C'est un grand luxe de porter une chemise ; les riches seuls sont en état de s'en procurer ; car les Russes les vendent fort cher. Les hommes sont vêtus d'une pelisse à manches ; elle n'est point ouverte, et il faut se glisser dedans comme dans une gaîne ; elle ne descend que jusqu'aux cuisses : ils jettent assez souvent par-dessus une fourrure plus ample. Un raffinement de coquetterie chez les femmes, est de porter diverses figures empreintes sur la main, l'avant-bras et le gras de la jambe. Les hommes se tatouent

ainsi au front et à la figure ; les uns portent un croissant, les autres un arc, un renne ; quelques-uns se mettent sur la main le signe sous lequel ils sont inscrits sur les registres des receveurs russes. C'est dans l'enfance que les mères font ces enjolivemens à la peau de leurs enfans : elles commencent par faire gonfler la figure de l'enfant; quand l'enflure le rend à peu près insensible, elles passent sous la peau, à l'aide d'une aiguille, des fils de nerfs de renne, enduits d'une pommade faite avec de la graisse d'ours et du charbon pilé : ces fils laissent après eux des traces que le temps même ne peut effacer; lorsqu'elles manquent leur coup, elles retirent le fil, et recommencent à plusieurs reprises, sans que l'enfant pousse le moindre cri.

Ainsi que la plupart des peuples de la Sibérie, les Ostiaks sont sédentaires en hiver et ambulans en été; ceux qui habitent les parties les plus septentrionales, mais c'est le plus petit nombre, ont des demeures fixes toute l'année. Les habitations d'hiver sont des cabanes très-basses,

de forme carrée, que l'on creuse quelquefois assez profondément en terre. Comme les Ostiaks ont peu d'instrumens propres à travailler le bois, ils ont la précaution de n'employer dans leurs bâtisses que du jeune bois de charpente, qui n'a pas encore acquis assez de force pour qu'on ne puisse le plier à son gré. La cabane est éclairée par une ouverture pratiquée dans le toit ordinairement en terre; devant cette cabane on ménage quelques petites chambres où l'on dépose les provisions et les pelleteries.

Ces cabanes qu'on appelle *jurtes*, sont assez vastes pour contenir plusieurs familles. Chacune a son logement séparé de celui des autres par une cloison : un foyer commun occupe le milieu de la cabane; et comme il n'y a point d'heures fixes pour les repas, chacun vient tour-à-tour, selon ses besoins ou son caprice, préparer sa nourriture; mais les vidanges des poissons que l'on brûle à ce foyer, remplissent la cabane d'une odeur infecte; et cette puanteur est encore redoublée par les immon-

dices que les enfans font toujours dans l'intérieur. L'odorat de l'Ostiak n'est nullement blessé de tout cela : c'est au milieu de ces exhalaisons qu'hommes et femmes savourent avec délices la vermine qui fourmille dans leur chevelure et sur leurs habits. L'usage est de chasser sur les terres d'autrui, et jamais sur les siennes. Cette image est horrible, mais elle donne une juste idée de la malpropreté des Ostiaks ; jamais une goutte d'eau ne passe sur leur corps ; les vases ne sont jamais nettoyés ; et servent indistinctement aux hommes et aux chiens.

Les Ostiaks pour faire leurs lits prennent du foin qu'ils étendent par terre et le recouvrent de pelleteries. Les berceaux des enfans sont remplis de poussière de bois pourri, bien séchée, ce qui est extrêmement doux, et absorbe les écoulemens naturels.

Les Ostiaks ayant peu d'eau-de-vie à leur disposition, ils y ont suppléé par une liqueur qu'ils tirent d'une espèce de champignon très-commun dans leur pays, et

que les botanistes appellent *agaricus muscarius ;* ils en boivent la décoction; on le mange cru, ce qui produit le même effet, et les enivre. Rien au monde ne les met plus en gaîté; ils chantent, ils dansent, et font des tours de forces dans lesquels ils se casseraient le cou s'ils étaient à jeun. Quand cet état a duré plusieurs heures, ils tombent dans un sommeil léthargique, qui leur enlève jusqu'au souvenir de leur ivresse. Avides de sensations fortes, ils ont aussi une manière particulière de prendre du tabac; ils s'en emplissent les narines, puis ils les bouchent avec de l'écorce d'osier préparée à cet effet; il en résulte, dans tout le visage, une inflammation qui le préserve de l'action du froid et l'empêche de geler.

Le renne est presque inconnu des Ostiaks; les riches seuls en possèdent et même en très-petit nombre : ils ne leur servent que comme bête de somme ou de trait. Les Ostiaks ont suppléé aux rennes par des chiens, auxquels ils font tirer des traîneaux d'une forme toute particulière.

Ces voitures, dont la forme s'éloigne beaucoup de celle des autres traîneaux, sont longues d'environ seize pieds; des planches de bouleau d'un demi-pouce d'épaisseur forment le fond; les côtés sont faits avec de petits bâtons très-légers assujettis avec des cordes très-fortes. On s'assied sur le devant du traîneau et l'on a le dos appuyé contre les côtés, de manière que lorsqu'on est deux, on se trouve face à face. Le derrière de ces voitures est réservé pour le bagage. Leur légèreté est telle, que jamais elles n'enfoncent dans la neige; on leur met quelquefois une petite voile comme à un canot. Les chiens qui les traînent ne sont pas d'une plus forte taille que les chiens de berger; leurs harnais consistent en une espèce de culotte en peau de renne qui les enveloppe jusqu'aux pieds. On l'attache par-devant et par-derrière avec de larges courroies; les chiens tirent le traîneau par une seule corde revêtue de peau d'élan, qui, après avoir fait le tour du corps, repasse entre les jambes de derrière. Jamais on n'est

obligé d'employer le fouet pour faire aller l'attelage ; le premier chien, toujours placé en arbalète, est dressé à se diriger à droite et à gauche ; selon que le conducteur frappe la neige d'un de ces côtés. Lorsqu'on s'égare, accident assez fréquent à cause des brouillards ou de la neige, on abandonne les chiens à eux-mêmes, parce qu'on est sûr qu'ils iront toujours du côté où ils sentiront de la fumée. Quand la neige est gelée et glissante, ils vont presque toujours le trot. Dans les temps de dégel, ils ont beaucoup plus de peine à tirer et ne vont qu'au pas. Les Ostiaks ont grand soin de leurs chiens ; devant la porte de la cabane, une loge leur est toujours destinée, quelquefois même ils couchent avec leur maître dans l'intérieur de la maison.

On est tout étonné de trouver chez les Ostiaks des divertissemens si remarquables par la grâce, la précision et l'invention, qu'ils méritent de marcher à côté de ceux des nations civilisées. Leurs pantomimes et leurs danses sont pleines d'ex-

pression, de vérité et quelquefois d'esprit et de malice. Les Ostiaks ne séparent point la danse de la pantomime, et lui conservent ainsi son prix et son agrément. Toutes leurs danses sont des danses de caractères dans lesquelles ils retracent les principales occupations de leur vie. En conséquence, ils représentent diverses chasses d'animaux ou d'oiseaux sauvages, ou bien la pêche; les uns imitent la démarche du chasseur, les autres les allures de la bête; le triomphe des danseurs est la chasse à la cigogne. Celui qui représente cet oiseau s'enveloppe d'une peau dont une partie est attachée à un bâton qui représente le long cou de l'oiseau. Il faut pour le bien imiter que le danseur soit en quelque sorte ramassé et replié sur lui-même. Il est étonnant de voir jusqu'à quel point de perfection ils ont poussé ces pantomimes qu'ils exécutent en observant la mesure et en chantant d'une manière assez agréable.

Mais c'est dans leurs danses satiriques qu'ils montrent un esprit et un tact que

l'on ne s'attendrait point à trouver chez un peuple aussi peu civilisé. Les Russes, qu'ils n'aiment point, en font assez souvent les frais; ils tournent en ridicule de la manière la plus ingénieuse et la plus piquante, les mœurs et les usages de cette nation. Ils ne s'épargnent pas non plus entre eux, surtout quand ils sont un peu égayés par l'eau-de-vie ou par les champignons. Alors ils se lancent les uns aux autres mille traits satiriques, et mettent leurs épigrammes en chansons qui ne sont point dépourvues d'harmonie, sans offrir cependant aucune trace de poésie.

La religion des Ostiaks est un grossier paganisme auquel ceux d'entre eux qui ont reçu le baptême ne laissent pas de rester fidèles. Ils n'ont sur Dieu aucune des idées sublimes et premières que la nature grave dans le cœur de presque tous les hommes. C'est à leurs idoles et non à l'être qu'elles représentent, qu'ils attribuent de la puissance. Les idoles les plus vénérées sont celles consacrées par leurs magiciens. Ce sont des images de bois grossièrement

sculptées; ils les placent dans une cabane qu'ils élèvent sous des arbres sacrés, et les habillent, suivant leurs modes, des pelleteries et des étoffes les plus riches qu'ils possèdent; ils suspendent autour d'elles, en qualité d'offrandes, les fourrures les plus précieuses, et préfèrent les laisser manger aux vers en l'honneur de leurs divinités, que de les donner en tribut aux Russes. Les hommes ont leur dieu, les femmes leur déesse, et chaque sexe n'adore que sa divinité. On se rassemble pour les sacrifices dans les occasions critiques, lorsqu'on est menacé de quelque malheur, ou que l'on veut connaître l'issue d'une entreprise.

Les Ostiaks ont aussi des arbres sacrés dont pour rien dans le monde ils ne couperaient une branche. Le culte des pénates ne leur est pas non plus inconnu; ils ont, dans l'endroit le plus propre et le plus éclairé de leur cabane, une petite idole à laquelle ils rendent toutes sortes d'honneur, et dont ils barbouillent le visage de graisse de poisson. Aux pieds de l'image est une

boîte dans laquelle on dépose les offrandes. Tant que les choses vont au gré de l'Ostiak, le dieu est fêté; mais s'il arrive quelque malheur, il le lui attribue, et alors il est renversé, lacéré, battu et mis en pièces. Les hommes distingués pendant leur vie par leurs vertus, sont, après leur mort, mis au rang des divinités. On leur érige des statues de bois supposées leur ressembler; on les revêt de leurs habits et on donne en leur mémoire des repas auxquels leurs images président.

Les Tongouses.

Les Tongouses ne sont peut-être pas le peuple le plus nombreux de ceux qui habitent la Sibérie; mais ils occupent la plus grande étendue de terrain; ils couvrent tout le pays situé entre le Jeniseï et la mer d'Okhotsk, et sont bornés au sud par la Tartarie chinoise. Ils sont tous nomades, ils n'ont jamais d'habitation fixe, même en hiver, et ne connaissent que les tentes faites de peaux de rennes et d'écorce de

bouleau. Les Tongouses sont d'une taille moyenne, assez bien faits, et surtout sveltes et légers; leur figure est agréable, leurs traits réguliers; ils ont naturellement peu de barbe, et se l'arrachent; leurs cheveux sont très-noirs; les femmes sont généralement jolies; on en voit même d'une beauté remarquable, mais elles se gâtent le teint et se défigurent, en se tatouant.

De tous les peuples de la Sibérie, les Tongouses sont ceux qui mettent le plus de goût dans leurs habillemens: les hommes portent une veste à manches, faite de peau de renne; elle n'est pas assez ample pour clore sur la poitrine, ils y suppléent par une autre pièce de fourrure que l'on place sur l'estomac; elle est attachée au cou et descend jusqu'à moitié des cuisses; les riches ornent cette fourrure de plaques d'étain ou de cuivre, qu'ils achètent des Cosaques: les culottes sont, comme les habits, de peau de renne, et tiennent aux bottes. Les femmes sont habillées à peu près comme les hommes, et ne se distinguent que par un tablier, qu'elles ornent

de divers colifichets. Les culottes des femmes, garnies de petites sonnettes, les annoncent de loin.

Les Tongouses sont divisés en deux grandes classes, suivant les lieux qu'ils habitent; l'une est celle des *Tongouses forestiers*; ceux-ci vivent du produit des rennes, de la chasse et de la pêche; l'autre est celle des *Tongouses campagnards*, ils sont pasteurs et possèdent des troupeaux de bœufs, de brebis et de chevaux; ce n'est pas à dire cependant que les uns ne chassent jamais, et que les autres n'aient ni chevaux ni brebis; mais on indique seulement ce qui fait la base de leurs richesses, et leurs principaux moyens de subsistance. Les Tongouses mangent de toute espèce d'animaux, même ceux qui périssent de mort naturelle, et dont ils trouvent les cadavres dans les forêts, pourvu qu'ils ne soient pas trop corrompus; ils font aussi usage de racines et de baies.

Les Tongouses campagnards étaient autrefois très-riches, mais ils ont voulu faire des incursions contre les Mongols qui les

ont battus, repoussés dans leur pays, et ont enlevé leurs richesses; de manière qu'ils sont aujourd'hui dans une grande misère. Néanmoins, quoiqu'ils les aient vaincus, les Mongols ne les méprisent point: et si jamais la Russie avait quelque différend avec la Chine, aucun peuple ne pourrait leur fournir de meilleure cavalerie. Les Tongouses Daouriens ont surpris, par leur précision et la rapidité de leurs évolutions, tous ceux qui les ont vus manœuvrer. Ils semblent ne faire qu'un avec leurs chevaux; ils savent, en courant ventre à terre, ramasser ce dont ils ont besoin, bander leurs arcs, placer leurs flèches, les tirer en avant et en arrière, et combattre même en se tenant debout sur le cheval.

Les Tongouses forestiers passent l'été à suivre le cours des rivières ou le bord des lacs, dans des nacelles d'écorce de bouleau très-légères, même portatives. Chaque famille va toujours séparément, les chiens et les rennes domestiques suivent leurs maîtres à la nage; on n'a pas besoin de les surveiller, ils ne s'égarent jamais, même dans les forêts les plus

épaisses. Quelques Tongouses pêchent avec des filets, mais la plupart ne pêchent qu'à la ligne ou avec un petit trident pointu et tranchant, dont ils se servent pour la pêche de nuit. Ils attirent le poisson avec des feux qu'ils allument sur l'eau; et dès qu'ils l'aperçoivent, ils lancent leur trait; leur adresse est telle qu'ils ne manquent jamais leur coup.

Les Tongouses sont pour beaucoup de choses plus avancés que leurs voisins; ils ont des espèces de lois, ce qu'on ne trouve pas chez les Samoyèdes ni chez les Ostiaks, où le crime est rare, à la vérité, mais où il demeure impuni quand il se commet. Chez les Tongouses, un voleur est puni de la bastonnade, contraint à restitution, et déshonoré pour le reste de sa vie, à moins qu'il ne fasse oublier son crime par quelque belle action, par exemple, en tuant une bête féroce.

Les Tongouses ont aussi un calendrier remarquable: ils ont divisé l'année en treize mois, suivant les lunes; ils ont deux jours de nouvelle année, l'un en hiver, l'autre en été; mais ils ne les fêtent point.

L'année d'été n'a que cinq mois, l'année d'hiver en a sept; les saisons sont la cause de cette différence: chaque mois est nommé d'après ce qui s'y passe; l'un est le mois de la floraison, l'autre le mois des neiges; l'un celui des longs jours, l'autre celui des martres zibelines, et ainsi des autres.

Les peuplades Tongouses, quoique toutes tributaires de la Russie, sont néanmoins gouvernées par des chefs appelés *Tojons;* ils sont subordonnés aux gouverneurs russes, auxquels ils font passer le tribut en argent comptant; mais ils se font rembourser à gros intérêts en pelleteries de toute espèce, par ceux qu'ils gouvernent.

Les Tongouses sont susceptibles d'affections tendres, ils aiment beaucoup leurs enfans: ceux-ci en sont toujours reconnaissans, et soignent leurs vieux parens jusqu'au dernier moment.

La religion des Tongouses est le paganisme.

Les Yakoutes.

Les Yakoutes habitaient jadis les monts Sayannes, aujourd'hui ils couvrent les déserts situés entre le fleuve Vitius et l'embouchure de la Lena : c'est la dernière des grandes peuplades errantes dans la Sibérie. Parmi les Yakoutes, on trouve des pasteurs, des chasseurs et des pêcheurs; mais nulle part on ne voit de laboureurs, car le sol de ce pays ne présente que des rochers, des marais ou des forêts immenses.

Les Yakoutes ont le visage plat, les yeux petits et les lèvres minces; ils sont paresseux, lâches, timides, incapables d'aucune espèce d'élan ou d'énergie, sans pénétration et sans esprit. Les femmes ont plus de vivacité que les hommes, et ne manquent point d'un certain goût dans leur manière de se mettre : elles portent de longues pelisses de fourrures, par-dessus lesquelles elles mettent des espèces de tuniques plus courtes, en drap assez fin, ordinairement rouge, qu'elles brodent et

surchargent de franges, de perles de verre ou de corail; leurs bonnets ornés de la même manière sont faits avec des peaux de bêtes; elles ont soin d'en prendre la tête, à laquelle elles laissent les oreilles qu'elles dressent, et qu'elles regardent comme le plus bel ornement de leur coiffure. Les jeunes filles portent, au lieu de ce bonnet, un bandeau fait avec des fourrures, auquel elles attachent des deux côtés des rangées de perles de verre; il contient leurs cheveux tressés; et l'on remarque dans toute leur toilette une certaine élégance et une certaine coquetterie, que l'on est étonné de rencontrer chez un peuple aussi misérable.

L'habillement des hommes se compose d'un habit dont les pans descendent jusqu'aux genoux, et couvrent les cuisses; sans être étroit, il prend le corps et dessine les formes. En hiver, on le fait avec des fourrures; en été, avec des peaux tannées: les culottes ne passent pas le jarret, et tiennent aux bottes; le tout est travaillé soigneusement par les femmes, et souvent

enjolivé de broderies et de grains de verre. Ces peuples ne connaissent pas l'usage du linge, ils portent leurs vêtemens sur la peau.

Les Yakoutes sont, comme les Ostiaks, nomades pendant la belle saison, et sédentaires pendant l'hiver: ce sont les seuls, parmi les peuples de la Sibérie, qui aient de véritables maisons. Ils les bâtissent à la manière des paysans russes, avec des poutres placées les unes sur les autres, et les intervalles sont remplis avec de la mousse. En été, ils se logent sous des tentes faites de peau, qu'ils élèvent sur des perches; leurs meubles, extrêmement simples, sont faits de cuir et d'écorce de bouleau: ils sont cependant parvenus à se forger des marmites et quelques autres ustensiles; car ils exploitent plusieurs mines qui se trouvent dans leurs montagnes.

Les Yakoutes mangent la chair de tous les animaux qu'ils trouvent. Ils remplacent le pain par des racines sauvages et des baies; ils font une consommation considérable de lait de jument, qu'ils boivent

aigre. Ils n'aiment point le lait de vache et n'en traient que pour les étrangers, auxquels ils se plaisent à donner l'hospitalité.

Les Yakoutes sont trop peu avancés dans la civilisation, ils ont trop peu de rapports sociaux, pour connaître les contrats et les engagemens par écrit; mais lorsqu'ils veulent imprimer un caractère sacré à une convention, les contractans se donnent mutuellement l'empreinte du signe qu'ils portent sur la main, et qu'ils se sont faits dès l'enfance par le moyen du tatouage.

Les Russes.—Les Cosaques.—Les exilés.

Les Russes et les Cosaques ne sont pas indigènes en Sibérie, mais on en rencontre dans toutes les villes, et à certaines époques chez toutes les tribus. Les Russes qui fréquentent la Sibérie sont tous des marchands qni viennent échanger de l'eau-de-vie, de la quincaillerie, des toiles et des draps, contre les riches et précieuses fourrures dont les Sibériens ne connaissent

pas la valeur, et qu'ils abandonnent souvent pour des bagatelles. Le commerce de Sibérie est extrêmement avantageux pour les marchands russes; mais les dangers que l'on court dans les voyages, et les nombreuses incommodités auxquelles on est exposé, font que peu de Russes veulent courir tant de hasards pour des avantages, même certains. Ceux qui s'y exposent, sont ordinairement des gens ruinés; ils n'ont rien à risquer parce qu'ils ont tout perdu, et ils sont d'autant plus intrépides qu'il est très-rare qu'ils ne rétablissent pas leurs affaires.

Les Cosaques sont, tout à la fois, la milice qui contient les sauvages dans le devoir, et les collecteurs chargés de percevoir les tributs. Ils ne sont pourtant pas très-nombreux. Six ou huit Cosaques suffisent pour percevoir les impositions de toute une peuplade; et soit que les sauvages conservent encore une certaine crainte pour ceux dont les pères ont été leurs maîtres, car ce sont les Cosaques qui ont les premiers conquis la Sibérie; soit qu'ils

sentent qu'ils ne gagneraient rien à résister, ils paient avec soumission et tranquillité. Les places des Cosaques sont très-lucratives; s'ils n'étaient pas aussi ivrognes et ne dépensaient pas des sommes considérables en eau-de-vie, ils pourraient s'enrichir; car on leur donne les plus belles fourrures pour de misérables objets de quincaillerie et de mercerie. Les Cosaques sont sous l'autorité de collecteurs supérieurs dont le revenu est proportionné à la place; rarement il leur faut plus de trois ans pour faire fortune. Il est vrai que, pour parvenir à ces emplois, il faut être en fonds, d'abord parce que la cour de Russie les fait payer, et ensuite parce qu'il faut pouvoir, dans le pays, être en état de prêter de l'argent aux Cosaques, qui mangent toujours sur-le-champ celui qu'on leur donne pour faire la levée des impôts; mais une fois ces avances faites, on ne tarde pas à en être dédommagé, et l'argent rentre dans les mains du prêteur après avoir doublé jusqu'à quinze et vingt fois.

Une autre classe d'hommes qui ne sont point non plus indigènes, et que l'on rencontre dans plusieurs endroits de la Sibérie, sont les exilés et les criminels. Les criminels travaillent aux mines, et les exilés, renfermés dans les prisons des forts ou des villes, sont entretenus aux frais de la couronne, et sont retenus dans une captivité plus ou moins étroite suivant leurs crimes ou la crainte qu'ils inspirent. Il y en a même qui n'ont d'autre prison que les murs de la ville où ils se trouvent.

Tobolsk.

Tobolsk n'appartient point aux peuplades de Sibérie, cette ville a été construite et élevée par les Russes, et aucune nation sibérienne ne peut s'en faire honneur: elle est le centre de la puissance de l'empire et de toutes les relations politiques et commerciales de la Sibérie. Cette ville est située sur la rive gauche de l'Irtisch, vis-à-vis de l'embouchure du Tobol, et non loin des lieux où fut jadis Sibir; elle est assise sur un terrain marécageux,

ce qui force d'y bâtir sur pilotis. Les édifices publics sont seuls en pierre; le reste est en bois. On y voit plusieurs églises et deux palais; l'un pour l'archevêque, et l'autre pour le gouverneur, tous deux y résident. Les rues ne sont point pavées, mais garnies de poutres, comme la grande route de Pétersbourg à Moskou. Comme la ville n'est habitée que par des Russes exilés ou commerçans, on y trouve les usages, les mœurs, les plaisirs, que l'on trouvait à Moskou.

Le Kamtschatka.

Les habitans du Kamtschatka sont divisés en trois tribus distinctes, par le langage et les qualités physiques, mais si semblables pour les usages et les mœurs, que nous ne parlerons que de la principale qui habite la péninsule.

Les Kamtschadales sont d'une taille moyenne, ils ont les membres grêles, le visage large, le nez pointu, les yeux enfoncés, les cheveux noirs et les sourcils peu fournis. Une chose étrange chez un peu-

ple septentrional, c'est que, les Kamtschadales ont le teint aussi basané que les Indiens; cela vient de la réverbération du soleil; elle est si forte au printemps, que si l'on ne prend des précautions, on court risque de perdre la vue. On reproche aux Kamtschadales d'être cruels et lâches, vils et rampans avec ceux qui les traitent durement, insolens et opiniâtres avec ceux qui leur témoignent de la douceur et des égards. Ils sont libertins, oisifs et paresseux par nature; quand ils travaillent, ce n'est jamais que par nécessité et pour le moment présent. Ils réunissent toute la grossièreté des sauvages, à toute la perversité d'un peuple dont la civilisation a dégénéré en corruption. Ils n'ont entre eux aucuns égards, ils portent le dérèglement à un point révoltant, et ils sont presqu'athées, du moins dans leur conduite, car ils n'adorent jamais le Dieu qu'ils se sont fait, et ne prononcent son nom que pour le blasphêmer; il est vrai qu'en revanche ils ont peuplé les nuages, les eaux, les forêts, d'une multitude d'esprits, à l'idée seule

desquels ils tremblent, dont ils adorent les images, et auxquels ils offrent des sacrifices.

Leur ignorance est telle qu'ils savent à peine compter au-delà de dix. Ils vont jusqu'à vingt, grâce aux doigts de leurs pieds; mais passé cela, ils ne savent plus s'exprimer qu'en prenant une poignée de leurs cheveux plus ou moins grosse, suivant la quantité qu'ils veulent indiquer. Ils ne vivent guères que de poissons; seulement lorsque les rivières sont gelées ils mangent du gibier. Voilà pourquoi, en été, ils habitent le bord des rivières, et en hiver, les environs des forêts. Pour faire leurs maisons d'hiver, ils creusent, à cinq pieds dans la terre, un trou carré oblong dont ils proportionnent la largeur et la longueur au nombre de personnes qui doivent l'habiter; on fixe au milieu quatre poutres destinées à soutenir la charpente qui porte le toit, que l'on fait toujours en gazon. On y pratique une ouverture qui sert tout à la fois de porte, de cheminée et de fenêtre; car c'est par-là qu'entre le

jour, que sort la fumée, et qu'à l'aide d'une échelle descendent ou montent les habitans. Dans l'intérieur, les murailles sont tapissées avec des nattes de foin, et l'on y trouve des bancs qui servent de siége et de table.

Les relations des Kamtschadales avec les Russes leur ont procuré divers ustensiles qu'ils ne connaissaient pas. Avant l'arrivée des Russes, ils ne faisaient pas usage du fer; ils étaient parvenus cependant à trouver, pour le remplacer, des moyens aussi simples qu'ingénieux. Pour creuser leurs canots, leurs vases, armer leurs flèches, dépecer leur gibier, ils s'étaient fait des instrumens tranchans avec des cristaux et des silex. Il est vrai que les moindres ouvrages leur demandaient beaucoup de temps, mais enfin ils en venaient à bout, et s'en tiraient fort bien. Pour obvier à la difficulté de faire cuire leurs alimens dans des vases de bois, ils n'avaient pas trouvé de meilleur moyen que de faire bouillir l'eau, en y jetant des cailloux rougis au feu, aujourd'hui ils

ont des marmites en fer; et c'est tout ce qui a changé dans leur mobilier; mais ils l'ont beaucoup perfectionné, grâce aux instrumens de fer; et l'on est tout étonné en parcourant leurs huttes, qu'un peuple aussi grossier et aussi ignorant, puisse mettre tant de délicatesse et de perfection dans ses ouvrages.

Au Kamtschatka, les hommes font tous les meubles; ils vont à la pêche, à la chasse, ils transportent toutes les provisions, dressent les chiens, construisent les maisons, les traîneaux, et préparent les alimens. Les femmes cueillent les baies, les racines et les différentes herbes dont on fait usage, soit pour la nourriture, soit pour la teinture; elles tannent les peaux, les teignent, font les habits et les chaussures, filent l'ortie, soignent les enfans et font de la magie, ce qui n'est pas la moindre de leurs occupations; car elles ont le privilége d'exercer les fonctions de sorcières, de guérir les maladies, d'expliquer les songes, etc.

Le costume des Kamtschadales est com-

posé de deux habits, qu'ils mettent l'un sur l'autre: quelquefois les pans sont de la même longueur et ne descendent que jusqu'au bas du gras de jambe; quelquefois ceux de derrière sont plus longs que ceux de devant et traînent à terre. Les habits se font avec des fourrures; celui de dessous a le poil en dedans, et on tourne en dehors la fourrure de l'habit de dessus. En été, ils sont faits de peaux tannées; les hommes et les femmes portent le même costume, excepté que celles-ci ont sous leurs robes, de grandes culottes larges attachées au-dessous du genou, et ressemblant un peu aux culottes des matelots hollandais; les hommes au contraire n'en ont point, et s'entourent d'un tablier et d'une large ceinture de cuir. La chaussure se fait avec des peaux de divers animaux, avec lesquelles on enveloppe la jambe: quelques-uns portent des bottines; mais c'est une parure peu commune. Ils se couvrent la tête avec des chapeaux d'écorce de bouleau.

Les Kamtschadales ne connaissent pas

le renne, et se font traîner par des chiens; mais lorsqu'il a tombé de la neige en abondance, ils ne veulent pas marcher, à moins qu'on ne leur fraye le chemin. Il faut pour cela avoir un courrier qui marche en avant sur ses longs patins de bois. En voyageant dans le Kamtschatka, on a les orages à redouter, ils sont si violens, qu'ils engloutissent assez souvent les voyageurs sous la neige; ou bien par leur durée quelquefois de sept ou huit jours, ils les font mourir de faim quand ils n'ont pas pris d'assez fortes provisions.

Les Kamtschadales, lors des mariages, suivent des usages fort extraordinaires. Quand un jeune homme est amoureux d'une jeune fille, et qu'il désire l'épouser, il se rend chez le père de sa belle, et le supplie de ne pas rejeter ses services; on ne le refuse jamais. Au bout d'un certain temps, il demande au père et à la mère la permission d'enlever leur fille. S'il a eu le bonheur de captiver les bonnes grâces des parens et de toucher le cœur de la jeune fille, on lui accorde cette faveur;

dans le cas contraire, on lui donne son congé, en reconnaissant toutefois ses services par quelque présent. Le jeune homme agréé par la famille est donc obligé d'enlever sa future malgré l'opposition et la résistance des femmes qui défendent et escortent sans cesse la future épouse, et la défendent si bien, que l'amant est souvent obligé de panser ses blessurss et d'attendre d'avoir recouvré ses forces pour faire de nouvelles tentatives. Il est plusieurs fois roué de coups avant d'arriver à son but; mais le jour où il finit par enlever sa future, le lit conjugal est dressé, et c'est quelque temps après, lorsque le mari retourne avec sa femme chez ses parens, que l'on célèbre les noces; on chante, on danse et on joue la pantomime. Les femmes font les chansons et les chantent avec une voix claire et assez agréable, soutenue par les sons grossiers et aigres d'une espèce de flûte, seul instrument que connaissent les Kamtschadales.

Les Kalmouks.

Tous les Kalmouks ne dépendent pas de la Russie ; la tribu des Torgantes qui habite près d'Astrakan, entre le Jatk et le Volga, reconnaît seule les lois de cet empire, ou plutôt est sous sa protection ; car si l'on en excepte le droit qu'a l'empereur de Russie de lever un tribut, et de nommer un vice-chan, les Kalmouks vivent dans une pleine liberté, et selon des constitutions civiles et politiques particulières. Le vice-chan est assisté d'un conseil ou sénat, dont les membres sont tirés des premières maisons de la noblesse, et sans le consentement desquels il ne peut rien faire.

On retrouve en Kalmoukie tous les degrés du régime féodal, et le peuple sans compensations à son malheureux sort, est accablé de mépris. Un noble se croirait déshonoré si un homme du peuple entrait dans sa tente ou s'agenouillait sur le même coussin que lui. Il ne faut donc pas s'étonner si les Kalmouks sont vils et ram-

pans devant leurs supérieurs, et fiers et insolens avec ceux dont ils n'ont rien à craindre; c'est un effet naturel de l'état d'oppression et d'esclavage dans lesquels on les tient, et une suite de l'exagération de leur caractère; doués d'une imagination assez vive, ils ne se renferment jamais dans de justes bornes, et donnent toujours dans les extrêmes; tantôt sobres, chastes, sans ambition, on les prendrait pour le modèle des vertus patriarchales; tantôt intempérans, débauchés, avides de conquêtes et de sang, ils offrent la triste réunion de toutes les passions et de tous les vices; ils ont d'ailleurs de la finesse, de l'astuce, et une pénétration qui leur fait facilement saisir les choses les plus compliquées; ils ont aussi une mémoire locale surprenante et très-utile dans le pays qu'ils habitent. En effet, s'ils ne remarquaient pas avec une aussi grande facilité jusqu'aux signes les moins apparens qui se trouvent dans les déserts absolument nus qu'ils habitent, ils ne pourraient jamais diriger leur marche, mais il leur suf-

fit d'une pierre, d'un buisson, pour se reconnaître et se diriger; la finesse de leurs sens n'est pas moins extraordinaire; ils voient et distinguent de fort loin, même à travers les eaux. Ils sont très-robustes, quoique d'une taille moyenne; ils ont les yeux noirs, le nez plat, de grandes oreilles, le teint olivâtre et la tête large. Les femmes ont une assez belle taille, mais leurs traits plus délicats que ceux des hommes, ne sont pas beaucoup plus gracieux.

Les Kalmouks n'ont point de maisons fixes, même en hiver, et changent continuellement le lieu de leur demeure; leurs huttes sont rondes; ils les construisent avec des perches, qu'ils unissent ensemble à l'aide de lanières de cuir, et qu'ils recouvrent d'un feutre épais. Le foyer est placé au milieu de la hutte, et la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée dans le haut. Il n'y a point de séparation dans la hutte: elle ne forme qu'une seule pièce; il règne autour des bancs, sur lesquels on se couche. Les riches ont des logemens plus commodes et plus spacieux; en été, ils habi-

tent sous de grandes tentes de toile; en hiver, sous des huttes de planches, recouvertes de feutre; mais la construction de toutes ces habitations est telle, qu'on peut les monter et les démonter en moins d'une heure. Les Kalmouks sont tous pasteurs, et vivent uniquement du produit de leurs troupeaux. Ils se nourrissent avec leur chair, se désaltèrent avec leur lait, et s'habillent avec leurs dépouilles. Les chameaux, les brebis, les bœufs, les chèvres et les chevaux peuplent leurs pâturages, et remplissent leurs étables, ou plutôt leurs parcs. Le Kalmouk se sert du chameau pour voyager et transporter ses tentes et ses provisions, surtout en hiver; car c'est l'animal qui souffre le moins de la rigueur du froid. Parmi les animaux utiles et chers aux Kalmouks, il ne faut pas oublier leurs chevaux doués de grandes qualités, entre autres d'une extrême vitesse: ils s'en servent particulièrement pour faire la guerre. L'infanterie leur est inconnue, et comme cavaliers ils ne le cèdent point aux Baschkirs. Ils igno-

rent la tactique ; mais ils ont du courage et de l'adresse ; ils sont armés de lances et d'arcs d'une grande proportion, à l'aide desquels ils lancent des flèches fort acérées et très-dangereuses ; ils font aussi quelquefois usage du sabre et même des armes à feu. Chaque bataillon kalmouk a un étendard sur lequel est assez grossièrement peinte la figure de quelque animal ; pour arme défensive, les guerriers ne portent qu'une cotte de mailles en fer, qu'ils mettent sous leurs habits ordinaires.

Le costume des Kalmouks est simple ; ils portent des chemises, de larges pantalons et une espèce de tunique faite de coton en été ; et en hiver ils la remplacent par des peaux de mouton. Ils ajoutent aussi aux habits ordinaires une pelisse de mouton, qui descend très-bas, et dont les manches sont si longues qu'il faut les retrousser pour se servir librement de ses mains ; ils se rasent la tête à l'exception d'une seule mèche de cheveux qu'ils laissent croître au sommet. Leurs bonnets sont très-amples et garnis d'un bord de

fourrures; les femmes sont habillées à peu près de même que les hommes.

Les astrologues jouissent d'une très-grande considération parmi les Kalmouks; il n'est pas étonnant qu'un peuple excessivement ignorant et néanmoins doué d'une imagination vive, s'abandonne à la superstition. Jamais les Kalmouks n'entreprennent une action importante sans savoir s'ils la commencent sous de bons ou de mauvais auspices; sans s'assurer des jours heureux et malheureux. Ils croient à la destinée, à l'influence des astres, et dans l'intérieur, ils ont mille petites superstitions plus ridicules et plus puériles les unes que les autres.

Chez ce peuple, tous les crimes s'expient par des amendes plus ou moins fortes, suivant la qualité et la fortune du coupable. Si un riche frappe un simple particulier, il paie cinq fois neuf pièces de bétail si les coups ont été violens, et neuf seulement s'ils ont été légers; tandis qu'un pauvre ne paie que neuf pièces dans le premier cas, et cinq dans le second.

Les lois les plus sévères sont établies contre les voleurs ; ils perdent leurs troupeaux, et sont fouettés et marqués. Le meurtre s'expie par de simples amendes. Les lois semblent avoir pris en considération la faiblesse des femmes ; dans toutes les circonstances, elles sont moins rigoureuses à leur égard. Mais malgré le peu de sévérité des lois, il ne se commet jamais de meurtre, si ce n'est le petit nombre de ceux qu'entraînent les querelles ; et qu'un premier mouvement de colère rend excusable, si un assassinat, quel qu'il soit, peut être excusé.

Les Kalmouks admettent la polygamie, cependant les choses sont arrangées de manière qu'il n'y a jamais qu'une jeune femme dans la maison. Lorsque la première femme d'un Kalmouk commence à vieillir, il la conserve toujours pour conduire son ménage, et il en prend une plus jeune. Quand la beauté de cette seconde femme est fanée, elle partage le sort de la première et une troisième lui succède. Toutes ces femmes vivent dans une parfaite

intelligence, grâce à la différence d'âge. Les degrés de parenté ne sont comptés pour rien en fait de mariage.

Les Kalmouks ont une manière fort singulière de distribuer le temps. Leur année est lunaire; et tous les trois ans ils ont un mois intercalaire de plus ; ils ne comptent point par jours, mais par nuits, et les heures ne sont point fixes et invariables, mais elles sont plus ou moins longues, suivant les saisons.

Les Cosaques.

On divise les Cosaques en Cosaques du Don, de la mer Noire, du Volga, d'Orenbourg et de Sibérie; mais on reconnaît en les visitant que ce sont les membres d'une même famille, dont les qualités physiques, les mœurs, le caractère et les constitutions politiques sont les mêmes.

Les Cosaques forment une sorte de république libre et indépendante: ils ne relèvent guères de l'empereur de Russie que par les troupes qu'ils lui fournissent; ils sont divisés par *stanitza* ou mairies; cha-

que *stanitza* a son *altaman* ou chef qui la gouverne. Cette place est annuelle et élective ; autrefois c'étaient les Cosaques eux-mêmes qui y nommaient, et lorsque l'empereur demandait des soldats, chaque *altaman* se rendait sous les drapeaux du Czar, à la tête des guerriers de son canton ; mais aujourd'hui qu'on a rangé les Cosaques parmi les troupes régulières, ils sont commandés par des colonels, nommés par la cour de Russie, aussi bien que les *altamans*, ce qui leur a fait perdre beaucoup de leur pouvoir.

L'empereur de Russie accorde à chaque Cosaque une portion de terrain, et le droit de pêche dans une certaine étendue; en revanche, le Cosaque s'engage à servir vingt ans. Les trois premières années il est obligé de combattre en quelque lieu du monde que ce soit; et les dix-sept dernières dans les limites de l'empire seulement, à moins qu'on ne le réclame pour des occasions extraordinaires : après cela il ne sort plus de son pays, où il est encore tenu cinq ans de faire le service de

la police intérieure; ensuite il est absolument libre.

Les Cosaques sont grands, bien faits, robustes, souples et adroits : ils sont peu propres à la guerre à cause de leur extrême indiscipline; ils redoutent toute espèce de joug, et sont très-jaloux de leur liberté; gais par caractère, ils sont avides d'amusemens et de plaisirs; hospitaliers et généreux pour tout ce qui n'est pas ennemi, on leur reproche d'être perfides et traîtres à la guerre : en général, ils ont des passions très-vives, ce qui les rend capables de très-belles actions comme de très-grands crimes.

La propreté est une des qualités dominantes des Cosaques; elle brille dans l'intérieur de leurs maisons et sur leurs personnes. L'habitation d'un Cosaque, sa batterie de cuisine, tous ses meubles, n'ont pas moins d'éclat que ceux d'un Hollandais; et il entretient son costume avec un soin extrême. Rien de plus élégant que l'habillement des Cosaques, ni de mieux entendu pour faire valoir et relever la bonne

mine d'un homme; ils portent de très-larges pantalons qui descendent fort bas, et montent très-haut : leur gilet, presque toujours de soie, est assujéti par une large ceinture qui couvre et embrasse les reins; enfin ils ont une petite veste de drap semblable à celui du pantalon, ordinairement bleue ou rouge. Leur coiffure est un bonnet noir, au fond duquel tient une espèce de petit sac d'étoffe rouge : ils ne portent jamais pour chaussure que des bottes. Ce costume est le même en paix qu'en guerre, et celui de tous les habitans, parce que tout Cosaque est soldat : seulement chez eux ils ne portent point de sabre, et le remplacent par une baguette ornée d'une pomme d'ivoire; ils ont une arme qui leur est propre, c'est une lance fort longue, et dont ils savent se servir avec adresse.

Les femmes cosaques sont généralement grandes et belles; leur costume ne manque pas de grâce : il est composé d'une tunique en soie, d'un large pantalon, semblable à celui des hommes, d'une ceinture sou-

vent brochée en argent, et de bottines jaunes. Les jeunes filles laissent tomber leurs cheveux en plusieurs tresses sur leurs épaules, et les femmes les portent relevés sous un riche bonnet.

Parce que les Cosaques font la guerre en brigands, on s'est imaginé que c'était un peuple barbare, aussi étranger chez lui à la civilisation que le droit des gens l'est dans les camps à ses soldats; mais on prend une opinion bien différente lorsqu'on pénètre dans l'intérieur du pays. Le coup-d'œil que présente Tcherchaskoy annonce un peuple industrieux, auquel les arts ne sont point absolument inconnus. Cette ville s'élève du milieu du Don sur plusieurs îles marécageuses; bâtie sur pilotis comme Venise, son aspect, quoique moins magnifique, rappelle assez celui de cette cité des mers. Les rues sont formées par des canaux, et les piétons ne peuvent les parcourir qu'en suivant une petite galerie très-étroite qui règne le long des maisons.

Sept églises embellissent Tcherchaskoy; quatre sont en pierres, le reste est en bois

ainsi que les autres édifices publics. Les nombreuses boutiques répandues dans Tcherchaskoy, contribuent beaucoup à vivifier cette ville; mais les Cosaques aiment trop le mouvement et l'activité pour ne pas se trouver gênés dans une ville où l'on peut à peine se promener; en conséquence, ils ont presque tous des maisons de campagne aux environs de la ville. On est étonné du goût avec lequel les vergers, les bosquets et les jardins sont distribués; et l'on n'est pas moins surpris quand on parcourt l'intérieur des maisons, soit à la ville, soit à la campagne, de trouver de petites bibliothèques et des meubles très-élégans, quelquefois en acajou.

Les Cosaques ne manquent pas tout-à-fait d'éducation; comme ils sont tous soldats, ils voyagent; leur expérience supplée souvent aux connaissances qu'ils n'ont pas. Le lecteur comprend bien que l'on ne parle pas du peuple cosaque, mais des chefs, et de ce qui compose chez eux la bonne société.

SUR L'ÎLE GRACIOZA,

L'UNE DES AÇORES;

Par M. de Châteaubriant.

Manquant d'eau et de provisions fraîches, et nous trouvant, au printemps de 1791, par la hauteur des Açores, il fut résolu que nous y relâcherions..... Dans le vaisseau sur lequel je passais en Amérique, il y avait plusieurs prêtres français qui émigraient à Baltimore, sous la conduite de M. N....., supérieur de St.-M....... Parmi ces prêtres, se trouvaient quelques étrangers, et, en particulier, M. T....., jeune Anglais, d'une excellente famille, qui s'était nouvellement converti à la religion romaine.

L'histoire de ce jeune homme est trop singulière pour n'être pas racontée; elle peut surtout intéresser plusieurs personnes en Angleterre.

M. T..... était né d'une mère écossaise et d'un père anglais, ministre, je crois, de W...... (quoique j'aie fait en vain des démarches pour trouver celui-ci, et je puis d'ailleurs avoir mal retenu les noms). Il servait dans l'artillerie, où son mérite l'eût fait sans doute distinguer. Peintre, musicien, mathématicien, parlant plusieurs langues, il réunissait aux avantages d'une taille élevée et d'une figure charmante, les talens utiles, et ceux qui nous font rechercher de la société.

M. N......, supérieur de St.-M....., étant venu à Londres, je crois en 1790, pour ses affaires, fit la connaissance de T..... Ce supérieur avait cette chaleur d'âme qui fait aisément des prosélytes parmi des hommes d'une imagination aussi vive que celle de T....... Il fut donc résolu que celui-ci passerait à Paris, renverrait delà sa commission au duc de Richemond, embrasserait la religion Romaine, et entrant dans les ordres, suivrait M. N..... en Amérique. La chose fut exécutée, et T..... en dépit des lettres de sa mère qui lui tiraient

des larmes, s'embarqua pour le nouveau monde.

Un de ces hasards qui décident de notre destinée, m'amena sur le même vaisseau où se trouvait ce jeune homme, je ne fus pas long-temps sans découvrir ses belles qualités, et je ne pouvais cesser de m'étonner de la chance singulière qui jetait un Anglais riche et bien né, parmi une troupe de prêtres catholiques. T..... de son côté, s'aperçut que je l'entendais; il me recherchait, mais il craignait M. N..... qui semblait redouter une trop grande intimité entre moi et son disciple.

Cependant notre voyage se prolongeait, et nous n'avions pu nous ouvrir l'un à l'autre; une nuit enfin nous restâmes seuls sur le gaillard; T..... me conta son histoire, et nous nous liâmes d'une tendre amitié.

T..... était comme moi épris de la nature. Nous passions les nuits entières à causer sur le pont. Lorsque tout dormait dans le vaisseau, qu'il ne restait plus que quelques matelots de quart, que toutes les voiles

étaient pliées, nous roulions au gré d'une lame sourde et lente, tandis qu'une mer immense s'étendait autour de nous dans les ombres, et répétait l'illumination magnifique d'un ciel chargé d'étoiles. Nos conversations alors n'étaient peut-être pas tout-à-fait indignes du grand spectacle que nous avions sous les yeux, et il nous échappait de ces pensées qu'on aurait honte d'énoncer dans la société, mais qu'on serait trop heureux de pouvoir saisir et décrire. Ce fut dans une de ces belles nuits qu'étant à environ cinquante lieues de la Virginie, et cinglant sous une légère brise de l'ouest qui nous apportait l'odeur aromatique de la terre, il composa pour une romance française, un air qui exhalait le sentiment entier de la scène qui l'inspira. J'ai conservé ce morceau précieux, et lorsqu'il m'arrive de le répéter, il fait naître en moi des émotions que peu de gens pourraient comprendre.

Avant cette époque, le vent nous ayant forcé de nous élever considérablement dans le nord, nous nous étions trouvés

dans la nécessité de faire une seconde relâche à l'île Saint-Pierre, sur la côte de Terre-Neuve. Durant les quinze jours que nous passâmes à terre, T..... et moi, nous allions courir dans les montagnes de cette île affreuse ; nous nous perdions au milieu des brouillards dont elle est sans cesse couverte. L'imagination sensible de mon ami, se plaisait à ces scènes sombres et romantiques; quelquefois, errant au milieu des nuages et des bouffées de vent, en entendant les mugissemens d'une mer que nous ne pouvions découvrir, égarés sur une bruyère laineuse et morte, au bord d'un torrent rouge qui roulait entre les rochers, T..... s'imaginait être le barde de Cona, et, en sa qualité de demi Écossais, il se mettait à déclamer des passages d'Ossian, pour lesquels il improvisait des airs sauvages, qui m'ont plus d'une fois rappelé le *twas like the memory of joys that are past, pleasing and mournful to the sould.* Je suis bien fâché de n'avoir pas noté quelques-uns de ces chants extraordinaires qui auraient étonné les amateurs et

les artistes. Je me souviens que nous passâmes tout une après-dînée à élever quatre grosses pierres, en mémoire d'un malheureux célébré dans une petite épisode, à la manière d'Ossian, tirée de mes *Tableaux de la Nature*, que quelques gens de lettres ont connus et qui ont péri. Nous nous rappelions alors Rousseau s'amusant à lever des roches dans son île pour regarder ce qui était dessous: si nous n'avions pas le génie de l'auteur d'Émile, nous avions du moins sa simplicité. D'autres fois nous herborisions.

Arrivé à Baltimore, sans me dire adieu, sans paraître sensible à notre ancienne liaison, T..... me quitta un matin, et je ne l'ai jamais revu depuis: lors de ma retraite en Angleterre, j'ai fait de vaines recherches pour découvrir sa famille. Je n'avais d'autre envie que d'apprendre qu'il était heureux et me retirer; car quand je le connus, je n'étais pas ce que je suis, je rendais alors des services, et ce n'est pas ma manière de rappeler les liaisons passées avec les riches, lorsque je suis tombé

dans l'infortune. Je me suis présenté chez l'évêque de Londres, et sur les registres qu'on me permit de feuilleter, je n'ai pu trouver le nom du ministre T....., il faut que je l'ortographie mal..... Tout ce que je sais, c'est que T..... avait un frère et que deux de ses sœurs étaient placées à la Cour. J'ai peu trouvé d'hommes dont le cœur fût mieux en harmonie avec le mien que celui de T..... Cependant mon ami avait dans les yeux une arrière pensée que je ne lui aurais pas voulue.

Le 6 mai, vers huit heures du matin nous découvrîmes le Pic de Gracioza de l'île du même nom, qui, dit-on, surpasse en hauteur, celui de Ténériffe; bientôt nous aperçûmes une terre plus basse, et entre onze heures et midi, nous jetâmes l'ancre dans une mauvaise rade, sur un fond de roches par quarante-cinq brasses d'eau.

L'île Gracioza, devant laquelle nous étions mouillés, se forme de petites collines un peu renflées au sommet, comme les belles courbes de vases corinthiens.

Elles étaient alors couvertes de la verdure naissante des blés d'où s'exhalait une odeur suave, particulière aux moissons des Açores. On voyait paraître au milieu de ces tapis onduleux les divisions symétriques des champs, formées de pierres volcaniques mi-partie blanches et noires, et entassées les unes sur les autres, comme des murs à hauteur d'appui bâtis à froid. Des figuiers sauvages avec leurs feuilles violettes, et leurs petites figues pourprées, arrangées comme des nœuds de chapelets sur les branches, étaient semés çà et là dans la campagne. Une abbaye se montrait au haut d'un mont; au pied de ce mont, dans une anse caillouteuse apparaissaient les toits rouges de la petite ville de Santa-Cruz. Toute l'île avec ses découpures de baies, de caps, de criques, de promontoires, répétait son paysage dans les flots. De grands rochers nus, verticaux au plan des vagues, lui servaient de ceinture extérieure, et contrastaient par leurs couleurs enfumées, avec les festons d'écumes qui s'y appendaient

au soleil comme une dentelle d'argent. Le pic de l'île du même nom, par-delà Gracioza, s'élevait majestueusement, dans le fond du tableau, au-dessus d'une coupole de nuages. Une mer couleur d'émeraude, et un çiel du bleu le plus pur formaient la tenture de la scène; tandis que des goëlands, des mauves blanches, des corneilles marbrées des Açores planaient pesamment en criant au-dessus du vaisseau à l'ancre, coupaient la surface des vagues avec leurs grandes ailes recourbées en manière de faulx, et augmentaient autour de nous le bruit, le mouvement et la vie.

Il fut décidé que j'irais à terre comme interprète avec T....., un autre jeune homme et le second capitaine; on mit la chaloupe à la mer, et nos matelots ramèrent vers le rivage, dont nous étions à environ deux milles. Bientôt nous aperçûmes du mouvement sur la côte, et un large canot s'avança vers nous. Aussitôt qu'il parvint à la portée de la voix, nous distinguâmes une quantité de moines. Ils nous hélèrent en portugais, en italien,

en anglais, et nous répondîmes dans ces trois langues que nous étions Français. L'alarme régnait dans l'île; notre vaisseau était le premier bâtiment d'un grand port qui y eût jamais abordé, et qui eût osé mouiller dans la rade dangereuse où nous nous trouvions. D'une autre part, le nouveau drapeau tricolore n'avait pas encore flotté dans ces parages, et l'on ne savait si nous sortions d'Alger ou de Tunis. Quand on vit que nous portions figures humaines, et que nous entendions ce qu'on nous disait, la joie fut universelle : les moines nous firent passer dans leur bateau, et nous arrivâmes à Santa-Cruz, où nous débarquâmes avec difficulté, à cause d'un ressac assez violent qui se forme à terre.

Toute l'île accourut pour nous voir : quatre ou cinq malheureux, qu'on avait armés de vieilles piques à la hâte, s'emparèrent de nous. L'uniforme de Sa Majesté m'attirant particulièrement les honneurs, je passai pour l'homme important de la députation. On nous conduisit chez

le gouverneur, dans une misérable maison, où Son Excellence, vêtue d'un méchant habit vert, autrefois galonné d'or, nous donna notre audience de réception. Il nous permit d'acheter les différens articles dont nous avions besoin.

On nous relâcha après cette cérémonie, et nos fidèles religieux nous menèrent à un hôtel large, commode et éclairé, qui ressemblait bien plus à celui du gouverneur que le véritable.

T...... avait trouvé un compatriote; le principal frère qui se donnait tous les mouvemens pour nous, était un matelot de Jersey, dont le vaisseau avait péri sur Gracioza, plusieurs années auparavant. Lorsqu'il se fut sauvé seul à terre, ne manquant pas d'industrie, il s'aperçut qu'il n'y avait qu'un métier dans l'île, celui de moine; il se résolut à le devenir: il se montra extrêmement docile aux leçons des bons pères, apprit le portugais et à lire quelques mots de latin; enfin, sa qualité d'anglais parlant pour lui, on sacra cette brebis ramenée au bercail.

Ayant eté long-temps sans parler sa langue, il était enchanté de trouver enfin quelqu'un qui l'entendît; il nous promena dans l'île et dans son couvent. La moitié de Gracioza, sans beaucoup d'exagération, me sembla peuplée de moines, et le trait suivant peut donner une idée de l'ignorance dans laquelle ces bons pères sont restés à la fin du dix-huitième siècle.

On nous avait menés mystérieusement à un petit buffet d'orgue de la paroisse; pensant que nous n'avions jamais vu un si rare instrument, l'organiste se mit à toucher une misérable kirielle de plain-chant, cherchant à voir dans nos yeux notre admiration. Nous parûmes extrêmement surpris : T..... s'approcha modestement, et fit semblant de peser sur les touches avec le plus grand respect. L'organiste lui faisait des signes, avec l'air de lui dire: prenez garde! Tout-à-coup T.... déploya l'harmonie d'un célèbre passage de Pleyel; il serait difficile d'imaginer une scène plus plaisante : l'organiste en était à moitié tombé à terre; les moines, la

figure pâle et alongée, ouvraient une bouche béante, tandis que les frères servans faisaient les gestes d'étonnement les plus ridicules autour de nous.

Ayant embarqué nos provisions le lendemain, nous retournâmes nous-mêmes à bord accompagnés des bons religieux, qui se chargèrent de nos lettres pour l'Europe, et nous quittèrent avec de grandes protestations d'amitié. Le vaisseau s'était trouvé en danger la nuit précédente, par la levée d'une forte brise de l'est. On voulut virer l'ancre; mais, comme on s'y attendait, on la perdit. Telle fut la fin de notre expédition.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE.

Fin de la Table du cinquième volume.

